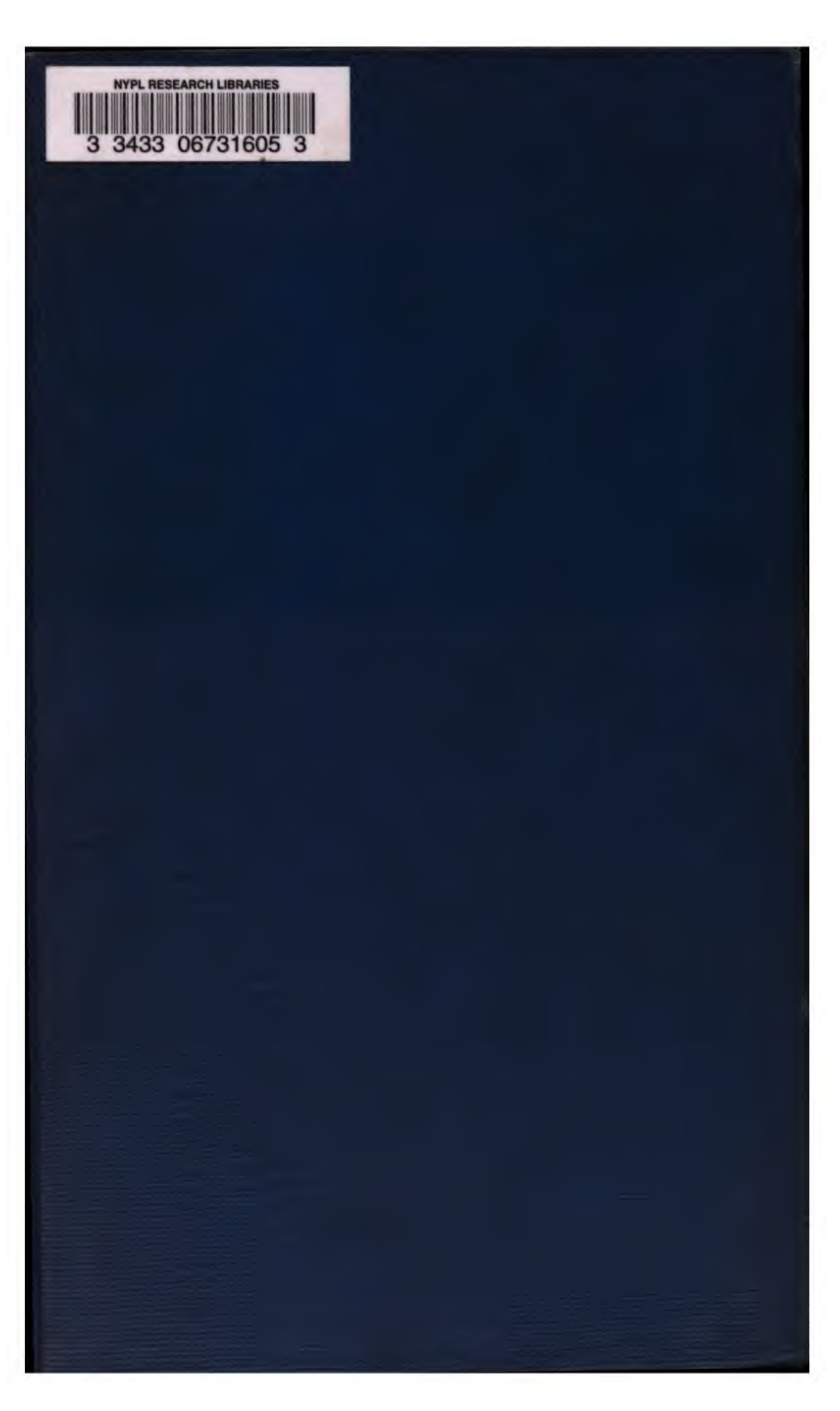

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731605 3




NKF

ARISTIDE MARIE



PETRUS BOREL

Le Lycanthrope

SA VIE ET SON ŒUVRE

SUIVI D'UNE BIBLIOGRAPHIE

Orné d'un Portrait et de 8 reproductions en héliogravure

Editions
LA FORCE FRANÇAISE
53 Rue Réaumur
PARIS
1922

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PETRUS BOREL

Le Lycanthrope

PRÉFACÉES ET ANNOTÉES PAR ARISTIDE MARIE
ET ORNÉES D'ILLUSTRATIONS GRAVÉES SUR PIERRE
PAR ANDRÉ HOFER

I

PETRUS BOREL

SA VIE ET SON ŒUVRE

DU MÊME AUTEUR :

Un Imagier Romantique : CÉLESTIN NANTEUIL. 1 vol. gr. in-8. Portrait et 80 reproductions. Carteret, éditeur, 1910.

GÉRARD DE NERVAL, *le Poète, l'Homme.* (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-8. Portrait et 24 planches hors texte. Hachette et Cie, éditeurs, 1914.

VERS

NOTRE DAME LA FRANCE. 1 vol. in-8, Eug. Figuière et Cie, éditeurs, 1920.

EN PRÉPARATION :

Le Peintre-Poète LOUIS BOULANGER.

BIBLIOGRAPHIE, précédée d'un essai sur l'histoire des Livres de Gérard de Nerval. 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

ANNOTATIONS des Œuvres complètes de Gérard de Nerval. (Édition Edouard Champion.)

ARISTIDE MARIE

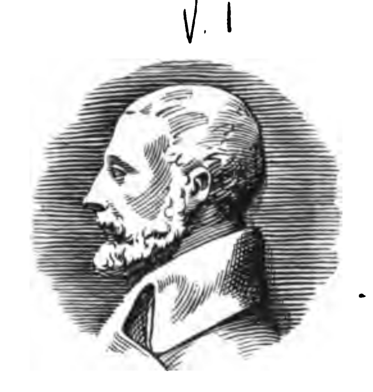
PETRUS BOREL

Le Lycanthrope

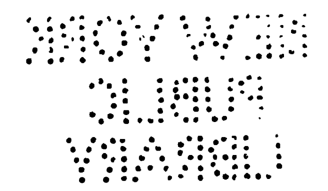
SA VIE ET SON ŒUVRE

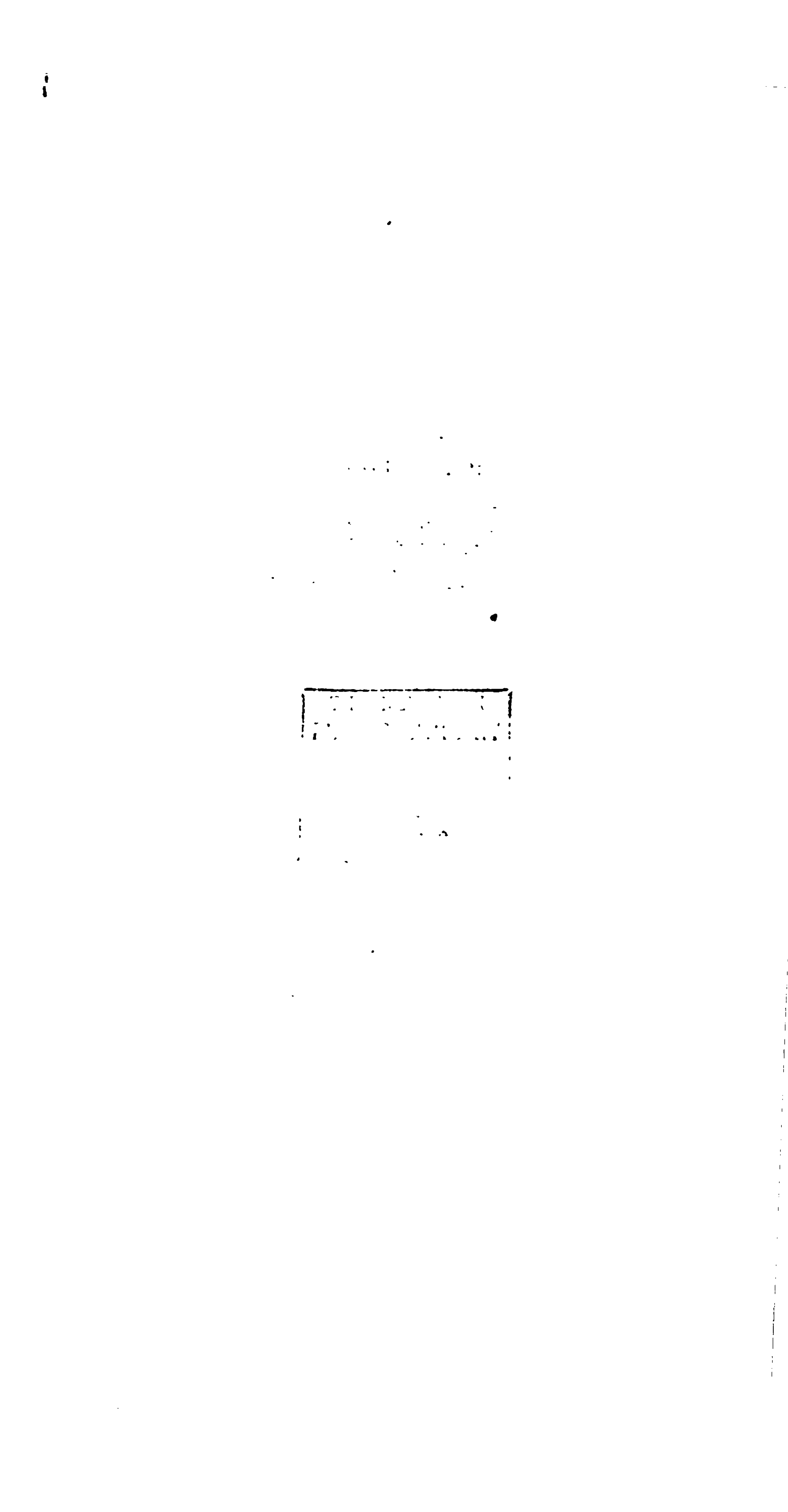
SUIVI D'UNE BIBLIOGRAPHIE

Orné d'un Portrait et de 8 reproductions en héliogravure

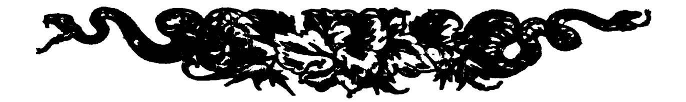


ÉDITIONS
" LA FORCE FRANÇAISE "
53, RUE RÉAUMUR, 53
PARIS
—
1922









I

> Je suis fier d'avoir pu maintenir à distance
> Des pacages d'autrui mon Pégase affamé,
> Et d'avoir su toujours pourvoir à sa pitance
> Sans prendre un grain qui n'ait dans mon âme germé.
>
> Pétrus Borel : *Léthargie de la Muse.*

Dans l'enthousiasme des grands réveils d'art, aussi bien qu'en la ferveur des révolutions et des réformes, on voit se produire certaines individualités excessives, dont le rôle est d'affirmer, par l'outrance de leurs gestes et de leurs paroles, les tendances du clan, de la secte ou du cénacle. Leur suprématie réside moins dans l'influence dominatrice de leur esprit que dans ce pouvoir presque physique qui émane de leurs figures, de leurs attitudes et de leur langage. Le sectarisme de leurs convictions, l'âpreté de leur prosélytisme exercent sur leur entourage une sorte d'attraction magnétique qui commande, dans leur orbe, une gravitation irrésistible. A la différence de la force de l'idée qui survit et se prolonge en dehors des condi-

tions de temps et de milieu, cette influence est d'ordinaire assez brève, va s'atténuant et disparaissant à mesure que se désagrègent et se dissolvent les élémens de son éclosion.

C'est aux années d'effervescence romantique qu'il nous est donné le plus d'assister à ce jaillissement de fanatiques adeptes. Or il n'est guère, parmi ceux-ci, de figure plus originale que Pétrus Borel. L'oubli s'est fait sur son œuvre ; ses livres, limités à leurs primes éditions, ne sont plus qu'une curiosité de lettrés ou de bibliophiles ; son nom même appartient aujourd'hui beaucoup plus à la légende qu'à l'histoire des lettres. Mais la silhouette qu'il a projetée dans l'atmosphère de son temps s'y dessine d'une ligne si ferme et d'un contour si précis qu'elle nous retient encore d'une invincible fascination. Toujours nous revoyons cette physionomie oppressive, aussi vivante que dans l'inoubliable effigie qu'en a fixée Louis Boulanger, qu'a popularisée la gravure de Célestin Nanteuil. Qui n'a dans la mémoire cette longue, sévère et inquiétante figure du Lycanthrope, tout de noir dressé et plastronné dans la correction rigide de son habit montant à larges revers, caressant d'une main fine la tête de son légendaire épagneul ? Quarante ans plus tard, lorsque Théophile Gautier, dernier survivant de

l'ardente phalange, évoquera le souvenir des disparus, il trouvera, pour restituer cette silhouette étrange, des couleurs spéciales, une éloquence émue, exempte de toute raillerie. « C'était, dit-il, une de ces figures qu'on n'oublie plus, ne les eût-on aperçues qu'une fois. Ce jeune et sérieux visage, d'une régularité parfaite, olivâtre de peau, doré de légers tons d'ambre comme une peinture de maître qui s'agatise, était illuminé de grands yeux brillans et tristes, des yeux d'Abencérage rêvant à Grenade... La présence de Pétrus Borel produisait une impression indéfinissable dont nous finîmes par découvrir la cause. Il n'était pas contemporain ; rien en lui ne rappelait l'homme moderne et il semblait toujours venir du fond du passé... »

Un beau jour, en 1832, — il n'avait alors que vingt-trois ans, — le Lycanthrope produisit ses « hurlemens à la lune » et son emphatique vindicte contre les vilenies de son temps, dans ses farouches *Rhapsodies*, dont la vigueur nerveuse et pathétique faisait négliger les puériles exagérations ; puis, accentuant son défi à la fétide humanité, il scandalisait plus encore bourgeois et philistins avec ce recueil d'outrancières nouvelles qu'est *Champavert* ; il donnait enfin la note suprême de son pessimisme agres-

sif dans un roman forcené, *Madame Putiphar*. Ce ton d'invective et de sarcasme, à la fois funambulesque et macabre, n'obtint rien plus qu'un éphémère succès d'étonnement. Ce castigateur des infamies sociales se laissait trop négligemment emporter au torrent de sa fougue vengeresse, gâtait de trop de vocables insolites, de trop de fautes de goût et de mesure ce prélude inégal où se devinait quand même l'annonce d'un écrivain robuste et, dans toute la force de ce mot, d'un tempérament. Les mieux prévenus ne virent guère en lui qu'un original pittoresque et quelque peu ridicule. Cabotinage cynique, dit le mépris des uns ; paradoxale mystification, dit le dédain des autres. Le Don Quichotte romantique eut beau mettre d'accord sa vie avec son œuvre, traduire *Robinson* pour affirmer sa haine de la vie sociale, achever son existence révoltée dans l'exil solitaire d'une colonie. Il finit misérable et méconnu. Et sur lui tomba le grand oubli.

Convient-il de remuer cette cendre ? d'exhumer ce qui, dans cet œuvre imparfait, mérite de conserver une place dans notre littérature ? C'est ce que nous voudrions tenter aujourd'hui en projetant sur cette figure un éclair réparateur.



II

Certaine légende fantaisiste veut qu'un destin railleur se soit ingénié dès l'origine à compliquer cette vie de circonstances paradoxales. Selon cette tradition, l'Abencérage nostalgique rêvant d'un passé somptueux, mais hérissant sa déchéance sous la camargnole du Lycanthrope, serait un rameau d'une souche aristocratique du Dauphiné et son nom véritable serait Pierre Borel d'Hauterive.

Jules Claretie, à qui nous devons une agréable notice sur le Lycanthrope, nous présente son père comme un fougueux royaliste, un héros de chouannerie lyonnaise qui serait descendu des montagnes dauphinoises pour se joindre à la résistance que Virieu et le général de Précy opposaient alors à l'armée révolutionnaire. Ce groupe de partisans se serait retranché sur les hauteurs de Fourvières, où l'auraient

finalement capturé les troupes républicaines, en attendant les représailles sanglantes de Fouché et de Collot d'Herbois. Borel d'Hauterive n'aurait échappé à la guillotine que grâce au dévouement d'un ancien domestique, un de ces jacobins lyonnais qu'on appelait *mathevons*. Ce sauvetage aurait duré trois mois, puis le récapé aurait rejoint en Suisse l'agent royaliste Fauche-Borel, peut-être son parent. La terreur régnait alors à Lyon, dont le beau vieux nom était effacé pour faire place à l'appellation saugrenue de *Commune-Affranchie :* un décret de la Convention déclarait la ville « en rébellion », ordonnait le « recensement » des habitans et la confiscation des marchandises y-expédiées. Borel d'Hauterive se serait donc enfui, pauvre et nu, et n'aurait quitté son exil qu'au retour des émigrés. Il serait alors revenu à Lyon, où il aurait pris femme et fait souche, une souche puissante et vivace, dont Pierre Borel d'Hauterive serait l'un des cadets. Ruiné, le noble dauphinois serait enfin venu à Paris où il aurait ouvert boutique pour élever sa nombreuse famille.

Telle est la légende que Jules Claretie nous dit tenir d'André Borel d'Hauterive, frère de Pétrus, Ce maître en héraldique, qui fut le d'Hozier de son époque, avait sans doute ses raisons

d'anoblir sa famille et lui-même ; mais son récit est loin de concorder avec la réalité. Il s'efforce cependant de l'authentiquer en consacrant, dans son *Annuaire de la Noblesse de France* pour 1843 un article à la famille d'Hauterive, puis, en publiant, en 1848, une notice-fascicule sur *Hauterive en Dauphiné*.

Il nous y apprend qu'entre Grenoble et Saint-Marcellin, sur les rives de la Galaure, s'élevait le château d'Hauterive, antique manoir dont on aperçoit encore les ruines ; qu'après avoir eu ses seigneurs particuliers, ce domaine échut au dauphin Henri, qui en fit l'apanage, par acte du 12 janvier 1321, de Geoffroy de Clermont, issu d'une branche cadette de la maison de Clermont-Tonnerre ; que la terre d'Hauterive passa ensuite dans plusieurs familles, puis fut vendue, en 1601, par Jacques de Miolans à noble Amien Borel. Les actes de foi et hommage d'Amien, de Charles son fils et d'André son petit-fils sont conservés, dit-il, dans les registres de la Chambre des Comptes de Grenoble, au coffre de Saint-Marcellin. D'un article du *Nobiliaire de Guy Allard*, il extrait encore « que de la famille Borel, originaire de la Mure, sont issus le sieur de Ponsonnes, qui fait branche au même lieu, et le seigneur d'Hauterive, dans le Viennois, qui en fait une autre : de celle-cy il y

eut un mestre de camp sous le règne de Louis XIII et un gentilhomme ordinaire de la maison du roi Henri IV ; de l'autre il y eut le brave Ponsonnes qui se signale dans les armées de Ponçon de Bonne, seigneur de Lesdiguières, connétable de France. » Leurs armes sont *d'argent à la croix d'azur, cannelée de sable et cantonnée de quatre têtes de bœufs de gueule, emmuselées d'un anneau d'argent. L'Armorial général de France*, dressé par les ordres de Louis XIII, relate le même dispositif, quelque peu modifié, dans les armes de Joachim Borel, écuyer.

Mais là s'arrête la démonstration d'André Borel. En relatant que les mêmes armes appartiennent au comte de la Valette-Charriol, qui avait épousé, par contrat du 5 février 1774, Anne-Françoise-Sylvie, marquise de Borel d'Hauterive, il ne nous dit pas quelle filiation, ou quelle alliance, a pu rattacher cette noble lignée au clan montagnard d'humbles marchands du Grand-Villars, souche de sa propre famille. La même lacune s'accentue du rapprochement d'un acte de mariage dressé le 13 avril 1771 à la Paroisse de la Plâtrière, « *entre Haut et Puissant seigneur André-Charles Deborel, seigneur marquis d'Auterive, fils de haut et puissant seigneur Pierre Deborel, seigneur comte d'Auterive,*

Tersanne, Trenières, Saint-Germain et autres places et de feue haute et puissante dame Claire-Silvie de Grattes de Dolomieu, d'une part ; Et Damoiselle Jeanne-Antoinette Foy de Barjac, fille de haut et puissant seigneur messire Claude de Barjac, ancien officier de cavalerie, et de feue dame Antoinette de Montmea, de la paroisse de Comas en Vivarais ».

Plus inexpliquée encore apparaît la prétention d'André Borel, si nous notons, sur son propre *Armorial*, que le chef de cette famille est, au commencement du XIX[e] siècle, Auguste comte d'Hauterive, membre de la Chambre des Députés, né le 9 mai 1797, marié le 20 mai 1818 à sa cousine Agnès-Mélanie de Lanautte, de la famille Blanc de Lanautte, à laquelle appartenait Alexandre-Maurice, père du député des Hautes-Alpes. Vainement observerait-on que ce dernier, président d'une société historique dont fait partie André Borel d'Hauterive, semble entériner par son silence cette usurpation de nom : indifférence peut-être, mais aussi, sans doute, adhésion à la thèse, quelle qu'elle soit, d'un érudit dont l'opinion fait autorité en matière de généalogie nobiliaire.

Il faut rendre cette justice à Pétrus Borel qu'il n'a jamais cherché, du moins pour lui-même, à se réclamer de cette ascendance.

Je le veux, afin qu'on sache
Que sans toge et sans rondache,
Ni chancelier ni baron,
Je ne suis point gentilhomme,
Ni commis à maigre somme
Parodiant Lord Byron.

dit-il dans son prologue des *Rhapsodies* ; et ses idées s'affirment de l'ironie qu'il déverse sur les poëtes blasonnés, qu'on croit voir « avec des armoiries au flanc ou un émerillon au poing ». Répudiant l'usage des pseudonymes ou des arrangemens de noms si habituels à ses frères de romantisme, c'est sans masque ni travesti qu'il veut signer ses œuvres ; c'est sous le nom de ses pères, assez sonore à la vérité pour qu'il ne soit besoin d'y changer une syllabe, qu'il doit s'inscrire dans la littérature. Or c'est là un des traits de cette sincérité qui ne transige point et qui lui permettra d'affirmer « qu'il n'a jamais menti ». Sans doute plus tard, alors que, devenu fonctionnaire, il cèdera quelque peu au besoin de respectabilité, il se laissera appeler M. Borel d'Hauterive, il prendra lui-même ce nom pour signer certaines suppliques ou correspondances de service ; nous verrons enfin, lorsqu'un fils lui naîtra, que si, pour d'autres raisons, il ne croit devoir priver son héritier d'une particule que

son frère a presque authentiquée, il s'abstiendra lui-même d'en faire usage pour son propre nom. Nous devons donc à sa mémoire de démontrer qu'ici encore on ne saurait le trouver en défaut.

La généalogie de sa famille est en effet constatée par l'état-civil le plus précis et le plus ancien. André Borel, père de Pétrus, n'a rien du gentilhomme dauphinois de la légende : ce n'est qu'un simple marchand « clincailler », comme on écrivait alors, issu d'une roture ancestrale qu'il n'est permis de relier avec vraisemblance à aucune souche nobiliaire. Il est né au Grand-Villars (Hautes-Alpes) en 1765, de Jean-Aldéran Borel, marchand lui-même, et de Marguerite Garnaud. Au décès de ses parens, survenu avant sa majorité, il vient à Lyon, chez son oncle et curateur Pierre Garnaud, qui l'emploie dans son commerce de « clincaillerie ». C'est là qu'il épouse, le 2 février 1790, en l'église collégiale de Saint-Nizier, sa cousine germaine, Magdeleine-Pierrette-Victoire Garnaud, fille de son curateur, et de Pierrette Ugenaud ; puis il s'établit lui-même « clincailler », au numéro 24 de la rue des Quatre-Chapeaux. C'était alors, comme aujourd'hui, une rue de petit négoce, située entre les Terreaux et Bellecour, soit entre le Rhône et la Saône. Les modi-

fications qu'y ont apportées, sous le Second Empire, les travaux exécutés pour l'établissement des rues Impériale et de l'Impératrice, aujourd'hui rues de la République et de l'Hôtel de Ville, puis les changemens fréquens opérés dans le numérotage des immeubles rendent à peu près impossible l'identification de la maison des Borel ; il n'y existe plus d'ailleurs de numéro 24. C'est là pourtant que fleurit cette souche robuste d'où vont naître, de 1791 à 1812, quatorze enfans dont Pétrus sera le douzième.

La Terreur lyonnaise doit apporter dans la vie laborieuse d'André Borel un trouble assez grave, non tel cependant que nous le présente la légende. Si le « clincailler » de la rue des Quatre Chapeaux abandonna sa boutique pour se mêler à l'insurrection de Virieu et de Précy, ce ne fut que pour un temps assez court, et s'il dut s'exiler passagèrement, cette absence ne paraît l'avoir distrait longtemps de ses obligations de famille. La résistance et la fuite de Précy, ainsi que la prise de Lyon par Dubois-Crancé, se placent entre les premiers jours d'août et le 9 octobre 1793 ; l'arrivée à Lyon de Fouché et de Collot d'Herbois inaugure ensuite cette période de terreur qui se prolonge du 4 décembre au 16 avril, soit quatre mois lugubres pendant lesquels la guillotine, les fusillades et

les canonnades opérèrent avec une horrible activité. Seize cent quatre-vingt-deux condamnations à mort furent prononcées par la Commission populaire, un soviet d'alors, composé de cinq effroyables bourreaux. Le cas d'André Borel était-il moins grave ou profita-t-il de l'intervention de quelque *mathevon*? Dans son *tableau général des Victimes et Martyrs de la Révolution en Lyonnais, Forez et Beaujolais*, M. Antoine Portallier relate qu'André Borel, âgé de 28 ans, clincailler, fut condamné, le 16 novembre 1793, à 560 livres d'amende par la Commission populaire de Lyon. Or sa famille, qui comptait déjà deux enfans, Pierre-Victor, né le 5 avril 1791, et Françoise-Pierrette, le 19 décembre 1792, s'augmente, le 5 thermidor An II, d'une fille, Marguerite, qu'il déclare en comparaissant lui-même devant l'officier public de la *Commune Affranchie*. La Terreur prenait fin quelques jours après et le rapprochement de ces dates laisse peu de place à une fuite et un long séjour en Suisse au cours de cette période.

Les années qui suivent, André Borel fait enregistrer, à intervalles presque réguliers, onze autres naissances. Ce sont : le 25 frimaire An IV, Joséphine-Françoise ; le 13 floréal An V, Claudine-Mélanie ; le 11 brumaire An VII, Lucrèce-Mélanie ; le 6 germinal An VIII, François ;

le 26 pluviose An X, François-Victor, qui fut l'éditeur Francisque Borel ; le 27 thermidor An XI, Benoît-François, le Bénoni si tendrement aimé de Pétrus ; le 22 brumaire An XIII, Françoise-Victoire ; le 14 novembre 1806, François-André, puis, le 29 juin 1809, apparaît le rameau choisi de l'arbre fortuné, le poète Joseph-Pétrus Borel.

Voici, fidèlement extrait des archives de l'état-civil de Lyon, son acte de naissance :

« Le trente juin mil-huit-cent-neuf, par devant nous Maire de Lyon a comparu Sieur André Borel, clincailler, rue des Quatre Chapeaux, n° 24, lequel a présenté un enfant mâle, né hier soir à sept heures, de lui comparant et de d^elle Magdeleine-Victoire Garnaud, son épouse, auquel enfant on a donné les prénoms de *Joseph-Pétrus* : présens sieurs François Bardet, clincailler, rue des Quatre Chapeaux, n° 30 et Jean-François Guinet, fabricant, rue de l'Arbre Sec, n° 93, témoins majeurs, lesquels, ainsi que le père, ont signé avec nous le présent acte, après que lecture en a été faite. (Signé) Borel, Guinet, F. Bardet, Dusieux. »

Il semble que les fées qui présidèrent à cette naissance se soient complues à doter le nouveau-né des plus rares avantages : beauté, vigueur, intelligence, poésie, droiture et sincérité ; mais

que la dernière, la maligne fée, ait voulu gâter tous ces dons par une tare qui dût les rendre vains : une agressive et incurable misanthropie.

Deux derniers héritiers vont enfin clore cette pullulante lignée : Jean-Baptiste, né le 18 décembre 1810, et André-François-Joseph, le 3 juillet 1812 ; ce sera le généalogiste érudit qui plus tard doit s'anoblir de la particule d'Hauterive.

André Borel a bravement accueilli cette profusion un peu lourde de bienfaits du ciel et élevé de son mieux sa pléthorique famille. A tous ses fils il voudra donner l'instruction classique que semble réclamer leur intelligence ouverte. Mais Pétrus n'est pas sans lui inspirer quelque souci ; dès sa première enfance, il se montre hardi, volontaire, têtu, impérieux, — nous dit-il lui-même dans sa préface de *Champavert*. Il a le mépris inné des usages sociaux, il a pour le vêtement une étrange répulsion et il faut lutter avec force contre ses résistances d'enfant pour parvenir à l'habiller. Sa sauvagerie ne se complaît qu'au Grand-Villars, où ses parens font de fréquens séjours, dans leur petit domaine familial ; il aime à s'égarer dans la montagne, à y chercher la solitude dans un rêve de vie primitive. Mais il acquiert de cette libre existence une souplesse de membres et une vi-

gueur de muscles que favorise encore sa robuste constitution.

Ses trois derniers fils sortis d'enfance, André Borel se dit que le séjour de Paris conviendrait mieux à l'achèvement de leurs études et offrirait un champ plus vaste pour l'établissement de tous. Il va donc céder son commerce de clincailler, et nanti, à défaut de fortune, d'économies appréciables, il opère, avec son clan, son exode de Lyon vers la capitale.

Pétrus fut d'abord placé au Petit Séminaire de Sainte-Elisabeth, puis, un ami de la famille Borel, l'abbé Marduel, le fit entrer au Petit Séminaire de Saint-Roch. Il y reçut une préparation classique dont le couronnement reste incertain. Il prétend n'avoir recueilli de cette éducation religieuse qu'un athéisme révolté ; mais déjà, nous dit-il, il portait en lui une tristesse, un chagrin indéfini, vague et profond, une incurable mélancolie qui le faisait, des jours entiers et sans cause apparente, verser des larmes amères. Et il attribue, comme origine à cet état chronique de souffrance, la vie en communauté forcée dont l'ennui aurait exalté ses organes sensitifs et aiguillonné sa chagrine irritabilité. Il est probable que ses études furent écourtées, puisque, dès sa seizième année, il était soumis à l'apprentissage d'un métier. Il semble pour-


RHAPSODIES.
Par
Petrus Borel.
Palais Royal

tant s'être constitué des assises littéraires assez solides ; sa culture s'atteste en effet par un bagage suffisant de grec et de latin, une connaissance des langues modernes, spécialement de l'anglais, qui le mettra plus tard en état de traduire *Robinson Crusoë*.

D'une intelligence très vive, nourrie par une grande avidité de lectures, peut-être a-t-il suppléé, par une assimilation rapide, à une ingestion imparfaite des matières classiques. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il est armé, dès ses premiers essais, d'un vocabulaire abondant et varié, qu'il agrémente encore de néologismes discutables, mais où se révèle cependant une possession assez précoce de sa langue : « Je crois être, dit-il, modestie à part, assez aimable étymologiste, ayant fait force recherches paléographiques et paléologiques, entre autres, à l'âge innocent de seize ans, un gros in-folio digne des Bénédictins de Saint-Maure, sur l'origine des noms propres d'hommes et de lieux, petit puits artésien de science et d'érudition... »

A défaut de vocation bien marquée, son père pensa découvrir en lui certaine aptitude pour le dessin, qu'il crut sage de ne point diriger vers le grand art. A le voir « charbonner les murailles de peupliers, de hussards et de perroquets », il se dit qu'un gaillard aussi ingé-

nieux à tracer des lignes fantaisistes pourrait aussi bien, quelque discipline aidant, devenir un bon apprenti architecte. Précisément on avait sous la main, pour conduire cet apprentissage, un parent maternel de Pétrus, Antoine Garnaud, qui dirigeait alors, rue de l'Abbaye, un atelier d'architecture. Le jouvenceau, que la Muse tourmentait déjà, se rendit sans conviction aux raisons majeures que fit valoir son père et se laissa écrouer chez Garnaud : « Je suivis mon père, dit-il, et il me vendit pour deux ans. »

Sur ces débuts dans l'art du bâtiment, nous ne connaissons bien que ce qu'il nous apprend lui-même dans sa préface de *Champavert*. L'architecture antique qu'on enseignait chez Garnaud lui soulevait le cœur. Et puis il se sentait une aversion marquée pour toute spécialisation de la vie, pour tout métier. — A quoi bon ? — répétait-il, traduisant ce « mal du siècle » dont souffrait Musset, cette répulsion à devenir « une espèce d'homme particulière ». — Que faut-il donc à l'homme pour faire sa vie ? — concluait-il, — une peau d'ours et quelques substances... Si j'avais rêvé une existence, ce n'est pas celle-là !... C'est chamelier au désert, c'est muletier andalou, c'est Otahitien ! » Ainsi s'exhalait son aversion native des contraintes sociales,

cette misanthropie qui déjà le fait rêver de l'île déserte de Robinson.

Et pourtant ce précoce révolté se montre, au giron familial, plein d'attentions et de tendresse pour les siens. Il les enchante de ses bégaiemens poétiques, il les égaie de ses enfantines satires contre le ministère Villèle et les dirigeans de la Restauration ; il module enfin, au vœu de sa sœur Victoire, un hymne candide que celle-ci destine à une solennité de pensionnat :

Compagnons, l'aurore chérie
Dore le sommet du côteau
Et le passereau nous convie
A célébrer un jour si beau.
Venez cueillir la pâquerette,
Venez tresser le romarin :
Le galoubet ouvre la fête,
Entendez-vous le tambourin ?...

Que voici, n'est-ce pas, un prélude inattendu aux virulences prochaines des *Rhapsodies !* Non moins docile se montre-t-il aux directions paternelles : pour s'y plier, il fera taire, pendant cinq ans, ses répugnances pour la carrière qu'on lui impose ; il sacrifiera à la discipline de famille le plus irrésistible entraînement et ce n'est qu'après un stage amer de heurts et de

déboires qu'il délaissera l'insipide tracé pour répondre à l'appel de la Muse impérieuse.

Au surplus l'atmosphère du temps était mauvaise aux préparations ordonnées : une vague de lyrisme déferlait en tempête sur les jeunes cerveaux, après la compression impériale et la dépense de toutes les énergies dans une action forcenée ; le libre essor de l'esprit, le rêve, allait prendre sa revanche, exalté du souvenir de l'épopée récente, exaspéré par le contraste déprimant des sénilités de la Restauration. Au vieillard couronné, qu'escortait une aristocratie périmée, allait succéder un roi bourgeois et sans panache, tel qu'il convenait à une société d'escompteurs et de trafiquans, uniquement gouvernée par l'appétit des richesses. Quel rôle pouvaient tenir en ce milieu les jeunes artistes et les nouveaux poètes, impatiens, les uns, de substituer aux instrumens usés de la vieille poésie classique un vocabulaire retrempé aux sources vernales de la Pléiade, les autres, de remplacer les froides stylisations de l'école de David par un art affranchi, rénové aux pures techniques de la Renaissance italienne? Pour eux tout était à démolir ou à restaurer ; il fallait de toutes pièces reconstruire sur ses ruines l'édifice de beauté. Aussi les plus ardens abordaient-ils l'arène, heaume en

tête et lance au poing. Parmi ceux-ci, le jeune Pétrus devait surgir comme le Chevalier noir, étrange et ténébreux, austère et implacable : c'était bien le déshérité au visage funèbre, le héros marqué par la fatalité dont le romantisme a tracé le type idéal dans Manfred, Childe Harold ou Edgar Ravenswood.





III

Avant d'en venir là, Pétrus allait traverser l'étape de misère qui devait sceller son front d'un masque indélébile de morosité. Indocile aux ingrates leçons de l'enseignement de Garnaud, qui ne lui présentait que « l'ignoble pastiche de l'architecture *butorde* de Pestum, de l'architecture d'Athènes, glacée, nue, rabâcheuse », il se composait déjà cette attitude d'hostilité rétive dont il ne devait se départir à aucun moment de son existence mécontente.

De l'atelier Garnaud, il passait, sans plus d'agrément, chez un autre constructeur nommé Bourlat, puis, en 1829, après cinq ans d'apprentissage, il ouvrait une échoppe d'architecte. Ici nous en sommes réduits à la légende et à l'anecdote. Il dressa, dit-on, les plans de *l'Ancien Cirque* du boulevard du Temple ; il édifia des

maisons, — entendez des constructions fantaisistes, où naturellement le confort était sacrifié au pittoresque ; des bâtisses de stabilité équivoque dont la distribution s'adaptait peu aux exigences d'une clientèle étriquée. Pétrus accueillait mal les critiques, le prenait de très haut avec le philistin. On dit qu'il plaida, qu'il perdit ses procès, qu'à sa quatrième maison, outré de l'improbation saugrenue de son dernier client, il démolit l'édifice aux trois quarts construit.

On conçoit qu'à ce train, l'aisance ne soit pas venue. Le pauvre Pétrus connut la faim ; le constructeur manqua souvent d'un toit pour abriter ses nuits. Jules Claretie nous le montre gîtant dans les caves des maisons qu'il bâtissait, rue Fontaine-au-Roi, s'y nourrissant de pommes de terre cuites sous la cendre et arrosées d'eau. Il y gardait pourtant ce cynisme bravache dont il se plaisait à étaler sa misère ; il aimait convier ses amis à ces agapes de famine où ses fougueuses diatribes contre les hommes et contre le temps s'avivaient du rictus de sa gaieté sarcastique.

Finalement, il délaissa l'architecture. Perplexe alors sur le choix d'un nouvel avatar, il se trouva un jour face à face avec une figure étrangement sympathique. C'était une tête à cheveux ras, à

moustache et royale fleuries, tel un portrait du Titien ou de Vélasquez ; un visage composé selon une esthétique si conforme à la sienne, qu'il s'y serait reconnu comme un frère, si le regard n'eût été moins fatal et le sourire moins amer. C'était Eugène Devéria, rayonnant encore du triomphe récent de sa *Naissance d'Henri IV*. Ils avaient même sveltesse et même stature, pareil air noble et dédaigneux, égale conscience de leur surprenante façade, encore que la somptuosité d'atours de l'un contrastât avec le costume austère de l'autre. A ce contact se raviva, chez l'architecte renoncé, son ancienne vocation de peintre. Alors, quelque temps, on le vit dessiner dans l'atelier d'Eugène Devéria, où se rencontraient déjà les jeunes triomphateurs de demain, les plus beaux, les plus vaillans de la phalange de 1830. Ici on rimait autant que l'on peignait, on devisait de réforme poétique autant que de renaissance picturale. Dans cette atmosphère, où l'enthousiasme vibrait au paroxysme, Pétrus se retrouva tout entier. La Muse qui sommeillait depuis les tristes jours où il s'était fourvoyé dans l'atelier Garnaud, se réveilla soudain, ardente, batailleuse. C'est elle qui décidément triomphait, qui lui montrait la voie orageuse et magnifique, la seule arène où son tempérament de rhéteur indomptable pût se

manifester à l'aise. Ainsi qu'il avait fait de l'équerre et des épures, il délaissa la palette et les pinceaux, et superbe, insolent, provocateur, il se jeta dans la lutte, prêt à exhaler ses farouches rancœurs.

L'apparition de Pétrus dans les jeunes cénacles produisit cet émoi frémissant que suscite, au deuxième acte du mélodrame, l'entrée en scène du héros attendu qu'accompagne à l'orchestre un arpège d'épouvante. On ne devait pourtant s'étonner aisément, dans une assistance blasée à toutes les audaces, où chacun surenchérissait de bizarrerie pour le plus grand scandale du philistin. Mais que valaient les débauches de chevelures et les bariolages de costumes, devant cette correction sévère et ce regard « qui fatiguait, lorsqu'il était fixé, comme *l'œil convoiteux du serpent qui attire une proie*. » — « Nul de nous n'essaya de se soustraire à cette attraction, dit Théophile ; dès qu'on était entré dans le tourbillon, on tournait avec une satisfaction singulière, comme si on eût accompli une loi de nature... »

Il excellait d'ailleurs à doser ses effets. Taciturne à l'abord, puis attentif, comme s'il se recueillait pour n'intervenir qu'au moment choisi, il débutait d'une voix grave et sourde, avec un langage d'une recherche méditée, des

vocables insolites, des phrases martelées, puis, s'échauffant dans le débat avec une véhémence grandissante, il exhalait en tempête ses colères et ses paradoxes. Et chacun de l'écouter, avec une déférence qu'on ne s'accorde guère entre jeunes gens du même âge : « Nous le trouvions *très fort*, dit encore Théophile, et nous pensions qu'il serait le grand homme spécial de la bande. »

Une de ses fiertés, c'était de ne point connaître d'influences, de ne relever d'aucun maître. Cette fierté, il la gardera même à l'heure des finales désillusions, l'affirmera avec une altière crânerie dans cette dernière stance de sa *Léthargie de la Muse :*

> Je suis fier d'avoir pu maintenir à distance
> Des pacages d'autrui mon Pégase affamé,
> Et d'avoir su toujours pourvoir à sa pitance
> Sans prendre un grain qui n'ait dans mon âme germé !

Un jour, pourtant, il consentit à être le disciple de quelqu'un ; mais ce quelqu'un était un tel seigneur que ce n'était déchoir que de le servir : c'était Victor Hugo. On sait que Pétrus fit merveilles à la bataille d'*Hernani* ; qu'il fut, avec Gérard de Nerval et Célestin Nanteuil, chargé d'organiser le parterre tumultueux qui devait décider de la victoire. Sa tribu n'y fut pas

la moins belliqueuse. Le *Témoin de la Vie,* en y relevant quelques noms sonores, note que trois ateliers d'architecture, dont celui de Garnaud pour treize places, avaient fourni un contingent non négligeable. Si le gilet rouge et la toison absalonienne de Gautier firent scandale, le masque impressionnant et la sombre tenue du Lycanthrope, commandant les bordées strépitantes de son escouade, ne durent produire moindre sensation.

Bientôt, il devint le coryphée d'une pléiade spéciale, qu'une légende irrévérencieuse affubla du nom de *bousingos.* Contre cette appellation protesta plus tard Philothée O'Neddy, dans une lettre rendue publique et pompeusement éditée, qu'il dédia à Asselineau. L'auteur de *Feu et flammes,* en nous rappelant que ce groupe comptait six poètes : Gérard de Nerval, Pétrus Borel, Théophile Gautier, Alphonse Brot, Augustus Mac-Keat et Philothée O'Neddy, semble contester à Pétrus la qualité de chef des *Bousingos.* « On l'aimait fort, dit-il, et il avait sa juste part d'influence ; mais Gérard de Nerval et Théophile Gautier en avaient une non moins grande, ainsi que Joseph Bouchardy, le futur dramaturge. » Cela est bien possible et ce point ne mérite guère controverse. Maintenant que se sont effacées les figures et que ne subsiste plus

que leur émanation spirituelle, ce serait mal servir Pétrus Borel que de mettre en balance ses mérites avec ceux de Gérard et de Théophile. Mais alors on ne connaissait de Gautier qu'*Albertus ou l'Ame et le Péché*, et Gérard, s'il avait édité maintes plaquettes de vers, osait à peine rappeler, dans cette atmosphère de fièvre, des essais qu'il qualifiait lui-même de poncifs. Au surplus la vérité apparaît du témoignage de Théophile qui se plaît à reconnaître cette précoce royauté de Pétrus. L'influence qu'en subit Gérard s'atteste non moins de la passagère virulence que le doux poëte, si pacifique et tolérant d'ordinaire, manifeste, à l'instar des invectives du Lycanthrope. Témoins les deux épigraphes, l'une en vers, l'autre en prose, que celui-ci lui emprunte pour *Champavert* et qui semblent une assimilation, voisinant au pastiche, de la manière de Pétrus. Tels ces vers :

Car la société n'est qu'un marais fétide
Dont le fond, sans nul doute, est seul pur et limpide,
Mais où ce qui se voit de plus sale, de plus
Vénéneux et puant, vient toujours par-dessus...

Pour affirmer ses tendances, le groupe médita un manifeste, — un recueil de nouvelles qui dût être aux bourgeois « une leçon de bien écrire ». Le seul Gérard s'acquitta de sa part, en écrivant

ce « conte macaronique » qu'il publia dans le *Cabinet de lectures* du 24 septembre 1832 : la *Main de Gloire*, « extrait, dit une note en renvoi du titre, des *contes du Bousingo, par une camaraderie*, 2 vol. in-8, pour paraître vers le 15 novembre ». C'est tout ce qu'on en connut. Comme on regrette de ne pouvoir juger, annoncée par un tel programme, la contribution de Pétrus !

Le cénacle tenait ses assises habituelles dans l'atelier du statuaire Jehan du Seigneur, alors rue de Vaugirard, au coin de la rue du Regard. Faut-il décrire encore les hôtes pittoresques de cet atelier fameux ? Revoyez-les plutôt en la fresque vibrante où les a définitivement groupés Théophile Gautier : Célestin Nanteuil, le jeune homme moyen-âge, au visage d'archange de vitrail ou de page du *Quatrocento ;* Gérard de Nerval, dont l'air modeste et la tenue effacée dissimulent cette flamme spirituelle qui impose à tous sa lumière secrète ; Eugène Devéria, somptueux comme un seigneur castillan ; Joseph Bouchardy, — *Cœur de Salpêtre*, dit la préface des *Rhapsodies*; — Philothée O'Neddy, visage d'Othello, dont le galbe africain contrastait avec une blonde toison de Scandinave ; puis Alphonse Brot, Augustus Mac-Keat, Léon Clopet, un architecte cher à Pétrus ; enfin Jules Vabre, « le compagnon miraculeux » de

ses heures de famine, Jules Vabre, mystificateur à froid du bourgeois, unissant le sérieux et le grotesque à des souplesses méphistophéliques, mais dont les titres littéraires se résumaient dans l'annonce bouffonne, parue sur la couverture des *Rhapsodies*, d'un ouvrage sur l'*Incommodité des commodes.* Sur cette camaraderie régnait Pétrus Borel avec son flegme tyrannique. Il en était « le grand-prêtre », dit-il dans la préface de *Champavert ;* toutefois l'autorité de ses dogmes sectaires était suspendue dans le temple dès qu'y apparaissait un petit homme de tenue correcte et bourgeoise, celui qui pour tous et pour Pétrus lui-même était le dieu Victor Hugo.

Il appartenait à Jehan du Seigneur de perpétuer, dans le marbre ou la cire, les traits des jeunes dieux qui avaient fait de son atelier leur Olympe. A l'exemple de David d'Angers, qui fixait alors, dans une galerie fameuse, les profils de ses contemporains, il modela lui-même une série de médaillons dont une dizaine au plus a été conservée ou reproduite. On connaît bien ceux de Gautier, de Gérard et de Pétrus que célèbrent ces vers de Théophile :

Puis la tête homérique et napoléonienne
De notre roi Hugo... que sais-je moi? la mienne,
Celle de mon Gérard et de Pétrus Borel...

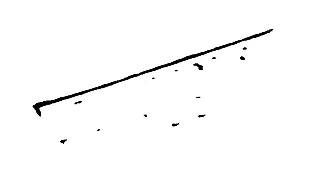
Le profil de ce dernier ne nous satisfait guère. On lui voudrait plus d'accent. Cette figure correcte et barbue ne rappelle en rien le masque inquiétant du Lycanthrope.

L'homme au poignard et au bonnet phrygien, qu'on voit au frontispice des *Rhapsodies*, — planche médiocre au vernis mou attribuée à Joseph Bouchardy — ne doit pas nous retenir davantage. Il en est de même de deux vignettes, signées *Napol*, — lisez Napoléon Thomas, — qu'on trouve à l'intérieur du volume. Mais, nous dit Jal, dans ses *Causeries du Louvre*, sur le Salon de 1833, le même Napoléon Thomas y aurait exposé un Pétrus Borel « en gilet rouge, habit aux larges revers pointus, gants sang-royaliste, chapeau pointu, barbe et cheveux flottans ». De ce portrait, que cependant faisait valoir un magnifique cadre... *tricolore*, on ne connaît aucune reproduction, on ne trouve nul autre commentaire dans la critique de l'époque, — d'où Champfleury induit judicieusement que la peinture ne devait pas être à la hauteur de l'encadrement.

Mais pour nous consoler de ces vaines effigies, nous avons le portrait que Louis Boulanger exposa au salon de 1839. A défaut de la peinture même, dont nous ignorons le sort, il nous reste l'eau-forte que Célestin Nanteuil en

a gravée pour *l'Artiste*. Voici cette fois, définitivement fixée, l'image obsédante du Lycanthrope. Le peintre de *Mazeppa*, que Pétrus avait rencontré à l'atelier d'Eugène Devéria, est resté une de ses amitiés les plus chères, une de ses plus constantes admirations. En l'une de ces chroniques d'art qu'il écrivait pour *l'Artiste*, en 1833, sous le titre : *Des Artistes penseurs et des artistes creux*, Pétrus fait de Boulanger un éloge vibrant. Car sa louange s'exhalait avec une ferveur qui égalait la véhémence de son blâme : nous verrons tout à l'heure avec quelle âpreté il flagellera le jury qui avait refusé *la Mort de Bailly* de Boulanger. Le *Peintre-poète* s'est souvenu de cette féale vindicte de Pétrus : et il l'aura bien payé de retour en laissant de lui cette vivante image qui n'a pas médiocrement contribué à le préserver de l'oubli.









IV

Ce n'était pas seulement aux parterres fleuris de la poésie et de l'art que se confinaient les hôtes de l'atelier du Seigneur, et la Tour d'ivoire ne les retenait pas toujours sur sa plate-forme solitaire. Par momens, ils aspiraient à en descendre pour mêler leur voix au tumulte alors renaissant des révolutions. Les apôtres du dernier siècle ne s'étaient réveillés de leur rêve de chaînes brisées que pour retomber dans la rigide armature forgée par Napoléon. Mais à l'envol de leur grande illusion, survivaient de vagues espoirs d'affranchissement : visions mystiques d'une cité idéale régie par la philosophie de la nature ou par quelque religion nouvelle dont on cherchait les mythes et les symboles dans le christianisme primitif et plus encore dans les théogonies de l'Égypte ou de l'Inde millénaire.

Les mirages, aussitôt évanouis qu'éclos, de la révolution de juillet replongeaient les esprits en un désarroi irrémédiable, avec une monarchie bourgeoise où leur idéal se noyait dans le plus médiocre positivisme. Alors succéda pour certains un mélange singulier de scepticisme et d'enthousiasme, d'ardeurs mystiques et de découragement, comme aux époques de transition qui suivent les grands règnes, aux veillées d'attente des réformes politiques ou religieuses. S'estompant dans le halo du météore révolutionnaire, une entité mythique, symbolisée par une figure coiffée du bonnet phrygien, apparaissait comme l'ange du nouvel Eden, déjà perdu. C'était la Liberté, allégorie imprécise, notion mal définie, mais si chère aux groupes humains, que l'infrénable esprit de lutte et de mouvement emporte par intervalles hors les tutélaires entraves de l'ordre et des lois.

De brumeux apôtres, larves du prurit de révolution, célébraient cette divinité dans un langage biblique et sibyllin : tel cet étrange Ganeau, mi-prophète, mi-rapin, qui avait réuni, dans un atelier de l'île Saint-Louis, un groupe d'adeptes au milieu desquels, étendu sur un divan, il mêlait à la fumée des chibouques ses élucubrations nébuleuses. Il s'était dénommé le *Mapah*, vocable formé des premières syllabes

de *pater* et de *mater*, et sa religion, qui avait pour signe l'androgynisme ou fusion des principes sexuels, s'appelait *Evadanisme* ou *Evadaïsme*. Il serait vain de s'attarder aux doctrines de cet illuminé, si nous n'y trouvions, après Champfleury, quelque relation avec le cénacle dont Pétrus Borel s'est géré le pontife. Oyez seulement en quel langage Caillaux, disciple du Mapah, salue la déesse Liberté :

« Il y a cinquante ans, une femme apparut belle entre toutes : elle se nommait Liberté ; elle s'incarna dans un peuple, ce peuple s'appelait France. Et sur le front de cette femme s'étendit, comme dans l'antique Eden, un arbre aux rameaux verts ; et cet arbre se nomme arbre de Liberté. Et désormais France et Liberté ne font plus qu'un seul et même terme, qu'une seule et même idée.

« ... Pourquoi te lèves-tu avec le soleil, ô France, ô Liberté ? Et pourquoi tes vêtemens exhalent-ils une senteur embaumée ? Pourquoi montes-tu dès le matin sur la montagne ? »

Il semble que Pétrus et les siens aient tout au moins emprunté ce symbolisme, qu'ils en aient adopté les emblèmes et le langage. Lyrisme et fantaisies de cénacle ou d'atelier, rien de plus. Il faut autre chose pour fonder les religions ou changer les empires.

Plus littéraires que politiques nous apparaissent aussi le républicanisme des *Bousingos* et les diatribes jacobines de Pétrus Borel. Mais ici les opinions manquent d'unité. Si Pétrus est montagnard, Philothée O'Neddy est girondin et ne craint pas d'écrire qu'il faut écarter le « fanatisme républicain ». Gérard, lui, est simplement libéral et patriote. Quant à Théophile, il est et ne cessera jamais d'être impérialiste. On n'en arbore pas moins la coiffure emblématique des Sans-culottes ; on se montre volontiers, dit Philothée :

Le temporal orné d'un bonnet de Phrygie.

C'est ainsi que Pétrus se présente aux lecteurs dans le frontispice des *Rhapsodies*. Mais la dague qu'il contemple est purement symbolique. Il ne la doit porter au cœur d'aucun tyran et ce n'est peut-être que poignard à couper le papier. Il ne descendra pas davantage dans la rue ; et, s'il a frémi d'aise au sifflement des balles des *trois glorieuses*, c'est derrière l'huis bien clos dont son père, nous dit-il, l'avait chambré : précaution sage contre laquelle, avec une déférence filiale bien touchante, il ne s'est pas trop insurgé. Une fois seulement, la camaraderie s'est laissé entraîner à quelques nocturnes excès de rue : elle a clamé, au sortir d'une agape, un

refrain peu attique : « Nous avons fait — ou nous.ferons — du *bousingo* », vocable qui est resté l'enseigne du groupement. Définissez : « Un beau tapage littéraire. » Or, si le guet intervient, s'il cueille quelques-uns des manifestans, il ne lui reste finalement, comme prise, que le plus pacifique de la bande : le doux Gérard qui, peut-être, s'est laissé écrouer de bonne grâce, avec la pensée de connaître un nouvel émoi; qui n'a vu dans son passage entre les murs noirs de Sainte-Pélagie qu'un motif drôlatique sur lequel il doit broder, sans ombre de révolte, le plaisant récit de *Mes Prisons*.

Mais il convient aussi à Pétrus de figurer, en victime de la tyrannie, étendu sur la paille d'un cachot, sans autres accessoires que la cruche et le pain noir du captif. C'est ainsi qu'il s'est fait graver par son ami Napoléon Thomas dans une vignette des *Rhapsodies;* au bas d'un petit poème : *Fantaisie*, qu'illustre cette image, on lit seulement : *Au cachot, à Écouy, près les Andelys, 1831*. Qu'est-il donc arrivé à Pétrus? Simplement cette aventure que Jules Claretie nous a si agréablement contée. Un matin de 1831, il partait avec un camarade pour un voyage à Rouen, pélerinage alors rituel pour les romantiques. L'accoutrement des deux compères,

conçu selon la plus truculente formule des *Bousingos*, mettait en émoi les paisibles habitans des bourgades qu'ils traversaient. Aux abords d'Écouy, des gendarmes plus méfians les arrêtèrent et les conduisirent devant le magistrat local. Alors s'engagea un de ces colloques drôlatiques où excellaient nos romantiques en vagabondage, lorsqu'ils se plaisaient à mystifier l'autorité. Ce jeu plaisant motiva le maintien, sans doute très court, de nos deux voyageurs au violon municipal. C'en était assez, la lithographie aidant, pour faire de Pétrus, sous le jour oblique d'un soupirail, un héros de captivité, à la manière des Pellico ou des Barbès.

Une autre légende veut qu'aux émeutes de juin il ait été porté une nouvelle atteinte à sa liberté. Des gardes nationaux, lui trouvant une allure suspecte, le conduisirent au poste : « Qu'ai-je fait? demanda Pétrus, pour être *embastillé?* — Monsieur, dit le commandant du poste, il ne sert de feindre : vous avez la *démarche républicaine!* »

Pétrus est sincère pourtant, et nul n'en a jamais douté : la figure qu'il s'est composée est bien le reflet de sa nature agressive, le masque de ses âpres convictions. L'accord sera complet entre ses attitudes et ses idées, entre ses gestes et ses paroles. Sa vie entière ne sera qu'une

108, rue Richelieu.

Monsieur de Balzac.

Je suis bien fâché, Monsieur, de venir vous occuper de moi, quand toutes vos minutes sont déjà si remplies et si précieuses; cependant, puisque vous avez été assez bon pour vouloir bien vous intéresser au sort de mon article le Croque-mort, de si triste mémoire, et tendre à réparer l'injustice de M. Curmer à mon égard, j'ose espérer, Monsieur, que vous me pardonnerez cette demande. — C'est samedi prochain la mise en vente: si vous pouviez me faire connaître avant ce terme le résultat de votre négociation en ma faveur à la griffe, j'en éprouverais une vive satisfaction, et je me considérerais de plus en plus votre très obligé et très sincère serviteur.

Agréez, s'il vous plaît, Monsieur, l'assurance de ma haute et parfaite considération.

Pétrus Borel

6, Quai de Béthune.

longue invective, virulente et passionnée, chargée de son mépris du siècle, de sa rancune contre une société qui l'a affamé et méconnu. Il veut qu'en lui rien ne détonne avec la physionomie de sombre paria qu'il doit garder. Certes, il y est préparé par de réelles misères et de légitimes griefs : mais le destin eût-il été moins hostile et la société moins marâtre qu'il eût voulu quand même, n'en doutez pas, présenter à son temps le même visage acerbe et mécontent, se camper devant le monde en vengeur austère des lâchetés et des abus. Pour qu'il puisse évoluer selon son rythme, il lui faut des rancœurs et des colères; il n'est vraiment inspiré qu'au souffle de Némésis; il ne scande nerveusement ses périodes et ne martelle bien son vers que pour maudire et flageller. Une vie amène, une société accueillante ne lui eussent inspiré qu'indifférence ou ennui.

Aussi n'est-il troublé par aucune métaphysique du progrès, par nul rêve messianique. S'il honnit les bourgeois médiocres et les vils marchands, il ne se sent plus de goût pour la plèbe commune ni plus d'amour pour l'entière humanité. Son individualisme entend se déployer sans contrainte, sans nulle gêne du droit d'autrui. S'il parle des souffrances du peuple et de ceux qui l'oppriment, ce n'est que formules de

style et lieux communs à nourrir ses invectives. Mais fi des sensibleries humanitaires ! Qu'on ne lui parle pas de suppression de la peine de mort ! Deux ans après le plaidoyer de Victor Hugo et les attendrissemens du *Dernier Jour d'un condamné*, il proclame le droit à la hache vengeresse ; il défend la loi divine du talion. S'il se pose en admirateur de Saint-Just, s'il le cite complaisamment aux épigraphes de ses poëmes, c'est qu'il voit en cette figure de sectaire implacable, prévaloir la loi de mort et l'épée de l'Ange exterminateur. Oui, frapper et punir ; point d'indulgence ni de pitié pour l'homme lâche et cupide ! Et ce n'est point une caste, une catégorie déterminée qu'il vise, mais en général les hommes — l'Homme, qu'il abhorre, que déjà il rêve de fuir dans la solitude. C'est cette haine totale qu'il exprime dans le terrible surnom dont il s'affuble : le *Lycanthrope*, c'est-à-dire l'homme-loup ou bien : un loup pour l'homme. Son républicanisme n'a pas d'autre sens ; ce n'est point un concept politique, mais une forme de sa misanthropie !

« Oui ! dit-il, je suis républicain, comme l'entendrait un loup-cervier : mon républicanisme, c'est de la lycanthropie ! — Si je parle de république, c'est parce que ce mot me représente la plus large indépendance que puissent

laisser l'association et la civilisation. Je suis républicain, parce que je ne puis pas être caraïbe; j'ai besoin d'une somme énorme de liberté : la République me la donnera-t-elle ? Je n'ai pas l'expérience pour moi. Mais quand cet espoir sera déçu, comme tant d'autres illusions, il me restera le Missouri !... »

Telle est la profession que ce poète adolescent inscrit en tête de ses premiers vers. Or, on conçoit qu'une telle ferveur ne soit ni bien profonde ni bien durable. L'expérience venue, alors que rien n'est changé à son humeur chagrine, il deviendra non moins ardent réactionnaire. En 1848, le triomphe de l'ancien idéal le trouvera désabusé. Pour lui, la République n'aura été belle... que sous la Restauration.

Que faut-il penser, enfin, de l'attrait qu'exercèrent sur lui les panacées, que débitaient alors de fumeux utopistes, tels que les disciples de Saint-Simon, les Enfantin, les Fourier, les Pierre Leroux ? S'affilia-t-il à l'une de ces sectes dont les formules saugrenues n'étaient qu'un retour vers les phases primaires de l'évolution sociale ? C'était le temps où le pontife Enfantin se flattait de restituer, dans sa pureté, le primordial agrégat humain, avec son « église » de Ménilmontant, où Fourier proposait un type d'association idéale, avec son célèbre « Phalanstère ».

Avec un sérieux qu'on croirait teinté de quelque humour, le Père Enfantin se proclamait, dans l'union des sexes, le rédempteur des infidèles et le Messie du libre amour. Dédaignant les asservis à la vieille institution de mariage, c'est au rachat des inconstans et des volages, de beaucoup les plus nombreux, qu'il consacrait son apostolat. Est-ce en écho de ce prophète indulgent que Philothée O'Neddy, émule de Pétrus en paroxysmes, clamait ses *Rodomontades* dans « le jeune atelier de Jehan le statuaire » :

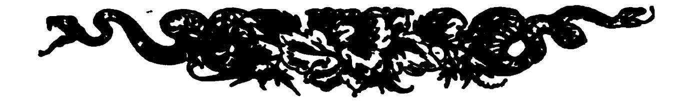
Attaquons sans scrupule en son règne moral,
La lâche iniquité de l'ordre social.
Lançons le paradoxe ; affirmons dans vingt tomes
Que les mœurs, les devoirs ne sont que des fantômes.
Battons le mariage en brèche : osons prouver
Que ce trafic impur ne tend qu'à dépraver
L'intellect et les sens ; qu'il glace et pétrifie
Tout ce qui lustre, adorne, accidente la vie...

Ce n'était qu'hilare frénésie et vainement chercherait-on, chez nos *bousingos*, autres signes d'affiliation à la secte du Père Enfantin. Pétrus, l'insoumis, ne pouvait, lui, se faire le parangon d'aucun dogme ni le prêtre d'aucun dieu. Sa sarcastique indépendance devait l'emporter d'une gouailleuse surenchère ; il trouva mieux : alors que le cénacle de l'atelier Du Sei-

gneur se disloquait, il résolut, avec son fidèle Vabre et les plus fanatiques de sa bande, de fonder, sur le coteau de Rochechouart, une tribu de Caraïbes. La saison s'y prêtait, on était aux nuits chaudes de l'été; le clan campa sous des tentes, et, libérés des accessoires de la commune vie, les nouveaux sauvages évoluèrent nus, comme à l'aurore de l'humanité, dormant la nuit sur des tapis ou sur des peaux. Les scènes idylliques et les tableaux paradisiaques qu'offraient aux voisins les ébats de la tribu, furent cause que l'expérience dura peu. Le *Camp des Tartares* — ainsi les dénommaient les bourgeois du quartier — dut quitter la place, expulsé par le propriétaire, non sans avoir, par protestation, mis le feu à la loge du concierge. On ne les inquiéta point : l'autorité eut le bon esprit de sourire à ce qu'elle considérait comme une farce de rapins. Alors qu'Enfantin et les pontifes de Ménilmontant échouaient en police correctionnelle, la tribu de Rochechouart rentrait indemne parmi les bourgeois.

Au surplus, que Pétrus se déclare républicain ou *Saint-Simoniaque*, qu'il nous étonne par ses exagérations ou ses paradoxes, ce qui toujours l'emporte et subsiste chez lui, c'est l'artiste, avec une certaine sérénité dans la fantaisie, qui, en le maintenant, par quelque côté, sur le

domaine de la poésie et du rêve, ne permet de le confondre avec les sectaires de la politique et les adeptes des utopies humanitaires. C'est ce qui fait que nous lui pardonnons, qu'en dépit de ses terribles défauts, nous ne cessons de l'aimer. Car si parfois il affecte certaine négligence de ton ou de forme, si même il s'oublie en quelque débraillé cynique, il n'en reste pas moins et toujours un artiste, fier, dédaigneux, et, disons-le, en dépit de la carmagnole du lycanthrope, un aristocrate quand même. Il aura beau accabler de ses sarcasmes les poètes blasonnés — devinez Chateaubriand et Lamartine — railler leur galbe aristocratique et « leurs vicomtesses », nous sentons bien que, sous sa misère et son impuissance, c'est son orgueil natif qui se hérisse, sa fierté de gentilhomme de lettres qui proteste; c'est la nostalgie d'un passé somptueux qu'il garde dans « ses yeux profonds et tristes d'Abencérage rêvant à Grenade ». Ses truculences et ses audaces jacobines n'effaceront pas cette morgue superbe qui doit conduire, à l'écart de la foule et jusque dans la suprême solitude, le misanthrope irréductible. Son manoir de *Haute pensée*, à la lisière du désert, n'est-ce pas encore la Tour d'ivoire du Poëte?



V

Celui dont l'entrée en lice avait jeté dans le cénacle une stupeur mêlée d'inquiétude ne pouvait débuter par un exploit médiocre. Aussi avait-il longuement préparé cette joute liminaire et médité dans une ardente veillée d'armes son cartel rodomont. Il le produisit sous la forme d'un petit in-16, d'aspect modeste, presque une simple plaquette. Le titre seul : *Rhapsodies* éveillait l'attention par une orthographe insolite, surprenait déjà comme un premier défi. Sous cette enseigne, deux épigraphes en caractères gothiques résumaient, selon le rit des publications romantiques, la tendance ou l'esprit, — nous dirions aujourd'hui le leit-motiv — de l'œuvre. D'abord deux vers de Régnier : « Hautain, audacieux... » etc., c'est l'auteur qui se présente et accentue, par un autre verset emprunté à Malherbe, son salut provocateur :

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous.

C'est ensuite, en épigraphe sous le faux-titre, le « *hop! hop! hop!* » de la ballade de Burger, qui semble actionner le Pégase du Lycanthrope. Mais tournez le feuillet : un frontispice, attribué à Joseph Bouchardy, nous montre l'auteur, assis, coiffé du bonnet phrygien, le col de la chemise ouvert, les bras retroussés, — tel un massacreur de l'Abbaye; — il darde, d'un œil injecté, un regard de cannibale sur le tranchant aiguisé de « son bon poignard ». La faiblesse du dessin, l'exécution malhabile de la planche en aggravent encore l'étrangeté. Pétrus se rendit-il aux objections que souleva cette allégorie farouche? Ou voulut-il simplement, en y substituant un nouveau titre, laisser croire au succès d'une seconde édition? Toujours est-il que l'homme au poignard disparut, avec le titre primitif, d'une partie du tirage et céda la place à un titre-vignette dû à la pointe de Célestin Nanteuil. C'était un mélange confus d'anges, de moines, de têtes de mort et de vieux livres, encadrant un cartouche avec ce texte gravé : *Rhapsodies par Pétrus Borel, 2e édition, Palais-Royal, Bousquet, successeur de Levavasseur, MDCCCXXXIII.*



Le livre s'ouvre sur une préface datée de novembre 1831, qui éclate comme une annonce véhémente et péremptoire, attestant une audace que rien n'ébranle et une certitude que rien ne trouble. Ah ! il ne s'attarde guère aux vaines précautions ni aux formules hésitantes, dont s'accompagnent d'ordinaire les présentations de première œuvre ; mais il entre en scène en vigueur, en escaladant les portans, en exhibant insolemment sa personnalité pléthorique. Son verbe est brutal, direct ; ses images violentes, inattendues ; ses périodes âpres, nerveuses, dépouillées. Il ne veut avoir ni patrons, ni modèles : il est lui, lui seul, — qu'on le sache, « nul ne peut le dire son apprenti ».

« Il faut, débute-t-il *ex abrupto*, qu'un enfant jette sa bave avant de parler franc ; il faut que le poëte jette la sienne ; j'ai jeté la mienne : la voici !... Il faut que le métal, bouillonnant dans le creuset, rejette sa scorie ; la poésie bouillonnant dans ma poitrine a rejeté la sienne : la voici !... »

Point d'humilité de néophyte, mais un orgueil qui craque : « Ceux qui liront mon livre me connaîtront ; peut-être est-il au-dessous de moi, mais il est bien moi... » Après un bref rappel de son enfance misérable, après l'étalage de sa détresse stoïque et de son intransi-

geante fierté; il oppose, en corollaire des haines vigoureuses, ses robustes amitiés. Point de plates dédicaces aux puissans, mais une adresse à ses chers « camarades, » à ceux qui font disparaître pour lui la platitude de la vie. Tour à tour il les harangue, d'une apostrophe pittoresque, chaude comme une accolade, franche comme une poignée de main. Et, quand il a bien jeté son défi aux bourgeois, clamé cyniquement son jacobinisme et hurlé sa lycanthropie, tournant avec dédain le dos à son époque de marchands et de cuistres, il ferme sa fougueuse diatribe d'une pirouette de rapin, d'une boutade sarcastique : « Heureusement, conclut-il, que pour se consoler de tout cela, il nous reste l'adultère! le tabac de Maryland! et du papel español por cigaritos. »

N'est-ce pas déjà Pétrus tout entier? Le voici bien, grand garçon de vingt-deux ans, mais d'aspect beaucoup plus âgé, armé de toutes pièces, avec cette précoce maturité qu'il doit à sa nature spontanée, à son tempérament original. Une *nature*, un *tempérament*, n'est-ce pas ce qu'on peut mieux dire de lui, ce qui explique l'illusion de ses débuts, mais aussi le secret de son imperfectibilité. Car il ne changera guère : tout de primesaut, mais réfractaire à s'adapter, il doit peu attendre du travail et de l'expérience.

Il n'est point de ces maîtres de formation lente et réfléchie, dont les chefs-d'œuvre ne résultent que d'un discernement successif et d'une assimilation patiente. Ainsi conçoit-on qu'il puisse étonner des poètes mieux doués, des écrivains qui seront de plus purs artistes; que le magicien de lettres qu'est déjà Théophile, que l'écrivain délicat et nuancé que sera Gérard de Nerval aient pu subir son ascendant, et voir en lui « le grand homme spécial de leur bande ».

Des trente-quatre morceaux qui composent le recueil, tous ne sont pas d'égale qualité, mais il n'en est guère qu'on puisse dédaigner. Encore qu'inexperts et souvent heurtés ou rocailleux, tous sont frappés d'un tour spécial, marqués de ce stigmate qui ne permet de les confondre avec rien d'autre. S'en égare-t-il quelqu'un parmi les anthologies contemporaines, que tout de suite il se discerne à une fermeté de ton, à une vigueur d'accent qu'on ne rencontre guère dans la molle versification et les veules alexandrins de la production ambiante. Nous sommes, il est vrai, aux lendemains d'*Hernani* et des *Orientales*; et alors les rythmes neufs, la métrique robuste de Victor Hugo impressionnent déjà toutes les lyres. Mais si l'on excepte les accords déjà experts et les ciselures de Théophile, on ne trouve chez la plupart des

nouveaux poëtes, que l'écho des vagues lamartiniennes, que le reflet des ondes lyriques, à peine dépouillées des classiques influences, de Vigny, d'Émile Deschamps et de Marcelline Desbordes-Valmore; Gérard lui-même n'en est encore qu'à ses fluides odelettes. On conçoit donc que les *Rhapsodies*, débarrassées des clichés désuets, riches çà et là de belles rimes, de vocables rares, de néologismes parfois risqués, souvent pittoresques, toujours surprenans, éclatent alors dans leur nouveauté, avec leurs mètres rigides, tendus comme des arcs et sonores comme des armures. Au surplus, le poëte, formé aux sévères disciplines prosodiques, accusant par endroits quelque influence de la Pléiade, ne se permet aucune licence de versification, n'use que peu du rejet et de l'enjambement; mais dans l'armature étroite de son vers aux hémistiches réguliers, son audacieuse verve se meut à l'aise, sans trop de monotonie, sur une cadence ferme et bien scandée.

Voilà pour la forme; le fond devait surprendre plus encore. Ici peu ou point de ces rêveries d'adolescent en mal de puberté qui font le thème habituel des premiers vers. Ce qu'il nous livre, — il nous l'a dit sans ambages dans son agressive préface, — c'est sa fière personne, avec sa façade adéquate et son masque immuable.

Le voilà, sous ses aspects différens, — mais toujours identique, — de poète, d'amant, de frère, d'ami, de révolté et de satirique armé pour les âpres flagellations.

Le Poète, — c'est le barde voué à la souffrance, à l'inévitable lésine, le maître maudit sur qui s'acharne le destin, mais que la tempête ne saurait abattre et qui lève haut dans l'orage son front d'infrangible paria. Encore qu'il veuille étaler devant son siècle « sa nudité », ce n'est pas sur un ton larmoyant qu'il doit confesser sa misère : les soupirs élégiaques d'un Gilbert ou d'un Malfilâtre ne sont point dans sa note, et, sur son pourpoint en haillons, brille le pommeau d'une dague bien acérée :

> C'est un oiseau le barde, il doit vieillir austère,
> Sobre, pauvre, ignoré, farouche, soucieux,
> Ne chanter pour aucun et n'avoir rien sur terre
> Qu'une cape trouée, un poignard et les cieux !

L'amant, ce n'est pas davantage le pâle rêveur qui s'anémie pour quelque damoiselle chlorotique: « Jamais il ne s'est mélancolié à l'usage de dames atteintes de consomption. » Certes il sait s'attendrir, débiter à l'amante un madrigal de haut ton, exhaler sa passion en strophes rutilantes — comme dans *Rempart*, — soupirer pour la Fée, la maîtresse irréelle,

l'Ondine aux yeus bleus, quand il parle à Gérard, dans *Isolement.* Mais le gaillard bien portant garde un cœur chaud sous sa cape ténébreuse et c'est en galant résolu qu'il avoue ses ardeurs impatientes, — lisez *Victoire ;* il faut au trouvère passionné de promptes réalisations, ses appels amoureux prennent vite le ton d'un rugissement de fauve affamé.

A mes désirs lascifs je voudrais tout plier,
Égaré par mes sens, j'irais, ah ! c'est infâme !
Arracher une femme au bras d'un cavalier.

Sachez pourtant qu'il n'en est pas réduit à cette extrémité ; et lorsqu'il nous dit que, brisé par ces vaines ardeurs, il s'en retourne « gémir sur son lit solitaire », ne le croyez pas trop sur parole. La légende veut que le Lycantrope n'ait pas tant effarouché les belles et qu'il ait eu sa part suffisante de sourires. Si d'ailleurs il conçoit pour son désespoir la solution de Werther, il s'en exprime avec la truculence verbale d'Antony :

Mes pistolets sont là !... déjouons le hasard !!!

Non moins ardemment se révèle-t-il fraternel et amical ; c'est d'abord une *larme à son frère Bénoni,* mort dans sa fleur, après une enfance indigente qui lui a laissé, comme à Pé-

trus, une inquiète irritabilité, — si du moins nous y voyons une allusion dans le fragment de Condorcet qui sert d'épigraphe à ces stances. Mais pour parler à son Bénoni, sa voix s'est faite douce, gémissante et berceuse comme une plainte de Marcelline Desbordes-Valmore. Trois autres dédicaces familiales nous arrêtent ensuite: l'une à son frère Francisque, l'éditeur prochain de *Robinson Crusoë*, l'autre à André Borel, le futur Borel d'Hauterive; la dernière enfin, en tête d'*Agarite*, le morceau le plus important, sinon le meilleur, du recueil, s'adresse à un troisième frère, Jean Borel. Quant à ses amis, aucun n'est oublié, chaque nom est suivi de sa qualité : E. D. (Eugène Devéria), peintre; Joseph Bouchardy, graveur; Jehan Du Seigneur, statuaire; Gérard, poëte, et ainsi des autres. Notons plus spécialement deux noms d'architectes : Léon Clopet et Jules Vabre, auxquels s'adressent, sur un ton plus intime, des allusions et des souvenirs plus directs. Tous deux sont des camarades de l'atelier Garnaud, des confidens des heures de famine : l'un, Léon Clopet, a recueilli Pétrus, lui a donné asile quand il n'avait pour abri que le ciel et le pavé :

Quand ton Pétrus ou ton Pierre
N'avait pas même une pierre

Pour se poser, l'œil tari,
Un clou sur un mur avare
Pour suspendre sa guitare :
Tu me donnas un abri.

et les strophes se suivent alertes, pimpantes, parfois amères, sur une cadence aux rythmes souples d'ancienne mélodie ; c'est le *prologue* et l'une des meilleures pièces du recueil. L'autre, Jules Vabre, c'est le « compagnon miraculeux » le complice des folles équipées, des nargues aux bourgeois, — à qui il remémore, avec un demi-sourire, leur vie follette, aux autres si étrange.

Mais le ton change, et Pétrus bondit, le fouet levé, l'invective âpre, dès qu'il s'agit de venger un ami de quelque injustice : ici c'est le peintre de sa préférence, un ami très cher aussi, Louis Boulanger, qui vient d'essuyer un outrage immérité, avec le refus de son grand tableau, la *Mort de Bailly*, au Salon de 1831. Depuis le triomphe de son *Mazeppa* au Salon de 1827, Louis Boulanger, l'ami et le confident le plus intime de Victor Hugo, était considéré, au même titre que Delacroix, comme l'un des champions les plus notoires de l'art romantique. Le refus infligé par le jury atteignait donc tous les tenans de l'école nouvelle, comme un désaveu concerté. La

CHAMPAVERT.

CONTES IMMORAUX,

PAR PÉTRUS BOREL

LE LYCANTHROPE



PARIS.

EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1833.



vindicte de Pétrus s'exerça avec une vigueur extrême contre ceux « qui avaient fait le coup ». Il dit à Boulanger ;

Laisse immiscer ma rage à ta plainte qui gronde,
Laisse pilorier tes iniques bourreaux,
Laisse-moi sur leur front clouer l'ignominie,
Les traîner sur la claie au banc du carrefour,
Tribunal plébéien, d'où la fourbe est bannie.

et ainsi de suite, sans baisser le ton, dans une quarantaine d'alexandrins.

Voici, pour finir, quelques dernières bordées de la muse *sanculottide ;* il en avait dédié les prémices : « Dors, mon bon poignard, dors... » à Joseph Bouchardy, *Cœur de Salpêtre.* Le surplus, sous le titre de série : *Patriotes*, n'est pas ce qu'il y a, de meilleur dans le recueil. La littérature politique — d'autres poètes plus notoires en ont fait l'épreuve, — ne gagne pas à vieillir ; et les odes vengeresses de Pétrus Borel ne valent pas les *Châtimens.*

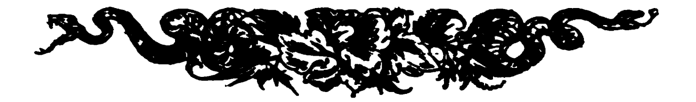
Mais dans son épilogue : *Misère*, l'éloquence de sa plainte nous replace à nouveau devant l'ulcère de son cœur et semble un dernier cri arraché par la crampe de la faim.

Telles sont les *Rhapsodies*, dont on extrairait sans peine une dizaine de poëmes dignes de figurer dans les anthologies romantiques. Reli-

sez-les et choisissez ; sans doute vous n'oublierez pas *Heur et Malheur*, puis çà et là quelques strophe d'un timbre profond et particulier. Vous y joindrez encore le somptueux prologue qui orne le seuil de *Madame Putiphar*, et enfin ces stances de la *Léthargie de la Muse* dont nous obsède toujours la souveraine fierté...

Alors, contemplant cet écrin de sombres gemmes, vous vous demanderez comment une si originale floraison n'a pas gardé sa place aux pentes du Parnasse romantique, et quelle malignité du sort, en s'acharnant sur ce déshérité, n'a pas au moins défendu cette part modeste de son hoirie contre les dédains d'une trop sévère postérité.





VI

« Jamais petit livre n'avait fait plus grand scandale », — dit Pétrus Borel de ses *Rhapsodies*, dans sa préface de *Champavert*. Ce qui est vrai, c'est que l'émoi fut grand dans le Cénacle, où la « camaraderie » exulta ; mais les journaux furent muets ou hostiles à ces vers du Lycanthrope ; — car du moins un sort était fait à ce vocable, que Pétrus lui-même ne répugnait pas d'accoler à son nom, pas plus sans doute qu'il n'était troublé de critiques acerbes, émanant de qui il savait n'avoir autre chose à attendre. « Il ne douta pas un instant de sa force », dit-il, et nous n'avons, le connaissant, aucune peine à le croire. Il reçut d'ailleurs quelques encouragemens et il en est un qui dut bien doucement sourire à son orgueil ; c'était une lettre de Béranger datée du 16 février 1832, avec des vers que le chansonnier dédiait à Pétrus Borel. La louange de Béranger, alors dans toute sa rayon-

nante popularité, n'était-ce pas un baume susceptible de panser bien des plaies ? Pétrus publia l'année suivante, dans sa préface de *Champavert*, les vers et la lettre, sans taire la fierté qu'il en ressentait.

Son premier cri de guerre lancé, Pétrus ne devait s'en tenir là. C'est maintenant à l'Institut, à l'art classique, aux pontifes de l'école de David qu'il veut jeter le gant. Dejà, sur le second plat de la couverture des *Rhapsodies*, il annonçait, comme étant « sous presse », — en outre de *Pâture à liseurs*, — un *Appel aux jeunes Français à cœur de lion*, — deux brochures in-8, restées à l'état de projet. Cependant il lui fallait un organe, une revue de combat, où les jeunes artistes pussent clamer leur manifeste belliqueux. Il s'ouvrit de son dessein à Jehan Du Seigneur, et, avec le concours du fougueux statuaire, il eut vite organisé la rédaction du magazine. Ce fut la *Liberté, Journal des Arts*, publication hebdomadaire de format in-4°, dont le premier numéro parut en septembre 1832 et le dernier en février 1833.

Une préface incendiaire, dont la signature : *Didron*, laisse néanmoins reconnaître le ton habituel du Lycanthrope, expose ainsi le programme de la publication :

« Un prospectus annonçait, il y a quelque

temps, que des hommes dévoués, des artistes d'âme, à la gêne sous un régime bâtard, étranglés par l'Institut et les Écoles, s'étaient groupés en faisceau pour conquérir à leurs frères la liberté qu'ils s'étaient déjà faite à eux-mêmes, à leurs risques et périls. Ce manifeste, car c'est une vraie guerre que nous engageons, et une guerre à mort, faisait appel à tous les artistes, architectes, graveurs, peintres, musiciens et poètes : or, cette voix qui parlait alors a été entendue ; des échos nous ont répondu de tous côtés, car ce qui est généreux retentit en France : partout, des écoles, des ateliers, des cabinets, des portes de l'Institut, et presque de son sein, sont accourus en foule, serrés, graves, hardis, pleins de courage, des hommes demandant la direction à suivre, la voie à parcourir, les ordres à exécuter ; la graine a rayonné en gerbe, le noyau s'est épanoui en arbre et les individus ont fait peuple : l'armée est prête, les cadres remplis, les soldats exercés, et le mot d'ordre qui n'avait encore été que bégayé, que prononcé tout bas, nous le crions aujourd'hui à voix haute : Mort à l'Institut ! Mort au Professorat ! Ainsi nous ne jetterons les armes que quand nous aurons fait à l'Académie royale des Beaux-Arts une large tombe avec les pierres démolies du palais des Quatre Nations. »

Rappelant ensuite les conquêtes de la Liberté : « Vous voudriez, poursuit-il, qu'elle fût impuissante à enterrer quelques vieillards dans l'oubli, à bâillonner des bouches qui n'ont plus de dents ? Oh ! nous espérons mieux, nous autres ; n'est-il pas vrai, jeunes hommes ! Battez donc des mains, vous tous, car l'avenir est beau ! »

Mais le ton des articles ne se maintient pas à ce diapason. La rubrique *architecture* fut dévolue à Bruno Galbacio ; Jehan Du Seigneur, comme il convenait, se réserva la *Sculpture* ; des peintres tels que Jeanron, Émile Wattier, — un héritier romantique des Fêtes Galantes, — puis Delacroix, Decamps, Théophile Fragonard traitèrent de la peinture et de l'art en général. Nous y trouvons aussi des chroniques de Gabriel Laviron, Jules Raimbaud, Alfred Pommier, Fernand Boissard et André Borel, sous la signature de Mathéphile Borel. De Pétrus lui même trois ou quatre articles, — entre autres *les Fourberies de Scapin*, où sa verve s'exerce contre Guérin et « l'art immortel de David » — relèvent çà et là d'une pointe acerbe le ton généralement assez terne de l'ensemble. Mais vainement y avons-nous cherché « ces vers et même ces poèmes entiers » que Gérard de Nerval, nous dit Jules Claretie, y aurait insérés. Nous trouvons bien les initiales G. L. au bas

d'un article sur un poème d'Auguste Barbier, *Il Planto*, mais les vers sont de Barbier et les initiales de Gabriel Laviron et non de Gérard Labrunie.

La Liberté, Journal des Arts, disparut avec l'épuisement des subsides de ses rares souscripteurs. La collection, à peu près introuvable, n'existe pas dans nos grandes bibliothèques : il nous a fallu, pour la découvrir, scruter les précieuses archives de la Collection Spoelberch de Lovenjoul.

Sur la couverture de cette revue était annoncé, comme devant prochainement paraître : *Graisse d'Ours, par Pétrus Borel, un fort vol. in-8 avec vignettes*. Il n'en sera plus question, non plus que de la *Belle Cordière*, dont le seul titre figure sur la couverture de *Chants et Prières*, par Ch. de Maricourt et Eugène Tourneux, volume de poésies édité par Desessart, en 1832. Pétrus est d'ailleurs coutumier de ces annonces illusoires que ne doit suivre aucune réalisation : nous en noterons, à leurs dates, maints autres exemples.

Plus réelle est la collaboration qu'il fournit aux *keepsakes* et aux recueils de morceaux choisis dont la production est alors si active. Son poëme *Heur et Malheur* est ainsi publié, en même temps que dans les *Rhapsodies*, dans les

Annales romantiques de 1832. Nous trouvons aussi sa première nouvelle : *les Pressentimens, médianoche*, dans un ravissant keepsake, l'*Album de la Mode, chroniques du Monde fashionable pour 1832*, où un douzain de nouvelles s'accompagne d'aimables lithographies en couleur d'Achille Devéria et des deux Johannot.

Ce début de Pétrus Borel est une histoire terrifiante, présentée avec l'appareil du plus funèbre mélodrame. Il est minuit : le vieux comte Josseran a convié tous les siens à célébrer le cinquième anniversaire de la perte de sa dame. Selon le rite funéraire institué par lui, on doit passer cette nuit en de douces conversations, de sombres lectures et des chants mélancoliques; sur le minuit, on doit servir un repas somptueux. La chambre, celle même où décéda l'épousée, est tendue de draps noirs semés de larmes d'argent; une housse de velours noir à mêmes passemens d'argent recouvre, tel un catafalque, le lit mortuaire; des cierges brûlent sur une crédence. Les invités sont vêtus de deuil et, tous ensemble, à genoux, récitent les sept psaumes de la Pénitence. Dans ce cadre peu frivole, le comte Josseran apporte une note plus lugubre encore en glaçant l'assistance de récits de pressentimens. D'affreux présages lui font redouter un nouveau malheur, et il rappelle les

exemples, qu'offre l'histoire, d'augures sinistres servant d'annonce aux plus funestes évènemens. Sa fille Ténobie, jolie brune de vingt ans dont le scepticisme impie contraste avec l'esprit superstitieux de son père, scandalise l'assistance par de sacrilèges plaisanteries. Elle se met au piano, puis, quand elle a exécuté la marche funèbre de Beethoven, quand, de cette musique et du décor mortuaire qui l'environne, chacun sent monter une sorte de terreur mystique, Ténobie continue de crâner, de se dire inaccessible à la peur et, comme on la met au défi de sortir dans la rue sans flambeau, elle renchérit en déclarant qu'elle ira, seule, jusqu'au cimetière voisin et cueillera sur une tombe un peu d'herbe ou de cyprès pour attester son exploit. Elle sort donc, et peu après, on la voit revenir, traînant un linceul qu'une main inconnue a jeté sur sa tête. N'est-ce pas, demande-t-elle, une mauvaise plaisanterie des assistans qui l'auraient suivie pour l'effrayer? Mais quand il est bien avéré que personne n'est sorti, qu'une main mystérieuse l'a frappée au visage avec des ongles diaboliques, que ce linceul n'appartient pas au linge de la maison, mais porte comme initiale une S, — la marque de Satan, — alors la présomptueuse Ténobie est prise d'un accès d'épilepsie, et, après un mois

de terreurs délirantes, est pour tout de bon reconduite au cimetière.

Tel est le conte bleu, glissé par Pétrus Borel dans le keepsake engainé de tabis rose que son éditeur destinait aux demoiselles romantiques. Le morceau parut encore, la même année, dans un autre recueil de nouvelles édité par Victor Magen et congrument intitulé *Scènes du Beau Monde.*

C'est de même aux lectures féminines qu'il destine, dans le *Livre de Beauté*, autre keepsake illustré de l'éditeur Janet, un article sur *Anne de Bretagne*, qu'agrémente un portrait à la manière noire, d'après Louis Boulanger. Au milieu des doucereuses notices consacrées aux dames illustres dont le los défraye le volume, le texte de Pétrus se discerne tout de suite à sa saveur particulière. Alors que ses collaborateurs distribuent à l'envi leur encens à chacune de leurs héroïnes, la belle reine, tant aimée de Louis douzième, n'échappe pas aux âcretés du Lycanthrope. Dans le décor qui convient, nous voyons entrer, sous la poterne d'un sombre manoir, une victime de la vengeance d'Anne de Bretagne : c'est le maréchal de Gié, vieillard chargé de chaînes, que moleste une escorte de sbires. Son crime est d'avoir intercepté une cargaison d'objets précieux que la reine dirigeait vers la

Bretagne, en prévision d'un veuvage qu'une grave maladie du roi lui faisait redouter. Le trop probe maréchal fut, pour ce loyalisme inopportun, déféré au Parlement de Toulouse, qui docilement le condamna à une prison perpétuelle. Mais alors, cédant à son goût de l'antithèse, voilà que Pétrus, ayant bien flétri les passions rancunières de la femme, se plaît à mettre en balance les vertus de la reine, qui, de féroce et vindicative dans le privé, savait apparaître, dans ses attributs souverains, communément généreuse et secourable à l'infortune.

Conçoit-on enfin que le Lycanthrope puisse s'humaniser jusqu'à collaborer au *Journal des Demoiselles*, édulcorer sa prose au point de l'associer, sans trop de heurts, aux morceaux anodins de Mme Tastu, de Marceline Desbordes-Valmore et d'Anaïs Ségalas? On y trouve ainsi, sous sa signature, en 1834 et 1835, trois articles qui n'y sont pas trop déplacés. Voici d'abord *Vendrapedrou*, traduit de l'anglais, — une légende de l'Hindoustan fabuleux, dont le héros, abandonné dans une solitude par la vengeance d'un chef de tribu, y fait la découverte de la canne à sucre. Puis c'est une assez impersonnelle *Promenade en Espagne;* enfin, il y réédite *Anne de Bretagne*, sous ce titre mieux approprié : *le Maréchal de Gié.*

Pétrus a fait au surplus une courte trêve à ses fureurs lycanthropiques. Après l'équipée du coteau de Rochechouart, il a repris ses atours de sombre dandy. Il met parfois le gilet rouge et le grand feutre pointu à ruban de velours pendant, dont Théophile Gautier a illustré le costume des *Bousingos.* Mais il affectionne davantage l'habit sévère boutonné jusqu'au col, et le pantalon ajusté de même étoffe, le tout découpant une longue silhouette noire où la mousseline enroulée de la cravate et les poignets de batiste repliés sur les manches mettent seuls une sobre note claire. C'était le temps où le monde allait, pour quelques années, le disputer à la solitude. On le voit donc paraître à ces folles soirées où la jeunesse d'alors prodiguait tant de libre fantaisie. On se costumait, on festoyait, on dansait... On dansait chez Dumas, chez les Devéria, chez Nodier à l'Arsenal; on dansait à l'Opéra-Comique, à cette grande kermesse vénitienne dont Célestin Nanteuil dessina le programme, puis encore rue du Doyenné, au salon de la Bohême galante.

Le bal que donna Dumas, au square d'Orléans, au milieu des fresques improvisées par Louis Boulanger, Célestin Nanteuil et Eugène Delacroix, fit époque dans les fastes du romantisme. Le beau Pétrus s'y était montré en *Jeune*

France, nous dit Eugène Devéria, qui a laissé de la fête une description minutieuse, dans l'*Artiste* de 1833.

Mais son goût de l'outrance reparaissait bientôt dans l'organisation que lui-même conçut d'une fête qui dût faire oublier toutes les autres. Dans une maison, composée d'un entresol et d'un étage, qu'il avait louée en totalité, rue d'Enfer, loin du gênant voisinage des bourgeois, il convia le Tout-Paris romantique à une triomphale orgie : danses, beuveries, chants, vociférations et rugissemens s'y mêlaient dans une indescriptible saturnale; un punch ardent circulait dans les coupes; quelques-uns buvaient dans des crânes, au milieu d'une clameur de Walhalla. L'ivresse couronnait ce délire et, de temps en temps, on descendait à l'entresol, transformé en infirmerie, quelque convive naufragé par le flot des libations...

Pétrus Borel était désormais sacré prince des audaces et maître suprême des étonnemens.

Il va donner tout à l'heure l'ultime mesure à cette notoriété de scandale, en produisant cet exploit de truculence littéraire, ce livre dont les horrifiques excès s'assaisonnent de mystification goguenarde : *Champavert, contes immoraux*.



VII

Le livre parut sous l'aspect alléchant d'un confortable in-8° de Renduel, l'éditeur par excellence des romantiques. Typographie soignée, beaux caractères du type Didot pour le texte, lettres gothiques pour les titres de chapitres, tel est le volume qu'habille une couverture jaune, ornée, de même que le titre, d'une effarante vignette de Jean Gigoux. Cette vignette qui, à elle seule, eût dû suffire au succès du livre, figurait un Barbe-Bleue patriarche, tenant par les cheveux une femme gisant à terre dans un ouvroir de maléfice, au milieu d'ossemens et de squelettes habillés, suspendus dans un placard : c'était un commentaire approprié de *Don Andréa Vesalius, l'anatomiste*, l'une des histoires les plus étonnantes du recueil.

La composition typographique et l'ordon-

nance du texte ne nous surprennent pas moins. Au seuil de chaque nouvelle s'entasse une débauche d'épigraphes à rendre jaloux le vicomte d'Arlincourt lui-même : des extraits compacts, des poèmes entiers, expriment, avec plus ou moins d'à-propos et de clarté, l'ordre d'idées ou de sentimens auquel doit-être préparé le lecteur, puis, en tête des chapitres, des titres singuliers en latin, en anglais ou en espagnol ajoutent encore un appoint de bizarrerie; enfin le texte même, inégal, heurté, avec une orthographe étrange à décourager le correcteur, qui, dans le doute, semble avoir respecté jusqu'aux coquilles d'impression ; puis des néologismes improvisés, des vocables tirés du latin ou du vieux français, d'une structure audacieuse, mais attestant néanmoins une science étymologique assez sûre : telle est l'enveloppe et la forme. Quant au fond, c'est un assaut d'outrances, d'exagérations, d'horreurs, de cruautés, où toujours apparaît l'auteur avec ses théories, ses digressions, ses commentaires, ses paradoxes, enfin son immixtion totale et continue dans le récit. Certes, nous sommes loin de l'art impersonnel et de cette sereine impassibilité qui tantôt seront la loi d'une autre école. Mais compulsons rapidement *Champavert.*

Le livre s'ouvre sur une notice-préface, non

moins singulière que celle des *Rhapsodies* : l'auteur imagine que Pétrus Borel, qui, en réalité s'appelait *Champavert*, s'est suicidé ; et il en prend texte pour tracer de lui-même, sous le jour de sa convenance, un portrait physique et moral dont maints détails sont à retenir. Le voici d'abord qui se campe, « grand, svelte, presque frêle, — on sait qu'il mesurait exactement 1 m. 76. — avec sa peau brune, son œil grand, blanc et noir ». Il est fier, depuis l'âge de dix-sept ans, d'une barbe que personne n'était parvenu à lui faire abattre, — ce en quoi « il devançait de quatre ans les apôtres de Henri Saint-Simon, » — et il se trouve ainsi beaucoup de l'aspect de saint Bruno. Il nous dit encore que l'ogre effroyable des *Rhapsodies* est bon, doux, affable et de cœur aimant ; mais qu'on ne le blesse pas à fond, car alors sa haine devient, comme son amour, implacable. Puis, nous ayant montré les sources de son hostilité à l'égard de tout ce qui est humain, il cite, à l'appui, les meilleurs morceaux de ses *Rhapsodies*. Il nous découvre enfin un *Champavert* intime, en extrayant de ses notes un choix de *pensées*, dont il est permis d'apprécier le ton par ce spécimen :

« Dans Paris, il y a deux cavernes, l'une de voleurs, l'autre de meurtriers : celle des vo-

leurs, c'est la Bourse; celle des meurtriers, c'est le Palais de justice. »

Par cette agréable transition, il nous conduit, sans trop de heurts, aux nouvelles amènes qui vont suivre.

De la première, *Monsieur de l'Argentière*, il y a peu à dire. Cette fable puérile, — où se meuvent des personnages sommaires, ébauchés des plus noires couleurs, avec une psychologie de roman-feuilleton, — se déroule sur un canevas d'horreurs mélodramatiques de la plus pauvre invention. Pourquoi Pétrus a-t-il placé en tête de son livre, cette histoire, qui peut-être a dissuadé maint lecteur d'une plus ample exploration du recueil? Deux pages tout au plus, les premières, nous attachent par un préambule, où l'auteur nous dit son antipathie pour l'art gréco-romain, puis, avec un salut à Watteau et aux maîtres de son école, proclame son enthousiasme pour le *rococo* et l'art exquis du dix-huitième siècle alors si méconnu.

Vient ensuite ce drame sombre, rapide et cruel, *Jacquez Barraou*, où la jalousie met aux prises deux nègres que le terrible instinct d'exclusive possession sexuelle arme pour un combat sans merci. Or, quand les deux rivaux se sont déjà mordus et férocement déchirés, on entend, — et c'est là du meilleur Pétrus, — les

tintemens de *l'Angelus* au couvent voisin. Alors les combattans s'arrêtent, posent leurs *navajas*, s'agenouillent et se mettent à réciter, en répons alternés, les versets de la Salutation. Puis la prière achevée, brusquement ils se relèvent, reprennent leurs coutelas et continuent de s'égorger et de s'étriper dans une de ces scènes d'effroyable massacre, telles que les conçoit à ravir le Lycanthrope. « Vers la nuit, un *marchand* heurta du pied leurs cadavres et dit : « Ce ne sont que des nègres ! » et passa outre... C'est le trait de la fin.

Il excelle au surplus dans ces histoires de nègres où les instincts indomptables de ces frustes natures font éclore des drames d'une horrible sauvagerie. Dans *Three Fingered Jack*, il nous montre une figure de nègre qu'il veut être une réalisation idéale du Lycanthrope. « Jack était une de ces organisations fortes, un de ces cerveaux puissans, nés pour dominer, qui manquant d'air dans l'étroite cage où le sort les a jetés, dans cette société qui veut tout courber, tout rapetisser à la taille vulgaire, rompent à tout jamais avec les hommes qu'ils exècrent, s'ils ne rompent avec la vie. *Three Fingered Jack était un Lycanthrope !* »

Mais voici — sous un autre aspect de l'humour macabre de Pétrus — cette extravagante

bouffonnerie, *Andrea Vesalius*. Il fait de ce savant, qu'il vieillit à souhait, sans grand souci de la vérité historique, un anatomiste féroce qui met au service de la science ses vengeances d'époux trompé ; il dissèque les amans de sa femme, et finalement, après avoir convié cette dernière à contempler leurs squelettes, il lui réserve le même sort en soumettant à son scalpel les délicates carnations de la dame. Cela, c'est du Pétrus le plus joyeusement inspiré.

Avec *Dina, la belle juive*, nous croyons être en terrain d'idylle, ou d'amour biblique ; et Pétrus nous y achemine en quelques plaisans chapitres où nous voyons le gentil seigneur de Rochegude se faisant accompagner, — d'assez mauvaise grâce — par le tabellion Bonaventure Chastelart, licencié ès bavarderie, en vue de passer contrat de son mariage avec Dina, la belle juive. Par les rues vieilles qui bordent les quais de « Lyon la Riche, endormie entre ses deux fleuves », nous suivons Rochegude et Chastelart, précédés d'un porte-falot ; et la route s'abrège au récit charmant que le fiancé fait de son aventure. Puis c'est au sein de la tribu de Judas, père de Dina, — honnête fils d'Israël, loyal, malgré son nom, — que Chastelart fait lecture du contrat et qu'ensuite s'achève, selon le rit judaïque, la nuptiale céré-

monie... Mais brusquement, comme impatienté d'avoir si longtemps broyé ces tendres couleurs, sans grande transition ni logique, voici que l'auteur précipite les scènes effroyables, comme si une brève trouée de ciel n'ouvrait sur la vie son azur fugitif que pour faire place à la tourmente des meurtres et des crimes. L'idylle se clôt d'un horrible dénouement : c'est la malédiction tragique du vieux Rochegude, puis le viol hideux et l'assassinat, par un infâme batelier, de la pauvre Dina ; enfin, au bord de la fosse de son épousée, le suicide de Rochegude, qui, ayant clamé vers le ciel sa malédiction, se décharge dans la tête les pistolets de ses arçons. Haine farouche de la vie et suicide, c'est le thème final de toutes les fantaisies de Pétrus Borel.

Nous le retrouvons encore, ce thème de mort et de suicide, dans le morceau suivant : *Passereau l'écolier*, mais cette fois agrémenté de cette verve sarcastique qui fait songer à quelque froide mystification. Or il faut lire cette ineffable cocasserie où l'humour de Pétrus jaillit en bouffonneries et goguenardises intarissables. Il y a dans *Passereau* des plaisanteries définitivement classées dans notre répertoire drolatique : « Je voudrais que vous me guillotinassiez », eut longtemps le succès de ces blagues souveraines

consacrées par le rire des générations. L'esprit de Pétrus affecte ici ce pouvoir hilarant, précurseur de ces joyeusetés cruelles, de ce qui a été plus tard le comique *chat-noiresque*.

Le livre se clôt par le *testament* de *Champavert*, — l'horrible testament de rancœur, de haine et de blasphème : alors la gaieté et le rire de *Passereau* font place à la noire malédiction qu'il lance à la vie, à l'amour, à la beauté de ce monde... Ce paroxysme dans la désespérance excède ici le ton d'une rhétorique outrancière. On y perçoit déjà l'incurable mal dont souffre ce poëte juvénile, que sa vigueur d'athlète et sa beauté d'Antinoüs ne sauraient réconcilier avec la vie. « Quand un arbre, dit-il, a été atteint de la foudre, nul printemps ne saurait le reverdir... » Quelle est donc la source de ce mal ? Il accuse ici une cruauté de femme et il dit à celle qu'il appelle Edurie : « ... Toi qui as mis dans mon sein le germe de la mort, la misère l'a fécondé... » On a de ces désespoirs à cet âge, mais on en guérit ; Champavert n'en guérira pas. C'est le suicide qui doit lui offrir la suprême solution, et il veut y associer son amie Flava — une femme qu'il aime et qui a résolu de sortir avec lui de ce monde. Mais une préoccupation l'arrête ; une pudeur lui commande de soustraire sa mort aux plates homélies du philistin, il ne

veut pas qu'on attribue sa résolution au désespoir amoureux ! — « Ce n'est pas par désespoir, dit-il, je n'ai jamais espéré... » Quant à l'amour, celui que chantent les doucereux poëtes, il ne le connaît pas : — « Chanter l'amour ! pour moi l'amour, c'est de la haine, des gémissemens, des cris, de la honte, des douleurs, du fer, des larmes, du sang, des cadavres, des ossemens, des remords, je n'en ai pas connu d'autre. Allons, roses pastoureaux, chantez donc l'amour, dérision, mascarade amère ! »

Avec le même sarcasme, il se rit des grâces de la terre, de la verdure, des fleurs... « Fontainebleau ! qui nous délivrera des arbres verts !... »

Puis quand il a tout brisé, anéanti de ses accessoires terrestres, son départ s'accompagne de ce dialogue avec son concierge, à qui il remet sa clef ;

— Iriez-vous en Espagne, que vous aimez tant ? — demande celui-ci.

— Plus loin !

— En Alger ?

— Plus loin !

C'est bien là, n'est-ce pas, anticipé de vingt ans par ce testament prophétique, le sombre destin du poëte, inscrit déjà tout entier dans cet épilogue d'un livre de jeunesse.







VIII

A défaut du succès de vente qu'il escomptait pour *Champavert*, Pétrus trouva sans doute quelque dédommagement dans les échos de presse et les articles de revues qui devaient mieux servir sa notoriété. C'est d'abord la *Revue de Paris*, qui, ayant annoncé, par deux notes successives, la mise au jour de l'ouvrage, lui consacre, sous la signature de Paul Lacroix, une analyse où la louange se mêle adroitement à la critique. On a sans doute, à ce magazine, quelques raisons de ne point exaspérer l'auteur de *Champavert*. Une note de Pétrus, placée, en guise d'épigraphe, en tête d'*Andrea Vesalius*, explique en effet que cette nouvelle avait été portée à la *Revue de Paris* et offerte à son directeur, Amédée Pichot, comme traduite du danois d'un supposé Isaïe Wagner. Or bien qu'en ayant payé le prix à Borel, Pichot ne l'inséra

pas; mais avec un sans-gêne assez habituel aux mœurs de l'époque, il la publia sous son nom, après l'avoir travestie à sa guise. Le Lycanthrope — qui le croirait? — ne brandit pas son fouet et prit assez bien la chose, entendant, nous dit sa note, ne réclamer pour *Champavert* « que priorité et trouvaille ». Aussi la *Revue de Paris* est-elle tout miel pour le livre de Pétrus; elle justifie même le sous-titre : *contes immoraux*, employé, dit-elle, par ironie, « car ces contes moralisent la société dans ses vices et dans ses crimes, et il n'y a pas ici plus d'adultère et de sang qu'ailleurs; çà et là, tout au plus, quelques vérités bonnes à dire et dites avec rudesse, bien saturées d'amertume et brûlantes comme un fer rouge. » A peine l'auteur de l'article hasarde-t-il timidement « que M. Borel abuse volontiers de la faculté philologique qu'il possède d'une manière fort distinguée; il se livre trop peut-être à la redondance chère à Rabelais et au néologisme cher à Mercier... Mais ce n'est là que l'excès du bien, car *Champavert* arrivera sans peine à être néologue sans barbarisme: il n'aura qu'à faire quelques concessions au goût et à redouter l'exagération ». On ne pouvait, sans doute, administrer plus galamment une critique aussi mesurée.

Dans *l'Artiste*, — nous sommes, il est vrai, en

terrain ami, — le livre est annoncé avec une reproduction de la vignette de Gigoux, puis fait l'objet d'un article complaisant de Gabriel Laviron, qu'illustre une belle eau-forte de Célestin Nanteuil pour *Dina la Belle Juive*. Pétrus va d'ailleurs être associé à la collaboration de cette revue d'art qu'inaugure Ricourt en 1829, avec le concours des maîtres les plus notoires de la plume ou du crayon. Il y débute, en 1833, par deux articles de critique, l'un sur *le Balcon de l'Opéra*, de Joseph Ortigues, édité par Renduel cette même année, l'autre sur *les Artistes penseurs et les Artistes creux*, étude destinée surtout à la louange de son ami Louis Boulanger. Nous y trouvons encore, l'année suivante, une nouvelle originale : *Jérôme Chassebœuf*, qui mérite de nous arrêter quelque peu.

Le héros de cette histoire, un enfant de pauvres carriers, s'attire par un don musical inné, la sympathie d'une riche cantatrice qui prend soin de son instruction et fait de lui un compositeur émérite. A la mort de sa bienfaitrice qui le laisse sans ressources, Jérome passe en Russie et rencontre à Pétersbourg un ancien condisciple, un certain Barbador qu'on avait surnommé le *Troubadour enragé*. Celui-ci s'est bien poussé dans le monde et a fait un opulent ma-

riage, sous le titre d'emprunt de Vicomte de Castagnapoulide. A son instigation, Chasseboeuf se décore lui-même du titre de Vicomte de Montmartre et épouse l'héritière d'une noble maison, la fille du baron Volscolampsk. Mais le pseudo-vicomte a le remords de sa supercherie et veut en faire l'aveu à son beau-père. Barbador l'en dissuade en lui représentant qu'un irréductible préjugé de noblesse provoquerait de la part du baron les plus féroces représailles. Alors Chasseboeuf veut au moins faire sa confession à sa jeune femme, dût-il compromettre le grand amour que celle-ci a pour lui. Donc il la conduit en France, et, sans aucune préparation, l'amène dans le taudis misérable que ses parens n'ont pas voulu quitter. Ils trouvent les deux vieillards endormis sur leurs sièges — : « Dans quel bouge m'avez-vous conduite ? » — exclame la vicomtesse. Alors Chasseboeuf lui apprend la vérité et, lui montrant son père et sa mère, lui demande si elle le juge encore digne de son amour... Sans la moindre hésitation, avec un geste plein de noblesse, la jeune femme va baiser le front des deux vieillards. La scène est touchante, mais voici la fin, bien digne de l'imagination de Pétrus. La vicomtesse, faisant à l'affection paternelle une confiance imprudente, écrit à son

père pour lui découvrir le secret de la naissance du vicomte de Montmartre, ajoutant d'ailleurs que son amour s'est accru de cette révélation. Le baron Volscolampsk répond à sa fille par une lettre doucereuse, l'invitant à revenir avec son mari. Nous voici transportés au domaine de Volscolampsk, dans un chemin creux, où deux hommes, armés et drapés dans leurs manteaux, attendent l'arrivée d'un équipage, — celui qui ramène de France les jeunes époux. — Reconnaissez le baron et son fils, l'héritier de sa maison. Dès que la berline arrive à leur portée, l'un d'eux frappe le postillon, l'autre se précipite sur la voiture et blesse Chasseboeuf. Mais le postillon, légèrement atteint, revient sur ses agresseurs et frappe mortellement l'héritier des Volscolampsk ; le même sort est réservé au baron. La vicomtesse ramène alors au château son mari qui n'a reçu qu'une blessure sans gravité et, pour une fois, Pétrus veut bien servir à ses lecteurs un dénouement à leur gré. Le ménage Chasseboeuf, devenu riche par le trépas mérité des deux Volscolampsk, jouira de la félicité d'un amour partagé ; et Jérôme composera des mélodies dont il tirera, sous un pseudonyme, une certaine illustration.



IX

Ce n'était pas de tels travaux qui pouvaient conjurer la détresse de Pétrus. Sait-on qu'il n'a touché de Renduel que 400 francs pour *Champavert?* Il était, il est vrai, stipulé que si la vente dépassait 800 volumes, l'auteur recevrait 75 centimes par exemplaire en surplus, — espérance que l'écoulement assez lent de l'édition devait rendre illusoire. Aussi, dès cette année 1834, son dénûment est-il extrême. Il en est réduit à accepter de Renduel des tâches mercenaires qui feraient sourire si l'on n'était ému par la misère qui les commande. Ne va-t-il pas jusqu'à s'astreindre à l'humiliante besogne de fabriquer des homélies à l'usage des cérémonies officielles, des discours et des toasts, au service de préfets ou de maires illettrés, pour les couronnemens de rosières ou les banquets de comices agricoles?... C'en est fait désormais des audaces du *Camp des Tartares* et des orgies

de la rue d'Enfer. Alors les rancœurs des *Rhapsodies* et les anathèmes de *Champavert* revêtent un accent de poignante sincérité. Sa douleur doit se grandir à la hauteur d'un mythe shakespearien et sa plainte monter, plus véhémente que la malédiction du roi Lear dans la tempête. C'est lorsque, dénué au point de ne plus pouvoir nourrir son pauvre chien, il va creuser la terre de ses mains pour y enfouir le cadavre de ce fidèle compagnon, ce bel épagneul dont l'attachement le consolait des ingrates vilenies des hommes. Mais rien ne saurait courber le front du farouche romantique, et sans doute se drape-t-il plus fièrement dans sa cape funèbre, avec cette volupté d'avoir enfin touché le faîte des infortunes. Il n'a pas d'ailleurs renoncé sa muse cruelle et il sourit encore à celle qui reste, après tout, sa raison de vivre et de souffrir :

> Et je la bénissais, même quand la tigresse
> Passait en minaudant ses griffes sur mon cœur.

A son appel, il se remet plus âprement à la tâche. Outre le *Comte Alarcos*, drame en 5 actes qu'il prépare et n'achèvera pas, il promet en même temps deux romans à Renduel, qui les annonce comme étant « sous presse », au verso de la couverture du *Balcon de l'Opéra* : c'est

Rossignol Ier et *Madame Putiphar*. Seul ce dernier roman fut édité ; mais ce ne fut point par Renduel. Dans une lettre, datée du 25 juillet 1833, empreinte à la fois de dignité et de misère, Pétrus s'excuse, avec cette franchise qui ne souffre aucun détour, de ne pouvoir le lui donner. Nous empruntons à l'ouvrage excellent de M. Adolphe Julien : *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, cette lettre qui fait toucher de si près cette délicatesse de Pétrus Borel :

« Mon cher Renduel,

« Je vous adresse ce billet pour vous accuser réception des 50 francs qui m'ont été donnés en votre absence par M. Roger, votre commis, et dont je ne lui avais point fait reçu. Je tiendrai à honneur de vous les rembourser le plutôt (sic) possible, sitôt que j'aurai pu me procurer quelque argent. J'y tiendrai d'autant plus que, par le fait, vous avez moins de confiance en moi. Vous m'avez assuré que vous ne vous blesseriez point de ce que le besoin pourrait m'entraîner à faire : le besoin me force à aller vendre et faire marché n'importe où de ce qui peut m'appartenir, ne pouvant me créer des ressources qu'en me repliant sur moi-même. Je ne pourrai vous donner *Madame Putiphar*. Je ne vous écris pas cela par morgue : je ne m'a-

buse point assez sur mon propre compte pour imaginer qu'un éditeur puisse avoir grand regret de me perdre. Mais une chose à laquelle je tiens beaucoup, c'est que vous soyez convaincu que ce n'est point l'intérêt, mais la pénurie, qui m'oblige à agir ainsi. Ce n'est point parce qu'on m'a fait des offres que j'ai présumées plus avantageuses que celles que vous auriez pu me faire : je ne suis point en position de recevoir des offres. Je vous jure et proteste, et je n'ai jamais menti, que je n'ai pas vu encore d'autres éditeurs ; je vous étais trop attaché pour que la pensée seulement m'en soit venue ; et j'aurais cru d'ailleurs manquer d'exquise délicatesse, car je me regarderai toujours votre obligé d'avoir bien voulu vous charger de mon premier livre.

« Je vous souhaite tout le bonheur qui me manque.

« Pétrus Borel. »

Ce jeudi 25 juillet 1833.

Ce ne sera que six ans plus tard que *Madame Putiphar* verra le jour, et après quelle rebutante gestation ! Autant peut-être pour s'isoler avec sa misère que pour fuir un monde abhorré, Pétrus a quitté Paris pour l'exil d'un village de Champagne, le Baizil, près de Montmort. A

défaut de l'île déserte et de la hutte de Robinson, il a fait choix d'une cabane de hourdis, où, réduit aux plus frustes accessoires de la vie paysanne, vêtu comme un bûcheron ou un chemineau, il extirpe d'une terre ingrate les fruits et les racines dont il fait sa pâture exclusive. Cette solitude misérable l'aigrit plus encore que ne faisait le commerce des hommes ; la fièvre et la maladie le clouent des semaines entières sur un grabat où vainement il s'acharne à ressaisir la pensée défaillante. Aussi ce travail pénible, haché, interrompu n'avance-t-il qu'avec une lenteur extrême. Son marasme s'y traduit par ces noires couleurs dont il peint les tableaux et les épisodes de son roman pessimiste. Tout ce que le mauvais sort peut réserver d'infortune à la créature innocente, tout ce que la haine et l'esprit de vengeance peuvent inspirer de cruautés à l'être pervers et féroce est distribué dans ces pages avec une profusion démoniaque.

L'effort douloureux qu'il y dépense s'exprime dans sa correspondance avec son ami Philothée O'Neddy. D'abord il se plaint des lenteurs que la censure met à donner son *exeat* :

— « Non, mon cher, ces excellences ne m'ont rien expédié au Baizil. Je n'ai pas vu jusqu'à cette heure seulement le bout du nez de la plus petite autorisation. Je t'avouerai que je ne

comptais plus sur rien de semblable. Je m'étais dit : Ces messieurs, ces hautesses, du haut de leur perchoir et de leur vertu, auront repoussé loin, bien loin, ma demande, ne voulant pas conniver à la fabrication d'une aussi monstrueuse immoralité que celle de *Madame Putiphar*, car sur l'étiquette, c'est ainsi qu'ils ont dû présumer du contenu de la fiole. »

Et ailleurs :

« ... Tu me fais l'honneur de me demander des nouvelles de *Madame Putiphar.* J'y travaille sans relâche, surtout depuis une quinzaine de jours, mais pour cela, ça ne va pas très vite. Que c'est donc difficile à faire, même un mauvais livre ! Est-ce la tâche qui est trop forte ? Est-ce l'ouvrier qui est trop faible ? Je ne sais, mais je me sens ployer et quelquefois défaillir sous la besogne. Oh, que de fois ces jours-ci j'ai envié le sort de ceux qui savent faire des livres sans enfer ; qui chaque terme, se déchaussent d'un roman comme un postillon se déchausse de ses bottes. Quant à ton ami, tout en travaillant comme un laboureur, il se voit encore pour un mois de souffrances... »

« ... C'est assis dans une cheminée, au milieu d'une hutte de boue et de chaume, entre deux mares ou plutôt deux margouillis que ton ami, avec des sabots colossaux aux pieds et sur le dos

une souquenille de toile à voiles, t'écrit ces lignes et t'embrasse...

« Au Baizil, Lycanthropolis, ce mardi 29 novembre 1836. »

L'année suivante, il commence seulement à envoyer sa copie à l'imprimerie, ainsi qu'il appert de cette autre épître :

« A sir Théophile O'Neddy, Esquire.

« Je te fais passer le chapitre XV de Notre-Dame Putiphar, pour le remettre, comme ses devanciers dans la carrière, à l'imprimerie Terzuelo. Je pensais t'en envoyer davantage et t'en envoyer plus tôt, mais je viens de garder le lit pendant huit jours, ce qui m'a mis beaucoup en retard. D'autre part, je me suis amusé à écrire le chapitre XVII avant d'avoir mis bas le chapitre XVI qu'il faut d'abord au typographe... »

Ce 14 mars 1837, Au Bas-Baizil[1].

Ce n'est pourtant pas l'espoir du profit qu'il en doit tirer qui peut le réconforter. Et on se demande pourquoi il n'a pas traité avec Renduel. Car il ne pouvait faire avec celui-ci affaire pire que celle qu'il conclut avec l'éditeur Ollivier. Sait-on, en effet, quel prix il doit rece-

1. Lettres publiées par Parran, *Romantiques*, 1885.

voir d'une œuvre qui représente un labeur de plusieurs années? Deux cents francs! et encore l'éditeur fait-il attendre le pauvre auteur pour le payement du dernier quart, ainsi que l'atteste ce fragment de lettre à Renduel :

« Je vous écris de mon désert, j'ai vendu mes deux volumes de *Madame Putiphar* 200 francs à Ollivier et il me refuse le troisième quart (cinquante francs), quand la totalité de la copie est achevée. Ma misère est affreuse; je suis obligé de sortir de ma caverne du Bas-Baizil pour glaner ma nourriture dans la campagne. Débarrassez-moi de cet homme. »

Cette œuvre de marasme et de guignon s'ouvre cependant sur une dédicace des plus tendres : « *A. L. P. Ce livre est à toi et pour toi, mon amie.* » Le solitaire du Bas-Baizil a-t-il donc connu le réconfort de l'amour? Mais quel ordre impérieux d'Aphrodite a bien pu guider cette amante intrépide vers l'antre du Lycanthrope et lui faire franchir le seuil de cet ermitage de lésine? Le nom qui se voile sous ces initiales discrètes a pourtant été révélé. C'est celui de Lucinde Paradol, une reine de tragédie qui eut son heure lumineuse sur la scène du Théâtre-Français, et dont la grâce survit en un portrait lithographique d'Achille Devéria. Hélas! que n'est-il permis à l'historien de suppléer

par la fiction à l'absence de documens! Quelle idylle cruelle n'imaginerait-il pas entre le poète exaspéré et sa mie consolatrice? Quel accent funèbre ne voudrait-il supposer, en cet exil de détresse, aux frénésies passionnées de Champavert? Mais il convient de respecter le secret que Pétrus a voulu garder sur cette phase de sa vie amoureuse.

Le roman parut en deux tomes in-8°, ornés chacun d'une vignette-frontispice, d'après Louis Boulanger. La malignité du sort continua de s'exercer sur ce livre calamiteux : l'insuccès de la vente allait porter le comble aux acretés du Lycanthrope. Il en avait pourtant ciselé le fronton d'une somptueuse orfèvrerie et sa muse amère avait trouvé ses rythmes les plus experts en un prologue lyrique d'une surprenante beauté. Il y prélude aux fluides accords de ce tercet mélancolique :

Une douleur renaît pour une évanouie :
Quand un chagrin s'éteint, c'est qu'un autre est éclos;
La vie est une ronce aux pleurs épanouie.

Puis soudain, en mètres nerveux, rigides, éclatans, il fait jaillir, tel un triptyque d'ivoire serti dans une châsse de porphyre, la joute fantastique qui met aux prises les trois cavaliers rivaux, artisans de son tourment : le Monde, la

Solitude et la Mort. Il s'y exprime cette fois avec une maîtrise qu'il n'avait jamais atteinte, une rareté d'images, une préciosité de termes, une emphase magnifique qui feraient de ce poëme une œuvre maîtresse si une verve redondante ne s'y attardait trop dans la pléthore du développement. C'était dans la symphonie orchestrale de ce temps, que dominent pourtant les arpèges souverains de la harpe d'Hugo, comme un instrument nouveau aux résonnances encore inouïes. Et ne croit-on pas surprendre, dans cette alternance d'évocations brillantes et macabres, dans ce tournoi funèbre de la Beauté et de la Mort, comme une annonce très voisine du lyrisme baudelairien ?

Pourquoi Pétrus Borel, ayant sculpté ce portique splendide, l'a-t-il fait suivre de ce roman saturé de meurtres et de sang, où l'histoire est traitée avec l'esprit critique d'un pamphlétaire de la Terreur et la légèreté de touche du Père Duchesne ? On n'admettait déjà plus, à l'époque où parut le livre, ce dix-huitième siècle de Bastilles, de séquestrations, de rapts et de messes noires. Théophile Gautier et ses amis, les poètes de la Bohème galante, s'efforçaient de remettre en honneur les trumeaux et les lambris rococo, les pastorales de Watteau et de Pater, l'irretrouvable grâce féminine de ce temps avec sa

poudre, ses mouches et ses paniers. Le Pharaon-Louis XV, conçu par Pétrus, était bon, tout au plus, à figurer aux plus médiocres feuilletons populaires. On commençait à voir autrement ce grand ennuyé qui, malgré ses faiblesses, avait su néanmoins garder allure royale et figure de gentilhomme. Et la suave marquise, la délicieuse caillette à la lèvre divine, n'avait-elle pas déjà trouvé grâce auprès des poëtes qui se souvenaient qu'elle leur avait été douce ? Ne lui font-ils pas déjà — en attendant l'entière réhabilitation — une place aimable dans leurs contes ? Ce n'est plus la pourvoyeuse éhontée du tyran perdu de débauches, mais la reine des sourires en cet apogée de la grâce et de l'esprit.

Aussi la véhémence de Pétrus porta-t-elle à faux. *Madame Putiphar* n'eut même pas le succès de scandale de *Champavert :* on la dédaigna. Cependant, un réquisitoire terrible éclata, si violent, si démesuré que peut-être eût-il pu réagir contre cette indifférence : c'était Jules Janin, qui, dans le *Journal des Débats* du 3 juin 1839, consacrait les trois pages de son feuilleton à flétrir et anathématiser *Madame Putiphar.* Il n'est pas une scène, pas un chapitre qui ait trouvé grâce devant les foudres du verbeux critique. Il passe même sans le moindre émoi



devant le magique fronton où l'artiste a sculpté ce heurt des trois symboliques cavaliers; et sa redondante faconde enveloppe de la même ironie gouailleuse le prestigieux portail et le temple informe et maladroit.

« Telle est, conclut-il, cette composition funeste, déplorable, insensée, paradoxe sanglant poussé à l'excès! En présence d'un livre pareil que voulez-vous que fasse la critique? Quel parti peut-elle prendre? A quels principes attaqués viendra-t-elle en aide de préférence? Peut-elle bien, en tout honneur, laisser passer un pareil livre dont les prémisses sont obscènes, dont les conclusions sont sanglantes? Cercle vicieux : au milieu du cercle, le Roi, entre le Roi et la Courtisane, le bourreau! Serait-ce là comprendre son devoir, si, en présence d'un pareil abus de l'esprit, la critique se contentait de déplorer tout bas ce qu'elle doit blâmer tout haut? »

Pétrus ne protesta pas. On raconte qu'ayant demandé un article à Janin, il avait reçu cette réponse : « Si je parle de votre livre, je le comparerai simplement au marquis de Sade! » — Comparez! avait répliqué froidement Pétrus. Or, le père Bertin, voyant l'article et redoutant un procès, aurait crié gare à son critique. « Nous n'aurons pas de procès, avait répondu

gesse, la droiture, la fermeté, et même un retour vers le divin et le sentiment religieux. Pétrus apporta à ce labeur la conscience qu'il mettait à tout. Sa traduction, qui passe pour très fidèle, atteste un souci littéraire qui la distingue des autres traductions connues. Elle donna lieu d'ailleurs à un incident, où le caractère agressif de Pétrus devait avoir son rôle. En même temps que le *Robinson* de Borel, paraissait une autre publication du même ouvrage chez l'éditeur Didier, par les soins de Madame Tastu. Il ne pouvait convenir à l'irritable Pétrus qu'on marchât sur ses brisées. Aussi, dans sa préface, après avoir fait le procès de ses devanciers, Saint Hyacinthe et Van Offen, dont il qualifie la traduction de « délayage blafard et sans onction », il traite d'*androgyne* la traduction de Madame Tastu ; et il conclut ainsi :

« Saura-t-on gré au traducteur de ce livre de la peine qu'il a prise ? Confondra-t-on le labeur fait par choix et par amour avec de la besogne faite à la course et dans le but d'un salaire ? Cela ne se peut pas, cela serait trop décourageant... »

Ce trait ne resta pas sans riposte. Dans un « avis », en tête de l'édition Tastu, on lisait :

« ... Une basse jalousie a cherché matière à des insinuations qui pussent nuire à notre entre-

prise. Nous n'y répondrons que par le mépris.

« ... Le charme des lectures de Robinson était troublé jusqu'ici par les incorrections de style, les niaiseries et les inexactitudes qui fourmillent dans toutes les traductions anciennes et modernes... Enfin est venu un soi-disant poëte, qui a voulu rendre avec l'amphigouri d'une prose poëtico-romantique, les pieuses réflexions, les pensées philosophiques de Robinson, si simples et si naïves. Du reste les premiers comme le dernier ont traduit les aventures qui se passent en mer de manière à faire rire un marin d'eau douce... »

Il semble bien cependant que Pétrus l'ait emporté. Sa traduction a gardé sa précise vigueur et sa robuste originalité; et lorsqu'en 1878, D. Jouaust voulut éditer un *Robinson* pour sa *Petite Bibliothèque Artistique*, il n'hésita pas dans le choix des traductions et préféra avec raison celle de Pétrus Borel.

L'édition de 1836 parut en livraisons, dont la première en 1835. C'était, avec le *Gil Blas* de Jean Gigoux, l'un des premiers livres à gravures sur bois dont cette époque nous offre tant de curieux spécimens. Tous les amis de Pétrus furent requis pour l'illustration : Achille et Eugène Devéria, Louis Boulanger, Napoléon Thomas, Célestin Nanteuil, etc... Ils n'abou-

tirent cependant qu'à un médiocre résultat; les vignettes, enfermées dans un cadre uniforme qui se répète en tête de chaque livraison, donnent à cette imagerie un déplorable aspect de monotonie. Le livre n'en est pas moins, comme toutes les éditions de Pétrus Borel, une rareté bibliophilique très recherchée.

Ce sera le seul avantage que trouvera Pétrus dans cette fraternité d'éditeur. Car à peine convient-il de mentionner, comme associant son nom à la firme « Francisque Borel et Alexandre Varennes », cette préface qu'il signe seulement des initiales P. B. en tête d'un opuscule paru en 1838 : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé.*

A la même date (1836) que sa traduction de *Robinson*, il réédite, sous l'aspect d'une plaquette in-8°, un article sur l'*Obélisque de Louqsor*, qu'il décore ici du titre de pamphlet, et qui avait paru, en 1833, dans *Paris* ou *le Livre des Cent et un.* C'est une critique assez acerbe du transfert, sur la place de la Concorde, du célèbre monolythe. Il ne convient pas à l'esthétique de Pétrus Borel et à son respect des vestiges sacrés qu'on puisse « violer les hypogées, dérober aux nécropoles de l'Egypte ou de l'Inde leurs papyrus ou leurs ossemens », qu'on puisse sur-

tout, au moyen de pastiches balourds et anachroniques, instituer, dans le décor moderne de nos places, des structures exotiques et des monumens d'un autre âge. — A-t-on pu songer à dresser sur la place Vendôme une colonne Trajane? et ne vient-on pas de commander pour la place de la Bastille une colonne Antonine? Qu'on laisse donc les Pyramides au ciel bleu de l'Egypte, le Sphinx au désert, aux rives du Nil l'Obélisque, ce coquet emblème des rayons du soleil. Et, pour finir, ce trait du Lycanthrope : Que signifie « cette borne plantée en souvenir de Rhamessès III, au milieu de la place encore fumante du sang de Louis XVI ? »

Question d'esthétique périmée sans doute : la présence de l'Obélisque, rompant de son mât rosé la perspective vaporeuse des Champs-Élysées, semble bien avoir acquis, par le bénéfice du temps et de l'habitude, une sorte de prescription. Mais l'objection de Pétrus n'a-t-elle pas retrouvé certaine actualité, lorsque récemment fut combattu, avec plus de succès, l'érection, dans le même axe, d'un autre monument ?



X

L'insuccès de *Madame Putiphar* semble avoir imposé quelque trêve aux véhémences atrabilaires du Lycanthrope. Va-t-il donc désormais sacrifier aux exigences bourgeoises, édulcorer sa veine au point de ne concevoir que nouvelles anodines, qu'histoires vertueuses où le farouche conteur se retrouve à peine dans quelque épisode cruel ou quelque hors-d'œuvre fantastique? Avec les frénésies de naguère vont disparaître, à peu près, les vocables insolites et les néologismes audacieux. L'expérience et le malheur, en abattant ses colères, ont-ils abouti à une acceptation résignée de la commune loi? Espère-t-il enfin, par cette manière assagie, persuader la fortune que ses violences n'ont pu contraindre?

Il paraît néanmoins résolu à jouer, pour la conquête du succès, son dernier atout. Pendant

quelques années, phase suprême de sa vie littéraire, il multiplie ses tentatives, préparant drames et romans, distribuant aux périodiques des contes, des fantaisies, des vers. Sa hâte d'annoncer ce qui n'est encore que projet anticipe toujours les réalisations. Dès 1838, — voyez la couverture du *Fortunio*, de Gautier, — il révèle : *Aimez-vous la cornemuse?* deux volumes in-8 qu'il n'éditera pas. On ne connaîtra pas davantage *Tabarin*, qu'il promet sur la couverture de *Madame Putiphar*, en même temps que *Jeanniquette*, l'un et l'autre encore en deux volumes in-8. Mais de *Jeanniquette*, s'il renonce à faire un roman, il veut au moins condenser le sujet dans une nouvelle, qu'il publie au feuilleton du *Messager* les 23 et 24 juillet 1839.

Si vous avez jamais douté de la pureté d'âme de Champavert, lisez, je vous prie, *Jeanniquette*. C'est une histoire digne de figurer aux traités de morale en action qu'on propose à l'édification de la jeunesse. Jeanniquette, humble fille de la côte de Gênes, « une églantine plus charmante que la rose cultivée », oppose une chaste résistance aux assauts séducteurs de Lucquain Vivalde, jeune seigneur aussi noble que les Doria et les Spinola. Prières, oraisons passionnées, promesses d'épouser, menaces même sont vaines; Jeanniquette ne croit pas aux unions heureuses

entre princes et bergères; et quand, rebuté par ces rigueurs, l'amoureux s'est marié dans son monde, qu'elle-même s'est sagement unie à un loyal pêcheur, Giacomo Capigli, le combat va recommencer de plus belle. Car la passion du galant s'est réveillée, plus impérieuse que jamais : il a su gagner la confiance du pêcheur, s'insinuer dans son intimité, en trompant les soupçons de Jeanniquette. Or, un jour qu'il la trouve seule chez elle, il lui déclare que rien n'a pu guérir son amour, qu'il est résolu, pour le satisfaire, aux pires extrémités; et, comme il se heurte à une résistance indignée, il brandit un stylet : Jeanniquette n'a qu'à se préparer à mourir... Simplement, après lui avoir crié son opprobre, elle lui demande un répit de quelques instans pour allaiter son jeune enfant. Mais l'horreur de son acte apparaît subitement à Lucquain : « Adieu, Madame, dit-il, vous ne me reverrez jamais... » Il n'a pas cependant renoncé à son dessein, comptant seulement sur une occasion plus propice. Le destin la lui fournit : Capigli a été capturé par un corsaire et quand Jeanniquette a perdu toute espérance de le revoir, que, sans soutien, réduite à une horrible misère, elle voit l'épuisement de ses enfans affamés, elle se dirige vers le palais des Vivalde et déclare à Lucquain qu'elle est à sa merci... Mais,

dans un soudain réveil de noblesse, le séducteur sent ses yeux se mouiller : « Ma sœur ! dit-il, en s'inclinant avec respect... » Puis, il veut la présenter à sa femme, Fior d'Ombrie, à qui il révèle, avec enthousiasme, la sublime conduite de Jeanniquette. Enfin, pour que soit complète la récompense de la vertu, Pétrus veut que Capigli soit retrouvé chez un marchand d'esclaves de Janina, et que, racheté par Lucquain, il soit rendu à sa loyale épouse, dans une félicité désormais sans mélange.

Une aimable berquinade encore, cette *Daphné* que le Lycanthrope humanisé donne, en novembre 1843, au feuilleton du *Messager*. Il y « chante l'amour » ni plus ni moins que ces fades pastoureaux sur lesquels s'exerçait naguère la verve de Champavert.

Le jeune Délio s'est épris d'une passion très vive pour la fille d'un riche marchand de Gibraltar, jolie enfant de quatorze ans que sa grâce a fait surnommer Daphné. Cette idylle est contrariée par les parens de la fillette, qui la marient, contre son gré, à un anglais balourd du nom de Griffith. Mais voici qu'une épidémie de fièvre jaune éclate à Gibraltar, et les moins résolus de s'enfuir, Griffith le premier, sans plus de souci de sa jeune épouse. Délio, toujours épris, se présente à Daphné qui s'éva-

nouit à sa vue et bientôt manifeste les symptômes de la contagion. Pour la sauver, le jeune homme va forcer la retraite d'un médecin anglais, le docteur Clem, qui, dans sa terreur du fléau, a préposé à la garde de son seuil un janissaire farouche, le marocain Abdoul. Trompant la vigilance de ce cerbère, Délio parvient jusqu'au docteur, qu'il décide à le suivre par l'offre de 500 guinées et la promesse de pareille somme après la consultation. Escorté de son terrible gardien, le médecin se rend près de Daphné, et, sans grand espoir, prescrit un traitement. Puis,nanti du salaire promis, il repart, toujours suivi d'Abdoul. Mais dans une rue détournée, où tous deux se sont engagés à la nuit tombante, le marocain, dont la féroce cupidité s'est éveillée sous l'appât de l'or, poignarde son maître et lui tranche dextrement le col pour couper court à ses inanes protestations. Episode sanglant glissé là, sans doute, en réminiscence des formules d'antan. Mais l'histoire s'achève en allégresse. Le bonheur a plus fait pour le salut de Daphné que les prescriptions du docteur Clem ; enfin le trépas opportun de Griffith vient fort à point supprimer tout obstacle à la réunion des amans.

Voici maintenant un morceau plus substantiel, *le Trésor de la Caverne d'Arcueil*, une nou-

velle qui a presque l'ampleur d'un roman et que publie cette même année 1843 la *Revue de Paris*. Avec un art plus étudié, une recherche plus attentive des procédés et de l'expression, Pétrus nous conte une histoire habilement dosée de fantastique et de réel, une aventure dont les ressorts dramatiques s'enveloppent d'une présentation pleine d'humour et de pittoresque. Nous voici dans une chambre de la Bastille, écoutant le récit d'un prisonnier, — une victime de la tyrannie évidemment, mais qui n'a rien de l'âcreté des héros de *Madame Putiphar*. Un jeune homme se disant hollandais, Brederode, — tel est le nom de ce captif, — narre la tentative imprudente qu'il expie maintenant sous les verrous. Un soir qu'il traversait la Grève, il s'est vu interpeller par un moine, sorte de Gorenflot astucieux et peu gêné par les disciplines, qui lui propose de l'associer à une étrange expédition : il s'agit d'aller, avec quelques initiés, découvrir, dans la plaine d'Arcueil, un trésor fabuleux et de le soustraire, par habiles enchantemens, à la vigilance de son gardien, qui n'est autre que Satan en personne. Brederode, sceptique, mais curieux, se laisse enrôler dans l'équipe recrutée par le moine et dont l'auxiliaire essentiel est une agréable sorcière nommée Suzanne. Celle-ci, qui détient de son père, un berger

des Laudes, les formules d'exorcisme et les secrets de magie, est préposée à la mission de vaincre les resistances du Malin. Mais elle a beau se devêtir, apparaître daus son coquet jupon garni de Valenciennes, sembler « une créature des anciennes races du monde, une courtisane de Babylone ou de Tyr, une prophétesse d'Hermopolis ou de Jephé », elle ne parvient à s'attirer du démon qu'une correction assez verte. A la deuxième tentative cependant, l'Esprit consent à ajourner à date fixe la remise du trésor. Or tout cela n'est que fantasmagorie truquée par le moine pour mystifier ses acolytes en stimulant leur zèle. En manière de transition du merveilleux au réel, le conteur explique qu'une légende, conservée dans le pays, attribue au trésor infernal une origine très humaine. Vers la fin du règne d'Henri IV, Jean Anspach, trésorier de la couronne, enrichi par d'improbes négoces et de nébuleux trafics usuraires, mais tourmenté dans sa vieillesse par l'avarice et la terreur d'être volé, est venu s'isoler dans la plaine d'Arcueil où il a fait creuser pour son trésor une mystérieuse caverne. Simulant la misère pour dérouter mendians et larrons, réduit à l'état de squelette, il se serait confiné là dans une impénétrable solitude, puis, un beau jour, il aurait subitement disparu, avec un

neveu qui partageait sa retraite, sans que ni perquisitions ni descentes de justice pussent découvrir ce qu'ils étaient devenus...

Au jour fixé pour la suprême tentative, l'équipe du moine s'est rendue sur place au grand complet. Déjà la pythonisse commence ses incantations, lorsque, tout à coup, la bande se trouve cernée de mousquets : ce sont les sbires de Voyer d'Argenson, que commande en personne le fameux lieutenant de police : — « Au nom du roi, Messieurs, je vous arrête ! »... Et le terrible policier s'adresse à chacun des assistans, en les désignant par leurs noms véritables : — « Monsieur le prieur Bacheville, dit-il au moine... — Mademoiselle de la Filandière, dit-il à la fausse Suzanne, avec un sourire connaisseur. On fouille la caverne d'où on extrait le diable, — une figure noircie à cornes postiches : c'est François, le domestique du prieur. Puis on explore le parc : alors des clameurs s'élèvent tandis que se répandent des émanations soufrées... On vient de découvrir un trou profond, sorte d'escalier de cave au bas duquel se débat le prieur, comme un hanneton qu'on a mis sur le dos. Cet incident fortuit a révélé la piste mystérieuse. Le souterrain exploré, on rencontre une grille qu'on force ; puis des ténèbres... une cellule où gisent deux cadavres

parfaitement conservés, un vieillard étique, un jeune homme : c'est maître Jean Anspach et son neveu. Enfin apparaissent cinq barils pleins de carolus et d'écus d'or, deux bahuts débordans de bijoux, de vases précieux, — le trésor de Cléopâtre ou la cassette de Louis XI. Mais d'Argenson a ramassé, bien en vue sur le sol, un petit livret revêtu de cuir historié : c'est le carnet où Adolphus a transcrit ses mémoires d'agonie, le tragique secret de cette double mort... On sort de la crypte ; le lieutenant établit garnison autour du souterrain et l'on part « triomphant comme Jason revenant de Colchide ».

Cependant le charme de la magicienne Suzanne opère tout à fait sur d'Argenson : il se fait narrer par elle l'histoire de Jean Anspach et de son neveu ; puis c'est la lecture des notes du portefeuille : « — Adolphus, neveu de maître Jean Anspach, — tel est le début — à ceux qui pourront pénétrer dans ce repaire, si jamais le ciel le permet... salut, amitié et bonheur, pitié pour moi !... » Suit le sombre récit : Adolphus est venu habiter chez son oncle, mais l'avare, qui se méfie, lui a assigné une chambre isolée et l'y surveille. Une nuit, réveillé par un bruit, le jeune homme aperçoit Anspach se dirigeant vers sa cachette ; intrigué, il saute dans le


ULM

jardin, pénètre derrière lui dans le souterrain et le voit devant son veau d'or : — Misérable ! s'écrie Anspach en l'apercevant..., et l'avare, affolé, repousse brusquement la lourde grille, qui se referme... Horreur ! la porte en fer ne peut s'ouvrir que de l'extérieur... c'est donc la mort, après la longue, l'affreuse agonie que note placidement le stoïque Adolphus.

D'un dernier trait, avec plus d'ironie que de virulence, Pétrus conclut par cet épilogue drôlatique : alors que d'Argenson déjeune galamment avec Suzanne, un ordre du Roi prescrit que le trésor soit versé à la cassette de la couronne et que l'équipe du prieur, — à l'exception de la seule pythonisse — soit conduite à la Bastille. Brederode doit y mourir, après douze ans de captivité. Pétrus se borne à raconter, sans plus âcre commentaire, avec enfin la sérénité de l'artiste.





XI

Il nous faut encore compulser les périodiques de l'époque pour en exhumer ce qui appartient à l'ultime production de Pétrus. Jules Claretie en avait dressé un premier état, augmenté plus tard par Asselineau. Nous y avons nous-même ajouté quelques titres, à la suite d'une dernière exploration ; encore nous garderons-nous d'affirmer qu'il ne reste rien à découvrir.

Sa signature s'égare en effet là où l'on s'attend le moins à la rencontrer, — le plus souvent en des publications disparues dont les titres mêmes sont oubliés. Tel est *le Commerce*, — grand quotidien « politique et littéraire », fondé au début de la Restauration, — où sa part est marquée, de 1841 à 1845, par deux contes et une série de feuilletons dramatiques. C'est d'abord, en juin 1841, le *Capitaine François de*

Civile, sorte de légende-chronique dont le héros, bien marqué de l'empreinte de son créateur, est un rude ligueur qui nous offre un merveilleux exemple de vitalité : terriblement arquebusé, laissé pour mort sous un tas de cadavres, puis reconnu et soigné par son valet, il est ensuite, selon un vieux dicton « trois fois occis, trois fois enterré, et trois fois par la grâce de Dieu ressuscité ».

Voici encore, dans *le Commerce* de décembre 1845, une autre fantaisie : *le Fou du roi de Suède*. Mais ce qui le plus mérite attention, c'est la chronique théâtrale hebdomadaire que fait assidûment Pétrus dans le même journal, du 15 avril au 24 juin 1844. Étrange vicissitude qui fait de lui, après la retraite obstinée, l'assistant obligé des spectacles et replace le solitaire dans la vague vermeille des prestiges mondains. C'est pour lui d'ailleurs l'occasion de montrer, sous l'aspect nouveau de sa ferme critique, l'originale souplesse de son talent.

Qui songerait encore à chercher sa prose dans le *Journal des Chasseurs*, petite revue spéciale où nous trouvons de lui, dans le numéro de janvier 1846, une fantaisie bien à sa place : *Quelques mois chez les Amazoulous*. C'est un récit de chasse, qui nous est évidemment transmis de seconde main ; mais quelle chasse !...

Pétrus n'a cure de vénerie mesquine ; il lui faut des éléphans, qu'il fait défiler par troupes gigantesques, et dont le massacre, il va de soi, constitue, en fin de journée, le plus copieux tableau.

Plus aisée à inventorier est la série qu'il distribue à *l'Artiste*, de 1844 à 1847. Toujours amateur de prouesses excessives, il suppute, dans une fantaisie sur le *Vert-Galant*, le nombre des aventures de la Reine Margot et des paillardises du Béarnais. Mais loin de réveiller l'humeur bilieuse du pamphlétaire de *Madame Putiphar*, cette activité amoureuse ne lui est plus que motif de louange et de regret pour la robuste galanterie du bon vieux temps. Le Lycanthrope s'est décidément amadoué. Sa verve cependant n'est pas émoussée : dans une suite de chroniques où il traite de *la Chaussure chez les Anciens et chez les Modernes*, il se livre à d'amusantes variations philologiques. Entre temps, il octroie son tribut à la Muse au moyen de trois sonnets et de deux poëmes sur *l'Amour* et sur *l'Art*.

Signalons encore, dans *l'Artiste* de 1845, une fantaisie sur *le Général Marceau et Clémence Isaure*. Il clôt enfin, en 1847, sa collaboration à cette revue par une imitation remarquable de Montaigne sous le titre : *Du Jugement publique*, qui est un ingénieux pastiche de l'auteur des *Essais*.

Nous n'aurons garde d'omettre ici deux morceaux de la meilleure veine de Pétrus Borel : c'est dans la prestigieuse édition des *Français*, de Curmer, deux types, le *Croque-Mort* et *le Gniaffe* qui sont entre les plus réussis de cette collection. Le *Croque-Mort*, illustré d'une figure hors-texte et de quatre vignettes d'Henri Monnier, est bien le plus remarquable spécimen de cette bouffonnerie macabre où excelle Pétrus. Sa verve y éclate à chaque ligne en drôleries sinistres, en à-peu-près et en calembours funèbres jaillis de cette gaîté qui lui est propre, — le burlesque dans la mort.

Intraitable toujours, Pétrus trouve dans cette publication le motif d'un différend avec Curmer : on n'est pas d'accord sur le prix de l'article et l'affaire est portée devant le Comité de la Société des Gens de Lettres, qui donne tort à l'auteur ! Curmer, bon plaideur, lui offre une transaction ; mais Pétrus ne compose jamais. Il faut, pour en sortir, l'intervention de Balzac, qui, dans une lettre persuasive, citée par M. Vicaire, représente à Curmer que « le type du Croque-Mort est un des meilleurs des Français, que la raideur de M. Pétrus Borel vient sans doute de la conscience de ses longs labeurs... » Citons encore, comme document de cette querelle, la lettre suivante de Pétrus à Balzac :

« Je suis bien fâché, cher Monsieur, de venir vous occuper de moi quand tous vos instans sont déjà si remplis et si précieux. Cependant puisque vous avez été assez bon pour vouloir bien vous intéresser au sort de mon article : *Le Croque-Mort*, de si triste mémoire, et chercher à réparer l'*injustice* de M. Curmer à mon égard, j'ose espérer, Monsieur, que vous me pardonnerez cette démarche. C'est samedi prochain la mise en vente. Si vous pouviez me faire connaître avant ce terme le résultat de votre négociation en ma faveur, à *la Presse*, j'en éprouverais une vive satisfaction, et je me considérerais de plus en plus votre très obligé et très sincère serviteur. Recevez, s'il vous plaît, Monsieur, l'assurance de ma haute et parfaite admiration. »

Pétrus Borel.

6, quai de Béthune [1].

En fin de compte, Balzac fit accepter à Curmer, comme solution transactionnelle, d'insérer dans les *Français* un second article de Borel, *dont le prix devrait être à l'avance bien arrêté*. Ce nouvel article, ce fut le *Gniaffe* que Curmer présenta avec l'appoint de deux beaux dessins de Meissonier, — un jeune peintre auquel Pétrus

1. Lettre inédite : collection Spoelberch de Lovenjoul.

Borel prédit « le plus bel avenir ». Sur ce type de fruste originalité que n'a point affadi l'insipide frottis social, sa verve s'escrime en traits d'un intarissable humour. Et pour que l'érudition philologique ne perde pas ses droits, il termine en découvrant au mot *gniaffe* une étymologie hellénique...

Nous trouvons enfin, dans *la Sylphide* de Villemessant, années 1843 et 1844, deux nouvelles de Pétrus : *la Famille Wakefield* et *Gottfried Wolfgang*. De la *Famille Wakefield,* histoire doucereuse et sans accent, il y a peu à dire. Mais il convient d'insister davantage sur *Gottfried Wolfgang*.

C'est un récit fantastique, sombre et terrifiant comme un rêve d'Edgar Poë. Le conteur prétend l'avoir trouvé dans les papiers que lui a remis un hôtelier de Boulogne et que celui-ci tenait lui-même d'un jeune Anglais, son hôte de passage. Ce dernier, garçon taciturne et singulier, avait un jour quitté l'hôtel pour se diriger vers la jetée et n'avait plus reparu. Le récit trouvé dans ses papiers se place au temps de la Révolution : le héros, un étudiant allemand, du nom de Gottfried Wolfgang, visionnaire et enthousiaste, avait poussé si loin ses rêveries abstraites sur les essences spirituelles qu'il avait fini par se former, comme Swedenborg, un

monde idéal gravitant autour de lui, hallucinations qui devaient le conduire à la folie. N'est-ce pas à son ami Gérard de Nerval, dont le premier internement eut lieu en 1841, que songe ici Pétrus Borel? Cette réminiscence s'affirme assez bien lorsqu'il nous montre son héros hanté par le souvenir d'une femme d'une beauté merveilleuse, aperçue en rêve, et dont la vision le poursuit d'un inguérissable regret. Par une nuit d'orage, le jeune étudiant erre par les rues endormies du Paris de la Terreur; tout à coup il se heurte à une charpente sinistre : c'est la guillotine. A la lueur d'un éclair, il aperçoit, assise sur la marche basse de l'horrible escalier, une femme vêtue de noir, les cheveux épars, le corps penché en avant. Il s'en approche et, lorsque l'inconnue lève vers lui son visage mortellement pâle et ses yeux égarés, il croit reconnaître celle dont l'image hallucinante obsède à toujours son esprit. A ses questions l'inconnue répond qu'elle n'a ni famille, ni amis, que son asile est dans la tombe. Et comme elle accepte le seul refuge qu'il puisse lui offrir, il la conduit, à travers la cité lugubre, jusqu'à sa chambre d'étudiant. Alors il peut admirer sa rare beauté, son teint éblouissant dont la pâleur s'avive encore d'une chevelure de jais. Une particularité le retient : pour tout ornement, l'inconnue

porte au cou un ruban de velours noir que ferme une agrafe de diamant. Dans l'ivresse du moment, il lui déclare sa passion, il lui dit quel fantôme mystérieux elle incarne pour lui ; elle lui avoue que de son côté elle se sent portée vers lui par une impulsion surnaturelle. Et ils se jurent d'être l'un à l'autre à jamais. Le lendemain Gottfried sort, dès le matin, pour chercher un appartement plus convenable, et, quand il revient, il trouve sa compagne endormie encore sur le fauteuil où elle a voulu passer la nuit, son bras étrangement replié sur sa tête pendante. Il lui parle, elle ne répond pas. Il touche sa main, cette main est glacée ; son pouls ne bat plus, son visage est livide : elle est morte !... A ses cris, les voisins accourent. Un officier de police requis, s'approche du cadavre et recule d'effroi : — « Grand Dieu ! s'écrie-t-il, comment cette femme est-elle ici ?... Hier, elle est morte sur l'échafaud ! » Subitement Gottfried s'approche, presse l'agrafe qui fermait le collier de velours noir... Horreur ! il découvre la trace sanglante du couperet !

L'invraisemblance de cette histoire doit s'expliquer d'une manière toute naturelle, ajoute Pétrus, lorsqu'on saura que Gottfried Wolfgang mourut, quelque temps après, dans une maison de fous.

Or cette histoire hallucinante, nous la trouvons ailleurs, développée, transformée en roman, sous une autre signature. En 1852, Alexandre Dumas, qui si volontiers prend son bien où il le trouve, s'approprie sans vergogne le sujet de *Gottfried Wolfgang*, l'accommode à sa manière, l'agrémente d'épisodes et de détails de son crû, substitue au héros de Borel le conteur Hoffmann, venu jeune à Paris, sous la Révolution, fait de la mystérieuse guillotinée la danseuse Arsène, une maîtresse de Danton, puis assemble le tout en un volume de la série des *Mille et un fantômes*, sous le titre de *la Femme au collier de velours*.

Ce plagiat manifeste s'aggrave d'une particulière audace. Pour mieux démarquer et faire sienne l'œuvre de Pétrus, Dumas n'hésite pas, dans le préambule de son récit, à en certifier l'origine. Après nous avoir conduit à l'Arsenal et narré maints détails de la vie intime du bon Nodier, Dumas nous fait assister aux derniers momens de l'aimable conteur. Sans grand risque d'être contredit, il nous initie à ses ultimes entretiens, se fait raconter une histoire fantastique que Nodier n'a pas eu le temps de mettre en œuvre et confier par lui le soin de l'écrire à sa place. Ce sera *la Femme au collier de velours*.

Quel que soit le sans-gêne dont use Dumas avec l'œuvre d'autrui, on s'étonne cependant qu'il n'ait pas reculé devant un pareil expédient. Sans doute, Pétrus est en Algérie, étranger désormais à la vie littéraire, mais tout de même il n'est pas mort et le roman de Dumas pourrait bien aller jusqu'à Mostaganem. Sans doute aussi la *Sylphide* paraît encore et ses collections sont toujours dans le commerce : or la publication de *Gottfried Wolfgang* ne remonte qu'à sept ans et le larcin pourrait aussi bien être découvert. Il semble pourtant que personne n'y ait pris garde : le pauvre Pétrus est-il donc déjà si oublié qu'on puisse impunément se permettre un tel pillage de son œuvre ? Quoi qu'il en soit, le délayage romanesque de Dumas n'ajoute rien à la concise narration de Pétrus, dont la poignante sobriété nous émeut autrement que la prolixe adaptation de son imitateur.





XII

Il ne suffit pas à Pétrus de fournir une copie assidue aux publications d'autrui. Il n'est pas guéri de cette ambition, qui ne lui réussit guère, d'exploiter pour son compte des journaux et des revues. Nous savons qu'il en a fait naguère une expérience rebutante avec sa brève *Liberté des Arts*. Il rêve maintenant d'un quotidien, qui serait un nouvel exutoire à sa bile, et il fonde, en juillet 1844, le *Satan*, titre prometteur que rehausse d'une allégorie diabolique une assez fruste vignette. La prose de Pétrus s'y reconnaît sans peine sous la signature éditoriale : *Satan*, dans trois ou quatre chroniques, exemptes pourtant de toute couleur infernale. Relevons, après un article peu offensif sur la *Presse en 1844*, ce titre : *l'Ancien et le nouveau livre d'Or*, qui nous révèle un Satan

à tendances moralisatrices bien surprenantes. Savez-vous ce que préconise ce démon qui est plutôt l'Esprit du Bien ? De tenir registre, pour l'édification publique, des traits généreux et des actions d'éclat, quelque chose comme les Annales du Mérite, le Livre d'Or de la Vertu. Louable chimère, à la vérité, mais utopie calamiteuse pour le succès d'un journal où la malsaine curiosité du commun lecteur néglige volontiers les fastes du devoir pour l'attrait d'un beau crime ou le piment de quelque scandale. Aussi le *Satan* ne vécut-il que peu de semaines. Dès le 8 septembre 1844, il fusionnait avec le *Corsaire* pour devenir le *Corsaire-Satan*, jusqu'au 12 mars 1847, date à laquelle il reprenait son titre primitif : *le Corsaire*.

Mais déjà l'activité de Pétrus est dirigée vers une autre entreprise. Avec Deschères, il fonde la *Revue Pittoresque*, magazine littéraire illustré pour lequel il rêve du concours « des meilleurs artistes. » On y revoit, comme il convient, Célestin Nanteuil, puis un jeune vignettiste du plus aimable talent, Edouard de Beaumont, mais aussi d'autres illustrateurs dont les bois malhabiles n'ajouteront rien au prestige de la publication. On y donnera peu d'inédit : Pétrus y insère cependant une nouvelle incolore, *Miss Hazel*, qu'il rehausse de deux vignettes de Céles-

tin Nanteuil. Mais on s'attache à des réimpressions de choix : notons en 1844 et 1845, *les Deux Rendez-vous* et *le Meilleur Roi de France*, de Gérard de Nerval. Celui-ci est d'ailleurs l'un des auxiliaires les plus assidus, sinon un associé de l'entreprise. A son retour d'Orient, il a renoué avec son camarade Pétrus une intimité que leurs infortunes respectives avaient, quelques années, interrompues. Ensemble ils veulent créer, comme annexe à la *Revue Pittoresque* et dans les mêmes bureaux, une maison d'édition, d'où devront sortir de beaux livres, imprimés avec luxe. Ils en font un premier essai avec *le Diable Amoureux* de Cazotte, auquel la *préface* de Gérard et les dessins d'Edouard de Beaumont ajoutent un nouvel attrait. On sait que le livre parut sous la firme fantaisiste d'un certain Ganivet, qui cumulait avec sa profession de crémier-laitier les tranquilles fonctions de caissier de la *Revue Pittoresque*. Peut-être cependant est-ce à cette compétence financière qu'il faut attribuer l'annonce imprévue que nous lisons sur la couverture du *Diable Amoureux*, d'un *Manuel comparé du Capitaliste ou Barême des Affaires avec des tables pour le calcul des intérêts et des rentes...* Est-ce aussi à l'initiative de Pétrus et de Gérard qu'appartient ce projet d'une édition de la *Bible, ancien et nouveau testament*, EN

VERS (!) dont le titre est annoncé sur la même couverture ?

Plus réelle doit être la publication de *l'Ane d'Or*, « écrin littéraire édité sous le patronage des Lucien, des Apulée, des Erasme, des Quevedo, des Boccace et des Saint-Evremont de notre âge ». Pour blasonner ce noble recueil, on fait appel aux lumières héraldiques d'André Borel d'Hauterive et du comte de Grammont, qui règlent ainsi un dispositif somptueux d'armoiries : « *D'azur à l'Ane d'Or passant, l'écu sommé d'une couronne de feuilles de chardon et de perles alternées, et timbré d'un casque ailé posé de trois quarts, la visière ouverte avec les lambrequins des émaux de l'écu ; pour cimier une étoile d'argent ; pour supports : à dextre, un dragon de sinople armé et lampassé de gueule, colleté et enchaîné d'or, à senestre et pour devise* : aurea patientia ex mente divina [1] ».

Certes nous voici loin du jacobinisme d'antan. Mais que ne faut-il pas attendre de la fantaisie qui doit éclore d'une association de Gérard et de Pétrus ? De ce dernier, Jules Claretie note, dans le recueil de *l'Ane d'Or*, une série d'articles, et cite une description des Jardies, « la maison de M. Balzac ». Mais nous trouvons

1. Jules Claretie. *Petrus Borel le Lycanthrope*.

dans un autre volume, publié sous le même titre, en 1845, un rappel assez complaisant des doctrines religieuses du *Mapah* et de *l'Évadaïsme*. Faut-il donc s'étonner? Ne sommes-nous pas ici sous le patronage de Lucien et d'Apulée, dans le cénacle des utopies brillantes et des rêves renouvelés d'Alexandrie !

Un jour hélas! il advint ce qu'il devait advenir d'une telle entreprise : le blason de *l'Ane d'Or* fut effacé de la porte et la *Revue Pittoresque* cessa de paraître.





XI

Cet échec marque pour Pétrus l'envol de la dernière illusion. Que peut-il d'ailleurs espérer des temps nouveaux ? Dès 1840, la tourmente romantique est abattue et l'ère des paroxysmes est close. Or la voix du Lycanthrope ne doit bien résonner que dans la tempête ; le retour du calme plat laisse sans écho ses sonores invectives. Il ne marche plus désormais que dans une atmosphère de désastre ; ses frères de combat, désenchantés, vieillis, ne songent plus qu'aux emplois tranquilles dans une société apathique et indifférente. Lui-même, déçu dans tous ses espoirs, accablé par l'insuccès du *Satan* et la chute de la *Revue Pittoresque*, miné par la fièvre, découragé par le malheur, n'est plus que l'ombre de lui-même. A défaut de l'île déserte et du Missouri, qu'il rêvait déjà dans la jeunesse des *Rhapsodies*, il n'entrevoit plus que

l'exil dans une terre nouvelle, où les semences d'une humanité rajeunie feront germer une moisson de poëtes. Ses regards alors se tournent vers cette jeune colonie qu'on organise, entre la mer et le désert, vers l'Algérie, dont il célèbre, avec un regain d'enthousiasme, l'avenir littéraire, dans une chronique que publie *l'Artiste* le 23 novembre 1845.

« Un jour, nous dit Jules Claretie, Théophile Gautier le rencontra sur le boulevard, promenant sa pâleur et son ennui : « Ecoute, lui dit-il, « je puis te trouver un emploi. — Lequel ? dit « Pétrus. — Tu as toujours aimé la vie sauvage « et libre. Que dirais-tu d'un poste en Algérie ? — « Rien. Je partirais. » Gautier alla trouver Mme de Girardin, et l'on obtint pour Borel la place d'inspecteur de la colonisation de Mostaganem. »

Sur cette nomination, le dossier du fonctionnaire, conservé aux Archives Nationales, nous fournit une documentation plus précise. C'est d'abord une requête que Pétrus adresse, le 3 décembre 1845, au ministre de la Guerre, à laquelle sont jointes deux lettres de recommandation de députés, MM. Janvier et Liadère, et une attestation de M. Mortier, architecte des chemins de fer et du collège de Joinville à Brest, sans doute un ancien camarade de l'atelier Garnaud. Nous transcrivons cette supplique

sur l'original, écrit comme tous les rapports et la correspondance de l'inspecteur Borel, d'une belle écriture renversée, avec un graphisme appliqué de candidat fonctionnaire :

« *A son Excellence Monsieur le Ministre de la Guerre.*

« Monsieur le Ministre,

« Depuis longtemps, poussé par mes goûts naturels et mon activité, j'ai conçu le plus vif désir de passer en Algérie, où mes connaissances et mes études me semblent devoir trouver une utile application.

« Je suis informé que plusieurs places d'inspecteur de la colonisation se trouvent actuellement vacantes. J'ose me croire l'aptitude nécessaire pour occuper convenablement l'un de ces emplois, et j'ai en conséquence l'honneur de solliciter de votre Excellence de vouloir bien me l'accorder.

« J'ai été élevé à la campagne dans le Lyonnais et dans les Alpes et j'y ai presque toujours vécu. Je me suis occupé très particulièrement d'économie rurale, en théorie comme en pratique. J'ai cultivé de mes propres mains et j'ai dirigé des cultures. L'éducation du bétail m'est assez familière. J'ai exploité moi-même de

petites propriétés aux environs de Paris et dans le département de la Marne, commune de Baizil, canton de Montmort, arrondissement d'Epernay. Je prendrai encore la liberté d'exposer à votre Excellence, que je suis architecte, que j'ai même quelque habileté et quelque expérience dans cet art, comme dessin et comme construction. J'ai suivi l'école royale des Beaux-Arts pendant plusieurs années. J'ai été employé comme dessinateur et comme inspecteur par divers architectes de Paris et de la province; j'ai pris part à la construction de plus de soixante bâtimens de destination différente, et enfin j'ai construit, en mon propre et privé nom, plusieurs maisons dans Paris que je puis indiquer au besoin.

« Je crois devoir également vous informer, Monsieur le Ministre, qu'ayant depuis longtemps le projet de passer en Algérie, je me suis appliqué à acquérir quelques notions d'Arabe, sous la direction de M. le docteur Perron, médecin au service de Méhémet-Aly, aujourd'hui résident au Kaire, et que mon intention est de me vouer spécialement à l'étude de cet idiome, si, comme je l'espère, votre Excellence daigne faire bon accueil à la présente demande.

« Je vous prie bien respectueusement, Monsieur le Ministre, de me pardonner de m'être

arrêté si longuement sur les quelques connaissances qui peuvent me recommander efficacement à vos yeux; mais votre Excellence voudra bien ne voir, dans cette énumération, qu'une marque de mon vif désir d'obtenir un emploi pour lequel je me sens beaucoup de goût et quelque aptitude et de la conviction où je suis d'être à même d'en remplir les devoirs.

« J'ajoute à cet exposé quelques détails que, pour l'appréciation de ma demande, peut souhaiter de connaître votre Excellence. J'ai trente-cinq ans, je jouis d'une santé parfaite, d'une complexion robuste, et je suis habitué à la vie la plus active et la plus dure. J'appartiens au village de Grandvillars (Hautes-Alpes) par mon origine et ma famille, bien que je sois né à Lyon. Cette dernière circonstance, à laquelle je dois de pouvoir revendiquer le titre de compatriote de votre Excellence, ajoute à l'espérance que j'ai de voir ma demande favorablement accueillie par elle.

« L'éloignement de la plupart des députés et des personnes haut placées qui veulent bien m'honorer de quelque intérêt ne me permet pas de joindre à ma demande toutes les attestations et toutes les recommandations qui eussent pu la légitimer. En faisant la part de ces circonstances et de l'urgence, votre Excellence

voudra bien suppléer à ce qui me manque sous ce rapport par le bienveillant examen de mes titres et par sa bonté, sur laquelle je fonde mon meilleur espoir. S'il vous était possible, Monsieur le Ministre, de m'accorder l'emploi que je souhaite si ardemment d'obtenir, cette faveur de votre Excellence aurait la plus heureuse influence sur toute ma vie et remplirait mon cœur d'une reconnaissance aussi durable que profonde.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, avec la plus haute considération de votre Excellence

« Le très humble et très obéissant serviteur,

Pétrus Borel. »

Paris, 10, rue de Stockholm[1].

Hélas! dans ce rappel de ses titres et l'étalage de ses références, le pétitionnaire se garde bien, — il va de soi — de glisser la moindre allusion à ses mérites littéraires...

La décision ne se fit pas attendre : le 13 décembre, Pétrus Borel était nommé inspecteur de colonisation de 2e classe, et il lui était enjoint, par avis du ministre de la Guerre du 27 décembre, « d'avoir à se rendre à Marseille,

1. Lettre inédite. *Archives Nationales.*

le 19 janvier 1846, au plus tard, afin de s'embarquer pour Alger (voyage gratuit). »

Cet avatar du Lycanthrope devait exciter la verve des chroniqueurs. A l'annonce de sa nomination au *Moniteur*, le *National* s'ébaudit sur cette fin paradoxale de Champavert. Pétrus prit mal la plaisanterie et s'en plaignit à Armand Marrast. Le journal riposta par un article plus acerbe. Alors, Pétrus, envoya ses témoins au directeur, mais on se réconcilia sur le terrain. Cependant, le *National* revenait peu après à la charge. Pour le coup, c'en était trop; Pétrus imagina une démonstration bien digne des truculences d'antan. Plus de témoins bourgeois, se dit-il; — et il fit choix de deux forts de la Halle, qu'il dépêcha à Armand Marrast, avec mandat d'exiger réparation. Devant ce cartel d'un nouveau genre, Marrast s'esclaffa, congédia les témoins... L'ordre de départ pour Alger, arrivant sur ces entrefaites, ferma l'incident, sans permettre à Pétrus d'obtenir raison[1].

Il s'embarqua au jour prescrit. Sans doute, la tristesse de son adieu à la douce terre s'allégea-t-elle du souvenir de ce qu'il y avait souffert et ne songea-t-il, au départ, qu'à l'offense irrémissible faite à son génie méconnu.

1. Jules Claretie, *Petrus Borel le Lycanthrope*.

Il n'y devait pas revenir ni revoir les siens. L'année précédente, le 27 mars 1844, il avait fermé le tombeau de sa mère, morte à soixante-seize ans. Son père devait survivre de peu : sept mois après le départ de son fils, André Borel décédait lui-même, le 13 août 1846, à quatre-vingt-un ans.

Pétrus arriva à Alger, le 25 janvier. Ses débuts d'inspecteur n'y furent pas trop ingrats : une note de service sur « M. Pétrus Borel d'Hauterive », — c'est la première fois que nous voyons cette particule accolée à son nom, — nous livre cette piquante appréciation : « M. Pétrus Borel est un artiste, il aime les champs et, par suite, ses fonctions qui l'y appellent souvent. Il y apporte peut-être un peu trop d'esprit poétique, mais à part cette tendance qui s'effacera progressivement devant le positif des faits, c'est un agent distingué et qui rend de bons services ». N'est-ce pas d'une exquise indulgence ?

Ce pronostic cependant n'est pas trop infirmé par l'expérience, puisque, le 19 juillet 1847, le Ministre prescrit au Gouverneur général « de placer en permanence à Mostaganem, M. Pétrus Borel, pour concourir aux études et à l'établissement du centre de population à créer aux environs de cette localité et aussi surveiller les

concessions isolées et les villages de Mazagran et de la Stedia. »

Mostaganem ! la vie libre dans les terres neuves de Mazagran ! Le sombre horizon du Lycanthrope ne s'est-il pas illuminé d'un éclair rapide ? Nous avons d'autres raisons de le croire : c'est qu'il songe alors tout à fait à dépouiller le vieil homme, et dans son âme chagrine de bohême famélique est éclos un rêve de félicité bourgeoise : Pétrus va se marier ! Oui, cette fin prosaïque du barde farouche qui devait rester sauvage et vieillir austère, dans sa cape trouée. est bien un peu décevante... Mais la vie coloniale et la retraite des concessions isolées imposent d'autres raisons. Sans doute aussi, le sourire et les yeux d'aurore d'une fiancée de dix-neuf ans durent laisser peu de réflexion à un prétendant presque quadragénaire. Elle s'appelait Gabrielle Claye, était née à Néris-les-Bains, le 5 août 1828 ; elle habitait Alger avec sa mère, Marie-Antoinette Grangeret, veuve d'un professeur à l'École de Commerce de Paris, Antoine-Auguste Claye. Les apports des époux durent être modestes : mais il restait à Pétrus environ 1 200 francs de rente, ce qui, avec son traitement de 2 400 francs, plus 500 francs d'indemnité pour l'entretien d'un cheval, devait permettre au nouveau ménage de vivre com-

modément aux abords ruraux de Mostaganem.

Le mariage eut lieu le 2 septembre 1847, à Alger, où Pétrus avait conservé son domicile, rue Desaix. L'acte, que nous avons sous les yeux, constate que cette union a été célébrée en présence de Charles Brosselard, sous-chef de bureau, de François Isidore Bonnafous, régisseur-comptable, d'Auguste Bourget, propriétaire de l'*Akbar*, et d'Emile Horey, inspecteur de colonisation[1].

Dès le 9 septembre, Pétrus rejoignait, avec sa jeune épouse, son poste de Mostaganem. Alors, dans son rêve passager de vie heureuse, il lui convient d'édifier la demeure dont le plan idéal le hante depuis si longtemps. L'architecte renoncé va donc enfin bâtir à sa guise, sans craindre les exigences et la critique du philistin. Quel fut ce palais? Une sorte de castel gothique, a-t-on dit, sans invoquer la moindre autorité, mais en conjecturant peut-être que telle devait être la maison rêvée par un poëte romantique. On sait toutefois que Pétrus décora l'édifice du nom ambitieux de *Haute-Pensée*.

Bientôt — et ce sera le dernier sourire de la fée qui mit cette éclaircie dans la vie tourmentée du Lycanthrope, — il va lui naître un fils.

1. État civil d'Alger.

L'état-civil de cet héritier révèle assez quels changemens se sont produits dans les idées de Pétrus. L'enfant y est dénommé : *Aldéran-André-Pétrus-Bénoni Borel d'Hauterive, fils de Joseph-Pétrus Borel et de Gabrielle Claye.* Son culte familial lui fait réunir, dans les prénoms de son fils, trois degrés d'ascendance paternelle et le souvenir de son frère le plus aimé. Mais à quelle influence a-t-il cédé pour doter ce fils de la suspecte particule, en laquelle lui-même, sans doute, ne croit guère, puisque dans le même acte il ne fait subir aucun changement à son propre nom? Peut-être, faisant foi aux assertions de ce maître en héraldique qu'est son frère, André Borel d'Hauterive, a-t-il cru pouvoir anoblir son fils, mais sa rigide probité lui interdit d'altérer son propre état-civil, qui est celui de son père et de son aïeul.

Maintenant nous voyons reparaître l'inévitable guignon. Ce stigmate de malchance, que la fatalité a inscrit sur son front, ne doit s'effacer que dans le tombeau. Il semble que lui-même s'ingénie à provoquer le mauvais sort et se fasse l'artisan de sa propre misère. Son humeur ombrageuse et méfiante, ne lui ménage, dans le commerce des hommes, que heurts et mécomptes.

Dès 1847, les notes élogieuses des débuts ont

fait place à des appréciations plus sévères : on signale que son caractère est « inquiet », que son travail est « peu soutenu », que son activité est « médiocre ». Sous la rubrique : *instruction administrative*, on note « que son style est plutôt littéraire qu'administratif ». De là à prétendre qu'il ait fait ses rapports *en vers* il n'y a qu'un pas pour un chroniqueur soucieux de détails piquans. De rapports, à la vérité, on n'en reçoit guère de lui ; à ce point que, le 28 mars 1848, on demande du ministère « des renseignemens sur les travaux de M. Borel, dont aucun rapport n'est encore parvenu ». Ce rappel resta sans écho et, le 2 juin 1848, brusquement, Pétrus était *licencié*.

Cette disgrâce peu motivée réveilla les naturelles virulences du Lycanthrope. Il attribua le coup à Armand Marrast, qui, devenu membre du gouvernement provisoire, avait expédié en Algérie le citoyen Lacroix, émissaire de ses rancunes. Or, quand le protégé de celui-ci, Warnier, devenu préfet d'Alger, se présenta aux élections, il rencontra dans Pétrus un adversaire redoutable : en prose, en vers, la satire du Lycanthrope s'attacha à Warnier, et ce, avec tant d'âpreté que l'*Akbar* en refusa l'insertion... On dit encore que Marrast avait prétexté pour cette disgrâce des opinions politiques de l'ins-

pecteur, devenu fervent réactionnaire. Certes il était bien dans le caractère de Pétrus, toujours frondeur et mécontent, de passer dans l'opposition, dès que son idéal politique, si tant est qu'il en eut jamais, avait triomphé. Mais peut-on attribuer au journaliste parvenu, à celui que Louis Reybaud appelait le « Président dameret », une âme assez noire pour tirer, des fantaisies du Lycanthrope, d'aussi basses représailles?

L'année suivante, on jugea que cette rigueur avait assez duré. Le 13 décembre 1849, Pétrus était restitué à ses fonctions d'inspecteur pour être attaché aux territoires de la province de Constantine, avec un traitement annuel de 3600 francs. Le 28 février 1850, il était affecté à Bône, pour y être installé le 9 août suivant. Mais ce n'était pas l'affaire de Pétrus, dont le vœu le plus cher était d'être rappelé à Mostaganem. C'est là qu'il avait rêvé de vivre, que l'attendait son castel inachevé de *Haute Pensée*, sur ce plateau que balayent tour à tour l'haleine marine et le souffle du désert. Ses notes sont alors excellentes et il s'en autorise pour adresser, en juillet 1850, une supplique au Général gouverneur. « ... Chancel, dit-il, m'a défendu de broyer du noir; je ne vous laisserai donc pas voir, mon Général, toute ma nostalgie, mais je vous conjure à mains jointes, ne me

souffrez pas plus longtemps dans la situation pénible que je subis. » On lui répond qu'il faut attendre une permutation, puis, le 20 octobre 1851, il est affecté à la province d'Oran, est enfin rendu à son poste de Mostaganem.

Il se montre d'abord assez calme et ses notes de 1852 louent son « caractère franc et loyal, ses rapports très convenables avec ses supérieurs ». On rappelle « qu'il parle espagnol, anglais, arabe; que pendant le premier semestre de 1852, il a réuni les fonctions d'inspecteur à celles de maire de Bled-Toccaria, et fait preuve, dans ces dernières fonctions, d'une grande capacité et d'un grand dévouement ». Bref, il mérite de l'avancement.

Hélas ! l'incorrigible Pétrus retombe bientôt dans ses anciennes négligences. Il ne transmet plus ses rapports. Le 7 septembre 1853, le Ministre lui impose sur son traitement une retenue disciplinaire de 85 francs, pour omissions dans l'établissement des documens statistiques qu'il est tenu de fournir périodiquement. Le 15 septembre, le préfet d'Oran, par ordre ministériel, lui inflige un blâme sévère pour erreurs graves commises dans l'évaluation des primes de défrichemens.

Son caractère s'en aigrit: il ne voit autour de lui que dénigremens et persécutions. Le 11 jan-

vier 1854, il adresse directement au Ministre une lettre audacieuse, accompagnée d'un mémoire où il expose ses griefs contre ses chefs, dont « la hargnerie, — le mot, dit-il, est de Jean-Jacques — est substituée à la haute bienveillance... — Monsieur le Ministre vous m'excuserez si je m'adresse directement à vous, si je viens placer les deux pièces ci-incluses sous les yeux de Votre Excellence, mais il n'y a plus de voies hiérarchiques pour un homme qu'on met au désespoir...[1] » Cette réclamation directe lui vaut un blâme « pour la manière inconvenante dont il présente sa défense. »

Alors Pétrus ne se connaît plus : comme tous les persécutés ou qui se croient tels, il soupçonne, incrimine, accuse à tort et à travers. Un certain Besson, dont il a dénigré la vie privée, d'ailleurs peu recommandable, le cite devant le juge de paix pour diffamation : il s'en tire en bénéficiant d'un jugement d'incompétence. Mais sa morbide animosité va s'exercer d'une façon plus virulente contre le sous-préfet de Mostaganem, le vicomte de Gantès. Il a cru découvrir, à tort évidemment, certaines irrégularités dans la gestion de ce fonctionnaire. Sa probité d'Alceste intraitable le fait aussitôt

1. Lettre inédite, *Archives nationales*.

partir en guerre. Sans autre certitude que la foi de racontars peu vérifiés, il porte contre le sous-préfet les plus graves accusations : il l'incrimine de concussion, de détournemens de fonds publics, ni plus ni moins. Le préfet d'Oran, Majorel, écrit alors, en mars 1855, au Ministre de la Guerre pour demander le renvoi de l'inspecteur Borel, dont la conduite administrative fait l'objet de nombreuses plaintes. Le 22 mars, le Ministre répond, avec la plus sage modération, qu'il convient d'user de précaution « envers un esprit malade et préoccupé ».

Loin de désarmer Pétrus, cette indulgence ne fait qu'affermir son irréductible hostilité. En proie, semble-t-il, à quelques accès neurasthénique, ne va-t-il pas jusqu'à déclarer, par un manifeste officiel du 12 juin 1855, qu'il entend refuser tout concours à l'administration, tant qu'il ne sera pas promu à la première classe de son grade et proposé pour la Légion d'honneur ? Invité derechef à produire son rapport, il riposte par un nouveau refus. C'en était trop assurément. Le 28 juillet, le général commandant la province d'Oran en référait au Ministre et l'inspecteur Borel était provisoirement suspendu de ses fonctions.

Certes, on ne saurait taxer d'arbitraires les mesures prises à l'égard d'un fonctionnaire aussi

intraitable. Mais pour qu'il soit statué en toute lumière, le conseiller civil, comte de Dax, est envoyé en mission pour instruire sur le cas de Pétrus Borel. Après une enquête des plus minutieuses, ce magistrat adresse au Gouverneur général un long rapport à la date du 13 août. C'est un document des plus curieux qui résume très nettement l'historique de l'affaire. Le sous-préfet de Gantès a tenté de maintenir les inspecteurs dans leurs attributions réelles ; d'où froissemens de Borel, puis compétitions avec un autre inspecteur nommé Quenelle, qu'il accuse de vouloir prendre sa place ; d'où encore plaintes de Gantès qui incrimine le « caractère agressif et haineux » de Borel, sa négligence dans l'accomplissement de ses devoirs et enfin les appréciations injurieuses qu'il a formulées contre son administration. Ces accusations, en effet, ne sont pas légères : Pétrus reproche à de Gantès de ne pas être allé sur les lieux pendant le choléra ; de ne pas transmettre les rapports de l'inspecteur ou de ne les transmettre que défigurés ; d'avoir reçu d'un indigène nommé Ould-Habed 500 francs, et des couverts en vermeil de la part d'un certain Hassen pour faire conférer à celui-ci la dignité de cheick. Le rapport analyse ensuite un mémoire de Borel incriminant le sous-préfet d'avoir présenté une facture fictive à

l'occasion de la fête du 15 août 1854 et détourné 350 francs sur les versemens des colons pour frais de transcription hypothécaire de leurs titres. « Il a fait rafle d'une main, dit Pétrus (je me fais un devoir de n'en pas dire davantage), en même temps que d'une autre main il prenait 350 francs... » Pour conclure, dit le rapport, M. de Gantès a été cruellement diffamé par son subordonné, M. Pétrus Borel : il convient de révoquer cet inspecteur.

Cette révocation fut prononcée par décision du 27 août 1855.





XII

Il a touché la station finale de son long calvaire. Privé des ressources de son emploi, va-t-il, pour nourrir les siens, se résigner au dur labeur du colon, attaché à une terre ingrate sous un ciel implacable ? Une année entière il espère encore « qu'on lui rendra justice »..., puis, le 27 avril 1856, anniversaire de sa disgrâce, il adresse au maréchal Vaillant, ministre de la Guerre, cette supplique qui ne s'humilie pas :

« Monsieur le Ministre,

« Il y a un an aujourd'hui que j'ai été frappé et exclu de la famille administrative par les ordres de votre Excellence... et j'attends encore la réparation qui m'est due... »

Il n'y fut pas répondu. Alors, bien persuadé qu'il n'y a pour le juste aucune place dans la

société, plus farouche et plus sauvage que jamais, il s'acharne aux rudes travaux de sa concession avec l'énergie du désespoir. Associé pour cette exploitation avec une nièce, Jeanne Borel, il apporte dans cette commune affaire cette loyauté méticuleuse dont le document suivant, retrouvé dans ses papiers, atteste le souci puéril :

« Je soussigné reconnais posséder, par moitié et d'une façon indivise avec ma nièce Jeanne Borel d'Hauterive, un cheval alezan de sept ans, nommé Fritte, acheté au marché de Khremis, le 30 octobre dernier, 40 douros français, dont 20 fournis par Jeanne. Il est bien entendu que je ne disposerai de cet animal que dans un intérêt commun et profitable aux deux associés. — De Haute-Pensée près Mostaganem, ce 10 décembre 1856.

Pétrus Borel. »

Rien ne subsiste du fier et beau Pétrus d'autrefois ; le front dénudé par une hâtive calvitie, la barbe inculte et blanchie, sa belle flamme éteinte, il n'a plus qu'à attendre la mort. Il l'attendra pendant trois funèbres années. Parfois cependant, on l'aperçoit encore, chevauchant vers quelque plateau, proche le rivage de Mostaganem, cavalier de haute taille dont l'échine

se courbe, mais dont la tête se redresse, comme pour aspirer les effluves du large, y discerner peut-être quelque rumeur de l'ingrate patrie. Se souvient-il alors des jours de sa ferveur romantique ? Se revoit-il, apôtre frémissant, dans sa royauté du Petit Cénacle, au milieu d'amis déjà illustres, qui croient à son avenir et à son génie ? Que sont-ils devenus ? A-t-il connu la récente mort du plus aimé d'entre eux, ce suicide lugubre dans la ruelle de la Vieille-Lanterne, — un départ que naguère eût exalté, de quelle véhémente homélie ! l'éloquence de Champavert ? Et les autres ?... Philothée O'Neddy, Louis Boulanger, Eugène Devéria, — rentrés sous la tente ou dispersés dans quelque retraite provinciale, — pas un sans doute ne songe à lui... Depuis si longtemps l'oubli accumule sa cendre, plus épaisse chaque jour et plus glacée, sur son œuvre et sur son nom !

Le spectre de sa Muse est pourtant revenu le visiter : c'est ce fantôme qu'il salue, d'un chant de cygne, en ces strophes qu'il intitule : *Léthargie de la Muse*, adieu mélancolique à ce qu'il a le plus aimé, à cette illusion suprême qui a fleuri sa vie désenchantée, — la Poésie :

C'est elle qui toujours repeupla d'espérances
Mon front morne envahi par des papillons noirs,

Car elle avait alors pour toutes mes souffrances
Des soupirs et des pleurs pour tous mes désespoirs.

Puis il se remémore ses indomptables fiertés et son front se relève, une dernière fois, dans cette protestation de sa muse insoumise :

...L'ai-je un seul jour contrainte à rythmer la louange ?
Mieux vaudrait dans sa gorge étouffer ses accens
Que de lui voir jeter comme un œuf dans la fange
Sa pensée indécise aux banquets des puissans.

Sa mort même doit affecter le symbole d'une révolte prométhéenne. Ce front, qui ne s'est courbé devant aucune puissance de la terre, veut s'offrir découvert à la foudre du soleil algérien. Alors qu'il s'acharne à son dur labeur, sous le ciel incandescent de juillet, il persiste à travailler tête-nue, sans défense contre le Phébus meurtrier. — « Je ne me couvrirai pas la tête, déclarait-il, la nature a bien fait ce qu'elle a fait et ce n'est pas à nous de la corriger. Si mes cheveux tombent, c'est que mon front est fait à présent pour rester nu. » L'infrangible Pétrus s'affaissa, terrassé par une insolation. Nous relevons sur les registres de l'état-civil de Mostaganem, que « Pétrus Borel, âgé de cinquante ans, *propriétaire*, — ô Lycanthrope ! — ancien inspecteur de colonisation, est décédé en

son domicile, à onze heures, le 17 juillet 1859 ». Il faut, croyons-nous, écarter certaine légende, nullement vérifiée, d'après laquelle Pétrus Borel, par une ultime protestation, se serait laissé mourir de faim.

Ce décès fit peu de bruit. Il y avait plus de dix ans qu'il était mort pour les lettres et pour le monde. A peine quelques entrefilets de presse relatèrent brièvement que s'était éteint, dans le silence et l'oubli, ce météore éphémère du ciel romantique.

Dix ans plus tard, une voix s'élevait, celle de Baudelaire, pour évoquer cette mémoire délaissée : — « Qui s'en souvient aujourd'hui ? disait le poëte des *Fleurs du Mal ;* — qui s'en souvient assez pour prendre le droit d'en parler si délibérément ? — Moi, dirai-je volontiers, moi, dis-je et c'est assez ! » Nul, sans doute, mieux que le préfacier des *Histoires Extraordinaires*, ne pouvait restituer cette figure étrange qui lui était comme une première épreuve du « poëte maudit, celui qui porte le mot *guignon* inscrit dans les plis sinueux de son front ». Ne s'est-il pas lui-même quelque peu reconnu en lui et n'a-t-il pas recueilli l'écho du sombre accent d'*Heur et Malheur* ou des éclatantes sonorités du prologue de *Madame Putiphar* ?

Car la silhouette qu'a projetée dans le ciel lit-

téraire ce maître des paroxysmes n'est point un spectre vain, sans rayonnement ni reflet. De plus purs artistes pourront se réclamer de lui; la petite semence, l'étincelle spéciale que le génie de Baudelaire en a peut être recueillie n'est point la seule parcelle de son héritage qui ne soit pas perdue. Ce n'est pas seulement « la mort qui triomphait dans cette voix étrange ». De l'impassibilité hautaine de son masque oppressif, de ses yeux ardens et fascinateurs, de sa rauque et hurlante clameur de Lycanthrope s'épand cette force féconde qu'est la haine, — la haine intransigeante de tout ce qui est bas, vil, médiocre, la haine qui se dégage de l'amour effréné de la beauté, de la noblesse et de l'esprit; — « la haine, cette liqueur précieuse, a dit Baudelaire, qui est faite avec notre sang, notre santé, notre sommeil, et plus des deux tiers de notre amour ». Or avec cette haine robuste, c'est la vie encore qui rayonne et s'exhale de ce sublime matamore. De sa vindicte et de ses sarcasmes naîtra le légendaire antagonisme, qui, pendant tout le siècle, armera les artistes contre le bourgeois et le philistin; qui doit se prolonger sous l'ironie d'un Balzac, d'un Flaubert, d'un Villiers de l'Isle-Adam, puis sous le stigmate caricatural des Daumier, des Monnier, des Gavarni. Faut-il voir encore un héritier de sa

morgue irascible dans le fier capitan de lettres que sera Barbey d'Aurevilly ? Oserons-nous enfin, pour clore la lignée belliqueuse du Lycanthrope, évoquer la mémoire plus récente de ce bretteur littéraire, Laurent Tailhade, qui appuya d'un si rude estoc ses incursions *au pays du mufle?*

Aussi quand, reportant nos regards vers cet âge unique où le culte des lettres et de l'art primait tout, nous revoyons les visages de l'enthousiaste phalange, notre sympathie va-t-elle droit à cet Alceste ombrageux que son sectarisme irréductible achemina, hors les faciles compromis, vers la voie douloureuse où ses plaies devaient saigner à tant d'épines. Il ne serait pourtant qu'un vain symbole, indigne de mémoire, si à sa silhouette pittoresque et représentative ne s'associait le témoignage d'œuvres durables, si ses flagellations ne s'appuyaient sur l'autorité de son propre génie. Nous avons dit ce qu'à notre sens on en devait retenir ; les fervens de poésie pourront sans doute glaner dans ses vers une gerbe suffisante à la survie d'un poète ; d'autres trouveront dans les blasphèmes de *Champavert* et les sarcasmes de *Passereau* le jaillissement pathétique d'un exceptionnel tempérament. Convient-il néanmoins de s'apitoyer, avec Baudelaire, sur le destin du

« malheureux poëte » que sa fougue indisciplinée et son dilettantisme paradoxal ont trop souvent jeté hors des normes et hors des rythmes, et fait choir en des excès d'une regrettable maladresse ? Tel qu'il est cependant, en dépit de ses tares qui font de lui un artiste imparfait, Pétrus Borel reste quand même, et peut-être même à cause de ses inégalités, un écrivain singulier dont les négligences et parfois le débraillé se relèvent de bonds fulgurans et de coups d'ailes d'une indéniable majesté.

Et alors qu'importent certaines bizarreries d'écriture ou d'orthographe, quelques néologismes imprudens, si les excès du *bousingo* se rachètent de la native distinction du *Jeune-France* ? Par ses recherches et ses préciosités philologiques, n'affirme-t-il pas d'ailleurs son respect de la langue et son souci de bien écrire ? Par ses minuties et malgré ses audaces, il ne cesse de nous intéresser, parce qu'au surplus « il aima férocement les lettres »...

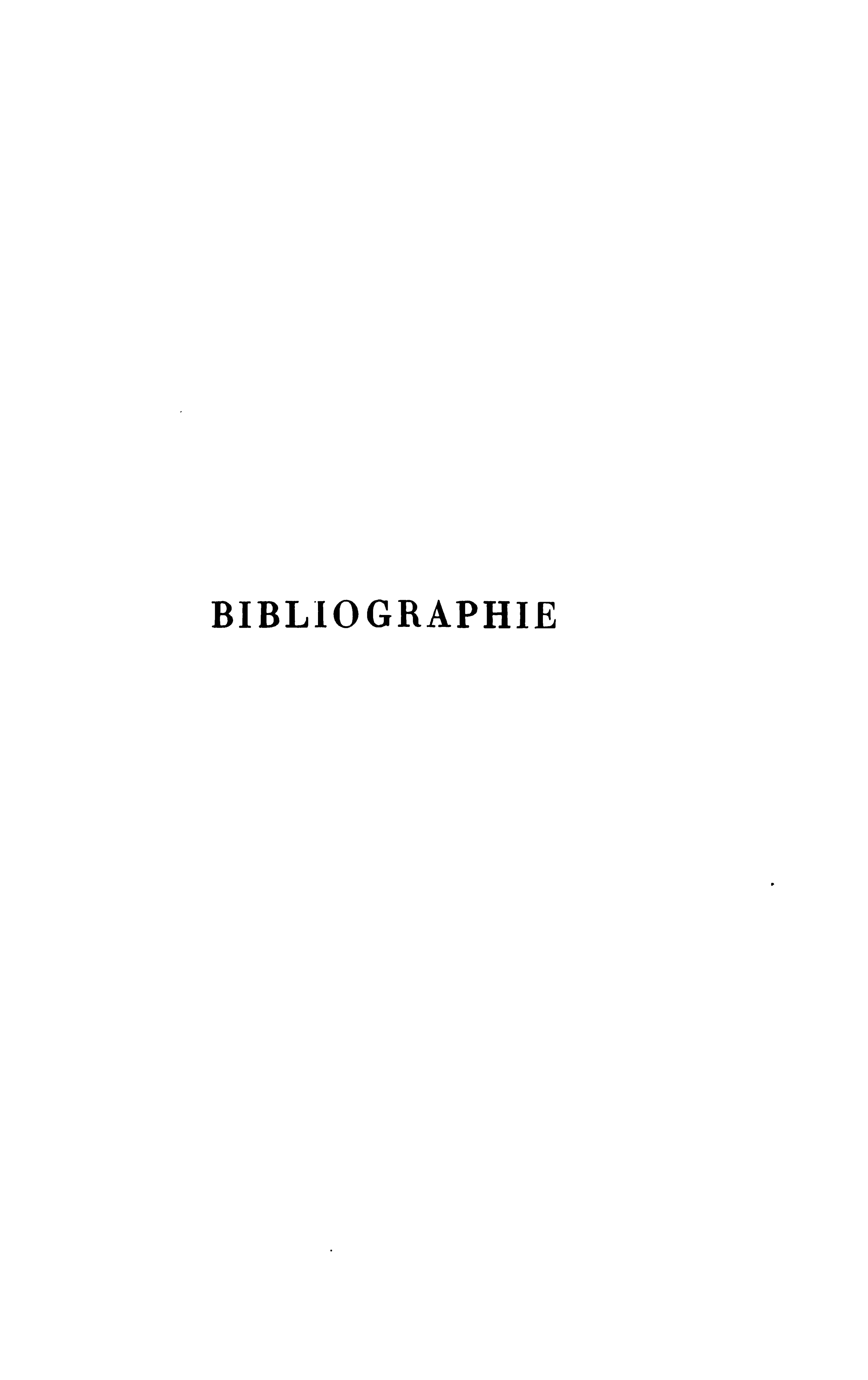
Son heure de résurrection aurait-elle donc sonné ? Et devons-nous en accepter l'augure dans la réimpression de luxe qu'on prépare de son œuvre[1] ? Or, objecteront peut-être certains,

1. Éditions « Force Française ». *Œuvres complètes* de Pétrus Borel.

est-il bien opportun, en un temps où les coryphées du romantisme souffrent tout au moins d'un temporaire discrédit, de tirer de son ombre ce satellite obscurci ? Mais à ceux qui n'ont point adapté leurs préférences à la courbe esthétique de leur temps et qui, gardant la fidélité de leurs premiers cultes, se flattent de rester « les romantiques impénitens », il sied de reconnaître en Pétrus Borel un des leurs, de lui ménager une place dans leur temple. Cette place ils la lui choisiront sur une stèle plus modeste, mais très proche de leurs grandes idoles, dont il fut un instant l'animateur et presque le maître. Ainsi peut-être sera tardivement réparée une trop longue omission, car sans Pétrus Borel, a dit encore Baudelaire, il y aurait une lacune dans le romantisme.

Janvier 1922.





BIBLIOGRAPHIE



BIBLIOGRAPHIE

I

POÉSIES

1. RHAPSODIES, par Petrus Borel. Paris, Levavasseur, au Palais-Royal, 1832. Imprimerie de A. Barbier.

In-16 carré, faux-titre, frontispice (eau-forte au vernis mou, sans légende ni signature), VIII–108 pp. Couverture portant en épigraphe, de même que le titre :

Hautain, audacieux, conseiller de soi-même,
Et d'un cœur obstiné se heurte à ce qu'il aime.

REGNIER.

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous.

MALHERBE.

Sur le faux-titre, en épigraphe

Hop ! Hop ! Hop !

BURGER.

Frontispice attribué à Joseph Bouchardy. En regard de la pièce intitulée : *Fantaisie*, vignette lithographiée, signée Napol (Napoléon Thomas), figurant l'auteur étendu sur la paille d'un cachot. En regard de *Ma Croisée*, autre vignette, signée Napol, figurant l'auteur assis à sa fenêtre encadrée de feuillages.

2. Rhapsodies, par Petrus Borel. Deuxième édition, Bousquet, successeur de Levavasseur, au Palais-Royal MDCCCXXXIII.

Même tirage pour lequel on a remplacé le frontispice de Bouchardy par un encadrement de titre gravé à l'eau-forte par Célestin Nanteuil.

3. Rapsodies, par Petrus Borel. Bruxelles, chez tous les libraires, 1868. Imprimerie de J. H. Briard, rue des Minimes, 51.

In-16 carré; reproduction en fac-simile pour le texte, la pagination et les gravures, de l'édition de 1832. Seule, l'orthographe du titre *Rhapsodies* a été modifiée.

4. Rapsodies, avec une eau-forte d'Adrien Aubry. Réimprimé sur l'édition de Paris, 1832. Bruxelles, Aug. Beaucart, libraire-éditeur, 1884. Bruxelles, imprimerie E. J. Carlier.

In-12 carré, faux-titre, titre, VIII-100 pp. et 1 feuil. blanc. Le faux-titre porte : *Bibliothèque Galante.*

4 *bis*. A CERTAIN DÉBITANT DE MORALE.

Notice sur Champavert, *Champavert, contes immoraux*, Renduel, 1833; p. 37.

5. HEUR ET MALHEUR.

Annales Romantiques, recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine. Paris, Louis Janet, libraire, rue Saint-Jacques, n° 30, MDCCCXXXII. — Pp. 230-231.

C'est, sans la dédicace, ni l'épigraphe, la pièce publiée sous le même titre, dans les *Rhapsodies*.

6. PROLOGUE (en tête de *Madame Putiphar*. Cf. *infra*, n° 22).

Réimprimé dans la *Bibliographie Romantique* de Charles Asselineau, 3e édition, p. 50.

7. POÉSIE (trois sonnets).

25 août

« Jamais je n'oublierai l'heureux instant, Madame... »

30 septembre

« Dans mon cœur, sombre abîme où sur le pont du doute... »

9 octobre.

« Tout ce que vous voudrez pour vous donner la preuve... »

***L'Artiste*, 1844, 3 série, tome V, 12e livraison, 24 mai 1844.**

8. POÉSIE. *Sur l'Amour*.

« Hélas ! qui nous dira ce que c'est que l'amour ?... »

***L'Artiste*, 1845, 4e série, tome V, 2e livraison, 11 mai 1845. Pp. 29-30.**

9. PRÉFACE. *Sur l'Art.*

« L'art ne saurait souffrir le venin ni le chaîne... »

L'Artiste, 1844, 4e série, tome V, 11e livraison, 12 janvier 1845. P. [illegible].

10. LÉTHARGIE DE LA MUSE.

Publié par Jules Claretie : *Petrus Borel, le Lycanthrope* [illegible], p. 1[illegible].

II

ROMANS, NOUVELLES, CHRONIQUES ET FANTAISIES

11. LES PRESSENTIMENS, MEDIANOCHE.

Album de la Mode, chronique du Monde fashionable, ou choix de morceaux de littérature contemporaine, par M. M...., Petrus Borel, etc., Paris, Louis Janet, libraire, rue Saint-Jacques, n° 59, 1833. Imprimerie et fonderie de Rignoux et Cie.

In-8, faux-titre, titre, titre imprimé, titre gravé, préface de l'éditeur, table et 376 pp. Lithographies coloriées d'après A. Deveria, Alfred et Tony Johannot.

Les Pressentimens, pp. 313-342.

Imprimé en même temps dans : *Scènes du Beau Monde*, par M. M... Petrus Borel, etc., Paris, Victor

Magen, éditeur, 1833. Paris, imprimerie de Rignoux et Cie, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, n° 8.

In-8, 375 pp., plus la table.

Les Pressentimens, pp. 313-342.

12. CHAMPAVERT, Contes Immoraux, par Pétrus Borel, le Lycanthrope. Paris, Eugène Renduel, éditeur-libraire, rue des Grands Augustins, n° 22, 1833. Imprimerie de Mme Vve Poussin, rue et Hôtel Mignon, 2, F. S. G.

In-8, faux-titre, titre avec vignette gravée sur bois par Godard, d'après Gigoux, 436 pp. plus 8 pp. du Catalogue d'Eug. Renduel. Couverture jaune reprod. le titre.

13. CHAMPAVERT, contes immoraux, par Petrus Borel le Lycanthrope. Bruxelles, J. Blanche, libraire, 11, rue de Loxum. Bruxelles, imprimerie de E. J. Carlier, 1872.

Petit in-8, faux-titre, titre et notice, en tout XXXVI-334 pp., plus un feuillet blanc.

14. ANNE DE BRETAGNE.

Le Livre de Beauté, souvenirs historiques par Mad. Tastu, M. M... Petrus Borel, avec une préface par Charles Nodier. Paris, Louis Janet, 1834.

In-8, faux-titre, titre gravé avec port. d'Agnès Sorel, titre imprimé, liste des portraits, VII-XV pp.

(préface) et 238 pp., plus la table; 12 portraits gravés à la manière noire.

Anne de Bretagne, par Petrus Borel, pp. 149-163, avec port. gravé par Allais, d'après Louis Boulanger.

15. L'Obélisque de Louqsor.

Paris ou le Livre des Cent-et-un, tome treizième, à Paris, chez Ladvocat, libraire de S. A. R. le duc d'Orléans, rue de Chabanais, n° 2, MDCCCXXXIII.

In-8, titre avec vignette-fleuron d'ap. H. Monnier.

L'Obélisque de Louqsor, par Petrus Borel, pp. 223-237.

16. Vendrapedrou, traduit de l'anglais.

Journal des Demoiselles, 1re série. Paris, au bureau du journal, boul. des Italiens, n° 2, 1834. Publication gr. in-4.

Vendrapedrou, par Petrus Borel, 15 juin 1834, n° 5, 2e année. Pp. 145-147.

17. Le Maréchal de Gié.

Journal des Demoiselles, 15 sept. 1834, n° 8, 2e année. Pp. 238-243.

Réimpression d'*Anne de Bretagne* (*Cf. supra, n°* 14).

18. Jérôme Chassebœuf.

L'Artiste, 1834, tome VII. Pp. 102-106 et 114-117.

19. Promenade en Espagne.

Journal des Demoiselles, 1835, 3e année.

20. L'Obélisque de Louqsor, pamphlet par Petrus Borel. Paris, chez les Marchands de nouveautés, 1836. Imprimerie de Vve Dondey-Dupré.

In-8, 16 pp., couv. impr. (il a été tiré des exemplaires sur grand papier). Annoncé dans la *Bibliographie de la France*, 29 octobre 1836.

Réimpression de l'article publié dans *Paris ou le Livre des Cent-et-un* (*Cf. supra, n°* 15).

21. Comme quoi Napoléon n'a jamais existé. Préface signée P. B. (Pétrus Borel), Paris, Francisque Borel et Alexandre Varennes, éditeurs, rue de Seine-Saint-Germain, n° 16, 1838.

Petit in-18.

22. Madame Putiphar, par Petrus Borel (le Lycanthrope), Paris, Ollivier, libraire-éditeur, 33, rue Saint-André-des-Arts (imprimerie de Terzuelo), 1839.

2 vol. in-8, couv. imprimée sur papier bleu, vignette-fleuron (cadran d'horloge sans aiguilles, avec deux os croisés et une larme).

Tome Ier, faux-titre, titre et 1 feuil. (dédicace : à L. P. (Lucinde Paradol) : « *Ce livre est à toi et pour toi, mon amie* »), en tout 446 pp., plus un feuil. non chiffré, vignette-frontisp. sur bois : *Patrick insultant Mme de Pompadour* (chap. xxvi), non signé.

Tome II, faux-titre, titre, en tout 465 pp. Vignette-

frontisp. sur bois : *Patrick, fou, apparaissant à Deborah*, signé L. B. (Louis Boulanger), gravé par Lacoste.

Annoncé dans la *Bibliographie de la France* comme devant paraître le 20 juillet 1837.

23. MADAME PUTIPHAR, par Petrus Borel (le Lycantrope). Seconde édition conforme pour le texte et les vignettes à l'édition de 1839. Préface de M. Jules Claretie. Paris, Léon Willem, éditeur, 8, rue de Verneuil, 1877. Typ. H. Deurbergue.

2 vol. in-8, couv. illustrée.

Tome Ier, faux-titre, vignette-frontisp. (reprod. de la vignette de l'édition de 1839), titre, ens. XXII pp., 1 feuil. (dédicace) et 287 pp.

Tome II, 1 feuil. blanc, faux-titre, vignette-frontisp. (reprod. de la vign. de Louis Boulanger, édition de 1839), titre et 307 pp.

Planches grav. sur acier, hors-texte.

Le *prologue* en vers (*Cf. supra*, n° 6) a été réimprimé partiellement dans *Petrus Borel le Lycanthrope* par Jules Claretie, et en entier dans la *Bibliographie romantique* d'Asselineau.

24. JEANNIQUETTE.

La Presse, 4e année, 23-24 juillet 1839.

25. LE CROQUE-MORT.

Les Français peints par eux-mêmes, encyclopédie morale du dix-neuvième siècle. Tome II. Paris, L.

Curmer, éditeur, 49, rue de Richelieu, au premier. MDCCCXL, in-4, fig., couv. imp. ou en chromolith,

Pp. 121-133 : *Le Croque-mort*, par Petrus Borel, *type* hors-texte (tiré en noir ou colorié), par Henry Monnier, en-tête d'ap. H. Monnier, lettre ornée d'ap. Pauquet et 3 *types* dans le texte d'après H. Monnier (bois).

26. LE GNIAFFE.

Les Français peints par eux-mêmes, tome IV, Paris, L. Curmer, éditeur... MDCCCXLI, in-4 fig., couv. imp. ou en chromolith.

Pp. 373-385 : *Le Gniaffe*, par Petrus Borel, 2 *types* hors-texte (tirés en noir ou coloriés), d'après Meissonier, en-tête et lettre ornée d'ap. Pauquet (bois).

27. LE CAPITAINE FRANÇOIS DE CIVILE.

Le Commerce, journal politique et littéraire, 22e année, nos 159 et 160, 8 et 9 juin 1841.

28. LE TRÉSOR DE LA CAVERNE D'ARCUEIL.

Revue de Paris, année 1843, tome XVI, avril 1843. Pp. 221-251 et 301-329.

29. DAPHNÉ.

Le Messager, 19-22 novembre 1843.

30. GOTTFRIED WOLFGANG.

La Sylphide, 1843, tome VIII, 4e série. Pp. 331-335.

31. La Famille Wakefield.

Revue Parisienne, la Sylphide, 1844, tome IX, pp. 257-262.

32. Miss Hazel.

Revue Pittoresque, 2e série, tome II, 1844, p. 171 (2 vign. sur bois d'ap. Célestin Nauteuil).

33. Le Vert-Galant.

L'Artiste, 1844, tome II, 4e série, 6e livraison, 6 octobre 1844.

34. De la Chaussure chez les Anciens et les Modernes.

L'Artiste, 1844, tome II, 14e série, 18e livraison. Pp. 273-275.

35. Le Général Marceau et Clémence Isaure.

L'Artiste, 1845, tome IV, 4e série, 4e livraison, 25 mai 1845.

36. De la Pantoufle.

L'Artiste, 1845, tome IV, 4e série, 1re livraison, 29 juin 1845. Pp. 141-142.

Suite de *La Chaussure chez les Anciens et les Modernes.*

37. Philologie humoristique.

L'Artiste, 1845, tome IV. 4e série, 5e livraison, 27 juillet 1845. Pp. 40-42.

Suite de la *Pantoufle.*

38. PIERRE BAYLE.

L'Artiste, 1845, tome IV, 4e série, 5e livraison, 10 août 1845. Pp. 95-97.

39. RÊVERIES ETHNOLOGIQUES.

L'Artiste, 1845, tome IV, 4e série, 12e livraison, 28 septembre 1845. Pp. 203-205.

40. LE FOU DU ROI DE SUÈDE.

Le Commerce, 30 décembre 1845.

41. QUELQUES MOIS CHEZ LES AMAZOULOUS.

Journal des Chasseurs, bureaux, rue de la Chaussée-d'Antin, 26, à Paris, 10e année, octobre 1845-septembre 1846. Numéro du 8 janvier 1846. Pp. 36-51.

Publication in-8, fig. hors-texte, lithog. en 2 tons, titre-frontisp. gravé sur bois.

42. DU JUGEMENT PUBLICQUE.

L'Artiste, 1847.

III

ARTICLES DE CRITIQUE,

Feuilletons dramatiques

43. Le Balcon de l'Opéra, par Joseph d'Ortigue.

L'Artiste, 1833, tome V, 15e livraison. Pp. 199-200.

44. Des Artistes penseurs et des Artistes creux.

L'Artiste, 1833, tome V, 21e livraison. Pp. 253-259.

45. Revue dramatique, feuilletons de critique théâtrale.

Le Commerce, avril-juillet 1844.

IV

TRADUCTIONS

46. Robinson Crusoë, par Daniel de Foë, traduction de Petrus Borel, enrichie de la

Vie de Daniel de Foë, par Philarète Chasles, de notices sur le matelot Selkirk, sur Saint-Hyacinthe, sur l'île de Juan Fernandez, sur les Caraïbes et les Puelches, par Ferdinand Denis; et d'une dissertation religieuse, par l'abbé Labouderie, vicaire général d'Avignon. Orné de 250 gravures sur bois. Paris, Francisque Borel et Alexandre Varenne, éditeurs, rue de Seine-Saint-Germain, n° 16, 1836.

2 vol. in-8, Imprimerie de Plassan, par les soins de Terzuolo, son successeur désigné, pour le tome Ier, de Terzuolo, successeur de Plassan, pour le tome II.

Tome Ier, faux-titre, titre gravé sur bois, titre imprimé, ensemble 4 feuillets et XVI-422 pp., plus 1 feuillet blanc. Portrait de Daniel de Foë, gravé sur bois, d'après Eugène Deveria, sur Chine volant.

Tome II, feuillet blanc, faux-titre, titre gravé sur bois, titre imprimé, ensemble 4 feuillets et 474 pp., plus 1 feuillet portant au *recto* : *Notice et dissertation* et, au *verso*, une vignette sur bois (*Ile de Juan Fernandez*), plus XXVIII pp. de notice et dissertation.

47. Vie et Aventures de Robinson Crusoë, par Daniel de Foë, traduction de Petrus Borel, avec huit eaux-fortes, par Mouilleron, portrait gravé par Flameng. Paris, librairie des Bibliophiles, rue Saint-Honoré, 338, MDCCCLXXVIII.

[illegible] Hollande, Chine et Whatman, et [illegible] exemplaires sur Hollande, 20 sur Chine et 20 sur Whatman.

V

JOURNAUX,

ARTICLES DE PRESSE

48. LA LIBERTÉ, JOURNAL DES ARTS. Paris, chez Normand, libraire, rue du Marché-Saint-Honoré, n° 7. 1832-1833.

18 fascicules in-4, publ. de septembre 1832 à février 1833. De Petrus Borel :

Préface (épigraphe : *La Liberté est bonne à tous*). Signé : Didron.

Aux Artistes. Signé : Didron.

Au Bénéfice des Indigènes, pp. 14-16. Signé : **Petrus Borel.**

Bruit que ces messieurs font courir, pp. 22-26. Signé : Petrus Borel.

Fourberies de Scapin, pp. 45-48. Signé : **Petrus Borel.**

Suite des Fourberies de Scapin, pp. 109-112. Signé : Petrus Borel.

Poésie de l'Institut. Hermance à Ketty, scène lyrique, pp. 139-141. Signé : **Petrus Borel.**

Les autres articles sont signés : Hauréau, Jeanron,

Archambault, Jules Raimbault, Bruno Galbaccio, Gabriel J. H. Laviron, Ém. Keller, Jehan Duseigneur, Émile Wattier, Alfred Pommier, Fernand Boissard, Renoux, Matéphile Borel (André Borel), H. Auger, Alexandre Decamps, Eugène Delacroix, Théophile Fragonard.

49. SATAN, jeudi et dimanche.

Petit in-folio, vignette sur bois au-dessous du titre. Le journal paraît sous ce titre, du 14 août au 8 septembre 1844.

De Petrus Borel :

***La Presse en* 1844, 3 articles signés : *Satan*; 14, 15 et 16 août 1844.**

***L'Ancien et le nouveau livre d'or*. Signé : *Satan*; 20 août 1844.**

— Le *Satan* fusionne avec le *Corsaire*, le 8 septembre 1844, et devient :

CORSAIRE-SATAN, avec cette mention : 22ᵉ année.

De Petrus Borel :

***M. Thiers et l'Histoire de l'Empire*. Signé : Petrus Borel ; samedi 21 septembre 1844.**

***Sur les Chemins* (?), Signé : P., dimanche 29 septembre et lundi 30 septembre 1844. Attribution incertaine.**

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] livraison. [illegible]

[illegible] Les travaux exécutés [illegible] à Alger, de [illegible] Extrait du rapport de M. [illegible] inspecteur de [illegible]

Extrait de la *Revue de l'Orient et de l'Algérie*, numéro [illegible] Paris, [illegible], libraire-éditeur [illegible] Imprimerie [illegible]

[illegible] et le titre.

VII

PROJETS.

Ouvrages annoncés et non publiés

Sur la couverture des *Rhapsodies*, 1832 :



Faust, dauphin de France, 1 fort vol. in-8.

Les Contes du Bousingo, par une camaraderie.

Pâture à liseurs, 1 vol. in-8, orné de vignettes de Napoléon Tom et de Joseph Bouchardy.

Appel aux jeunes Français à cœur de lion, brochure in-8.

Sur la couverture de *La Liberté, journal des Arts*, 1832-33 :

Graisse d'Ours, par Petrus Borel, 1 fort vol. in-8, vignettes.

Sur la couverture du *Balcon de l'Opéra*, par Joseph d'Ortigue, Renduel, 1833 :

Rossignol Ier, 1 vol. in-8.

Sur la couverture de *Fortunio*, par Théophile Gautier, Paris, Desessart, 1838 :

Aimez-vous la Cornemuse? 2 vol. in-8.

Sur la couverture de *Chants et prières*, poésies par Ch. de Maricourt et Eug. Tourneux, Paris, Desessart, 1838 :

La Belle Cordière, roman en 2 vol.

Au *verso* du faux-titre de *Madame Putiphar*, 1839, tome Ier :

Jeanniquette, 2 vol. in-8.

(Sous presse) *Tabarin*, 2 vol. in-8.

Il a été publié en Belgique, sous le nom de Petrus Borel,

1 volume intitulé : *Madame Isabelle*. Société belge de librairie, [illegible], in-18. C'est la contrefaçon d'un livre intitulé : *[illegible]*, publié en 183[illegible], par P. Bouchery, sous le pseudonyme de l'*Abbé Crouley* (Vicaire).

SOURCES.

OUVRAGES, DOCUMENS ET PUBLICATIONS CITÉS OU CONSULTÉS

I. SOURCES

Archives Nationales : dossier *Petrus Borel*.
Archives de la Seine (État-civil).
État-civil de Lyon, Alger, Mostaganem.

1. BOREL D'HAUTERIVE (André-François-Joseph). Annuaire de la Noblesse de France et des Maisons souveraines de l'Europe, 1843.
   Grand in-8.

   Notice sur Hauterive en Dauphiné, réponse au généalogiste Laisné. Plon frères, 1848.
   Fascicule in-12.

2. PORTALLIER (Antoine). Étude historique et critique sur la Révolution Française. Ta-

bleau général des Victimes et Martyrs de la Révolution en Lyonnais, Forez et Beaujolais, spécialement sous le Régime de la Terreur, 1793-94, par Antoine Portallier, Saint-Étienne, Société de l'Imprimerie Théolier, 1911.

Grand in-8.

II. Ouvrages, documens et publications relatifs à Petrus Borel.

3. Paul Lacroix. Album, *Champavert, Contes immoraux.*

Revue de Paris, 1re série, tome XLVIII, 1833, p. 144.

Annonce de *Champavert* : Revue de Paris, 1re série, tome XLVII, 1833, p. 273; id. tome XLVIII, 1833, p. 83.

4. *Variétés : Champavert, Contes immoraux.*

L'Artiste, 1833, tome V, 4e livraison, p. 56. Annonce avec reprod. de la vignette de Gigoux.

5. Gabriel Laviron. *Champavert. Contes immoraux*, par Petrus Borel le Lycanthrope.

L'Artiste, 1833, tome V, 4e livraison, pp. 67-68. (Article signé : G. L. accompagné de l'eau-forte, hors texte, de Célestin Nanteuil; *Dina la belle Juive.*)

6. Jules Janin. *Madame Putiphar*, par Petrus Borel.

Journal des Débats, 3 juin 1839.

7. Charles Louandre et Félix Bourguelot. La Littérature Contemporaine, 1827-1844, par MM. Charles Louandre et Félix Bourguelot, Paris, Félix Daguin, éditeur, quai Voltaire, 1846.

Tome II, v° Borel (Petrus). P. 355.

8. Charles Baudelaire. *Petrus Borel.*

La Revue fantaisiste, 15 juillet 1861.

9. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, 1819-1841. Tome deuxième, Paris, Librairie Internationale, 13, rue de Grammont, 13, A. Lacroix, Verboeckoven et Cie, éditeurs à Bruxelles et Leipzig, MDCCCLXIII.

Page 308.

10. Jules Claretie. Bibliothèque originale. Petrus Borel, le Lycanthrope, sa vie, — ses écrits, — sa correspondance. — Poésies et documents inédits, par Jules Claretie. Paris, chez René Pincebourde, éditeur, à la

Librairie Richelieu, rue Richelieu, 78, MDCCCLXV.

In-18 carré, faux-titre, port.-frontisp. gravé à l'eau-forte, signé ULM, titre, 144 pp. et 1 feuil. pour la table, plus 10 pp. de catalogue.

12. CHARLES BAUDELAIRE. Œuvres complètes, tome III, *l'Art Romantique*, Paris, Michel Lévy frères, 1868.

Pp. 350-351, *Petrus Borel.*
Réimp. de l'article publ. dans la *Revue fantaisiste* du 15 juillet 1861.

13. EMMANUEL DES ESSARTS. Les Voyages de l'Esprit, Paris, E. Maillet, libraire-éditeur, 15, rue Tronchet et 72, boulevard Haussmann, à la Librairie générale, 1869.

In-16, faux-titre, titre, 1 feuil. (dédicace : A Jules Levallois) et 312 pp., plus la table des matières.
Petrus Borel, pp. 125-132.

14. CHARLES ASSELINEAU. Bibliographie Romantique, Catalogue anecdotique et pittoresque des éditions originales des œuvres de Victor Hugo, — Alfred de Vigny, — Prosper Mérimée, — Alexandre Dumas, — Jules Janin, — Théophile Gautier, — Petrus Borel, etc., etc., par Charles Asselineau.

Troisième édition augmentée d'un appendice et de tables, eau-forte de Bracquemond. Paris, P. Rouquette, libraire-éditeur, 85-87, passage Choiseul, 85-87, MDCCCLXXIV.

In-8, faux-titre, titre et XXXII-335, pp. couv. imp. Petrus Borel, pp. XIV, XXXI, 40, 43-58, 115, 199, 200, 201, 208, 254, 255, 256, 301.

15. THÉOPHILE GAUTIER. Histoire du Romantisme, suivie de notices romantiques et d'une étude sur la Poésie française (1820-1862). Paris, Charpentier, éditeur, s. d. (1874).

Petrus Borel, ch. I. *Première rencontre*; II. *Le Petit Cénacle*; III. *Suite du Petit Cénacle*; IV. *Le Compagnon miraculeux*; IX. *Le Carton vert*. Pp. 9, 11, 17, 20-29, 54, 56-58, 65, 72, 84, 180, 182.

16. PHILOTHÉE O'NEDDY. Lettre inédite de Philothée O'Neddy, auteur de *Feu et Flamme*, sur le groupe littéraire romantique dit des Bousingos (Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Petrus Borel, Bouchardy, Alphonse Brot, etc.), Paris, P. Rouquette, libraire-éditeur, 85-87, passage Choiseul, 85-87, MDCCCLXXV.

In-8, faux-titre, titre et 5-16 pp., couv. imp. Petrus Borel, pp. 10, 11, 14.

17. MARC DE MONTIFAUD. Les Romantiques, avec un portrait de Victor Hugo, datant de l'époque romantique, gravé par Hanriot, Paris, 1878.

In-12, faux-titre, port.-frontisp. et 270 pp.
Le Camp des Tartares. Petrus Borel, pp. 175-198, av. un port. gravé à l'eau-forte par Hanriot.

18. A. PARRAN. Romantiques, éditions originales, vignettes, documents inédits ou peu connus, Petrus Borel, Alexandre Dumas, par A. Parran, Allais, Imprimerie administrative et commerciale, J. Martin, place Saint-Jean et rue Dumas, 5, 1881.

Grand in-8, faux-titre, port. gravé à l'eau-forte de Petrus Borel, titre avec fleuron enluminé, et 72 pp., plus VII pp. pour la table.
Petrus Borel, le Lycanthrope, pp. 1-12.

19. CHAMPFLEURY. Les Vignettes romantiques, histoire de la littérature et de l'art (1825-1840), 150 vignettes par Célestin Nanteuil, Tony Johannot, Deveria, Jeanron, Édouard May, Jean Gigoux, Camille Rogier, Achille Allier, suivi d'un catalogue complet des romans, drames, poésies, orné de vignettes de 1825 à 1840. Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal, 14-17, 19, Galerie d'Orléans, 1883.

Grand in-4, faux-titre, frontisp. (port. d'Alf. et Tony Johannot), titre et VIII.438 pp., plus les planches hors texte.

Chap. XXVII : *Petrus Borel*, pp. 146-155. Reprod. du port. grav. par Cél. Nanteuil, d'après Louis Boulanger, de la vignette de Gigoux pour *Champavert* et du frontisp. gravé par Cél. Nanteuil pour les *Rhapsodies*. Pp. 158, 222, 243-246, 277, 287, 291, 293, 316, 343, 395.

20. Brivois (Jules). Guide de l'Amateur. Bibliographie des ouvrages du XIXe siècle, principalement des livres à gravures sur bois, par Jules Brivois. Paris, librairie L. Conquet, 5, rue Drouot, 1883.

Grand in-8, faux-titre, titre, V-VIII et 468 pp.

Pp. 153-155. *V*° *Foë (Daniel de)*.

21. GEORGES VICAIRE. Manuel de l'Amateur de livres du dix-neuvième siècle, 1801-1893. Éditions originales, ouvrages et périodiques illustrés, Romantiques, etc., par Georges Vicaire, préface par Maurice Tourneux. Paris, librairie A. Rouquette, 69-73, passage Choiseul, 69-73, 1894.

7 vol. in-8.

V° : *Borel (Petrus)*.

22. ADOLPHE JULLIEN. Le Romantisme et l'éditeur Renduel. Souvenirs, documents,

lettres inédites, avec cinquante illustrations, portraits, vignettes, caricatures, autographes, etc., etc. Paris, librairie Charpentier et Fasquelle, Eugène Fasquelle, éditeur, 11, rue de Grenelle, 1890.

In-16, faux-titre, port. gravé sur bois, titre, 1 feuil. (dédicace) et 284 pp., couv. imp. avec vignettes.

Petrus Borel, pp. 7, 27, 51, 66, 68, 75, 79, 142-146, 214, 218, 254, 255.

23. ARISTIDE MARIE. Un Imagier romantique. Célestin Nanteuil, peintre, aquafortiste et lithographe, suivi d'une étude bibliographique et d'un catalogue. Orné d'un portrait gravé à l'eau-forte et de 80 reproductions. Paris, L. Carteret, éditeur, ancienne librairie L. Conquet, 5, rue Drouot, 1910.

Grand in-8, faux titre, port. front. titre, 1 feuil. non paginé, et 136 pp. plus 2 feuillets pour : l'*Achevé d'imprimer*, et les noms des graveurs.

Petrus Borel. P. 29 (reprod. de l'eau f. pour *Dina la Belle Juive*), et p. 48.

24. ARISTIDE MARIE. Gérard de Nerval, le Poëte, l'Homme d'après des manuscrits et documens inédits, suivi d'une Bibliographie et de notes, orné d'un portrait en hélio-

gravure et de 21 planches hors texte. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain. Paris, 1914.

In-8, faux-titre, portr. front. titre, 1 feuil. (dédicace) et vi-136 pp. plus 1 feuil. pour l'*achevé d'imprimer*.

Petrus Borel, pp. 36, 39, 40, 42, 44, 47, 199, 235, 348, 367.

ICONOGRAPHIE

Médaillon par Jehan Duseigneur, 1832.

Frontispice des *Rhapsodies*, 1832, gravure au vernis mou attribuée à Joseph Bouchardy :

Petrus Borel en bonnet phrygien, chemise ouverte et bras retroussés, contemple son poignard.

Reproduit dans l'édition de Bruxelles, 1868.

Vignette lithographiée, signée *Napol* (Napoléon Thomas), publiée dans les *Rhapsodies*, 1832, en regard de la pièce intitulée : *Fantaisie*.

Petrus Borel étendu sur la paille d'un cachot.

Autre vignette lithographiée, signée *Napol*, publiée dans la même édition ;

Petrus Borel, assis à sa fenêtre (en regard de la pièce intitulée : *Ma Croisée*).

Ces deux vignettes ont été reproduites dans l'édition de Bruxelles, 1868.

Portrait exposé au Salon de 1833, peint par Napoléon Thomas. Mentionné par Jal, *Causeries du Louvre, salon de 1833.*

« Petrus Borel en gilet rouge, habit aux larges revers pointus, gants sang-royaliste, chapeau pointu, barbe et cheveux flottans. »

Portrait sans reproduction connue.

Portrait exposé au Salon de 1839, peint par Louis Boulanger.

Petrus Borel, en pied, debout, tête nue, caressant son épagneul, assis près de lui.

Reproduit à l'eau-forte par Célestin Nanteuil (*L'Artiste*).

Portrait gravé à l'eau-forte, signé ULM, frontispice de *Petrus Borel, le Lycanthrope*, par J. Claretie, Pincebourde, 1865.

Petrus Borel assis, encadré d'attributs et scènes allégoriques.

Portrait gravé à l'eau-forte, par Hanriot, pour les Romantiques, par Marc de Montifaud, 1878.

Buste.

Portrait gravé à l'eau-forte, non signé, frontispice de Romantiques, par A. Parran, 1881.

Buste.



TABLE
DES ILLUSTRATIONS

L'ÉDITION DE CET OUVRAGE, ORNÉ DE HUIT HÉLIOGRAVURES, COMPREND CINQ CENT CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SAVOIR : DIX EXEMPLAIRES SUR CHINE, MARQUÉS DE I A 10 ; VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES IMPÉRIALES DU JAPON, MARQUÉS DE 11 A 35 ; SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER, MARQUÉS DE 36 A 110 ; TROIS CENT QUATRE-VINGT-DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL LAFUMA, MARQUÉS DE 111 A 500 ET CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES IMPÉRIALES DU JAPON, HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A E, QUI ONT ÉTÉ ACHEVÉS D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DUMOULIN, A PARIS, LE 10 AOUT 1922, LES HÉLIOGRAVURES AYANT ÉTÉ TIRÉES SUR LES PRESSES DE LA NÉOGRAVURE, A PARIS

EXEMPLAIRE N° 123




1932